



Université du Québec
à Rimouski

VERS UNE PRATIQUE D'AUTORITÉ BIENVEILLANTE :
Une recherche autoethnographique

Mémoire présenté
dans le cadre du programme de maîtrise en étude des pratiques psychosociales
en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR
© KANGAJ AKUSAY BENIGNE

Novembre 2023

Composition du jury :

Diane Léger, présidente du jury, Université du Québec à Rimouski

Jeanne-Marie Rugira, directrice de recherche, Université du Québec à Rimouski

Jean Ngo Semzara Kabuta, examinateur externe, Université de Gand

Dépôt initial le 26 août 2023

Dépôt final le 24 novembre 2023

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI

Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

*À ma lignée de femmes, Kazadi,
Mungatsha et Kipembwe*

et

*À mes frères et sœurs bien-aimés
Fanny, Christian, Huguette, Arnold et
Achille*

REMERCIEMENTS

Vivre dans la gratitude, c'est vivre le cœur grand ouvert, en résonance avec l'âme du monde. Alors, tout est grâce.

(Frédéric Lenoir, 2012 : 136)

En premier, ma profonde gratitude va à celui dont aucune langue ne peut prononcer le nom. Le Grand Artiste de l'univers, qui a permis que je parcours ces années de maîtrise sans grands obstacles. Merci d'avoir été mon fidèle Compagnon de route.

Ma gratitude va ensuite à notre congrégation des Sœurs Ursulines de Tildonk, qui m'a donné l'opportunité de faire cette longue, riche, exigeante et nourrissante traversée universitaire. Merci de m'avoir offert l'opportunité de me dépasser et de m'avoir portée dans vos prières pour que ce beau projet puisse aboutir. Ma gratitude va également à la congrégation des Sœurs de Notre-Dame-du-Saint-Rosaire, qui a accepté de m'accueillir et de m'héberger comme l'une des leurs. Merci pour la vie partagée et le soutien sans faille pendant tout le temps de mes études. Merci pour la prière, les encouragements, la présence attentive, délicate et tendre. Merci pour tout. Je ne vous oublierai jamais.

Il n'y aura jamais des mots justes pour dire la profondeur de la gratitude que j'éprouve envers ma directrice de recherche, Jeanne-Marie Rugira, qui, au mieux de ses connaissances, de son amour, de sa patience, de sa bienveillante générosité, a été pour moi une coach de vie hors pair. Trouver des mots risque de réduire la profondeur de mon expérience avec elle. Grâce à son savoir-faire et son professionnalisme, j'ai pu me rendre jusqu'au bout de ce chantier intellectuel dans le temps.

Mes remerciements à l'équipe des professeur.es de notre programme en étude des pratiques psychosociales, qui ont contribué avec attention et présence à la construction, au

développement et même jusqu'à la réalisation de ce projet. Merci infiniment à Jean-Philippe Gauthier, Clency Rennie, Diane Léger, Monyse Briand, Pascale Bergeron et Danielle Boutet. Merci de former ce corps professoral qui accompagne la mise au monde des chercheur.es.

Je remercie profondément mes collègues de cohorte, Isabelle Tremblay, Simon Marier-Bouchard, Mariam Uwase, Laurence Laflamme Sabourin, Shakti Ortega, Ito Laila Le François, Carine Dumez, Diane Pintal, Line Bélanger, Julie Berthiaume, Fred Boily. Que n'avons-nous pas traversé ensemble ? Des journées entières de cours sur Zoom, des calendriers modifiés à cause des « cas positifs » de Covid-19. Nous pouvons être heureux et heureuses d'être des survivants.es de la crise sanitaire de Covid-19.

Un merci spécial et profond, au-delà de l'Atlantique, se dirige enfin vers mes très chers parents, Martin et Marguerite. Mes piliers de vie et de foi. Que d'encouragements, de soutien et de réconfort. Preuve de cet amour parental qui a su surmonter la distance et le décalage horaire pour apporter une douce fraîcheur dans le désert de mes heures solitaires.

Ma profonde gratitude à mon adelphité toujours présente et joyeuse, Fanny, Christian, Huguette, Arnold et Achille. Vos encouragements m'ont rendue persévérante dans l'adversité et fière d'appartenir à notre famille.

Mes remerciements à toustes mes amis.es d'ici et d'ailleurs à travers la planète qui ont su rester là en tout temps, pour contribuer de loin ou de près à m'encourager dans ce parcours.

Enfin, merci à toutes les personnes qui ont croisé mon chemin. Qui ont semé une idée et sont passées, mais que cette idée m'a portée et m'a aidée à marcher mon chemin de recherche jusqu'au bout.

RÉSUMÉ

La visée de cette démarche de recherche à la maîtrise en étude des pratiques psychosociales était de m'offrir un espace-temps pour interroger de plus près mon rapport à l'autorité et aux rapports de pouvoir dans des relations interpersonnelles, intercommunautaires et interculturelles. Le postulat de départ qui a guidé l'ensemble de mon investigation consistait à penser que le retour sur mon histoire personnelle, familiale et nationale pourrait me permettre de saisir les ancrages identitaires de mon rapport difficile à l'autorité. De plus, il pourrait m'offrir des clés pour transformer ce rapport et comprendre les conditions d'édification des rapports de pouvoirs empreints de bienveillance, de concertation et de solidarité, pour le bien de tous. C'est une recherche de type heuristique, d'inspiration phénoménologique et autoethnographique qui a été menée radicalement à la première personne du singulier. Du point de vue épistémologique, cette démarche est inscrite dans le paradigme compréhensif et interprétatif. Elle a été menée selon la méthode autoethnographique.

En revisitant des événements majeurs de mon histoire, ceux de ma famille, de mon pays et de mon continent avec les complexités culturelles, géopolitiques et sociohistoriques que cela comporte, j'ai pu commencer à appréhender autrement les questions au cœur de cette recherche. Ce mémoire constitue en soi un chemin de formation, de connaissance et de renouvellement de pratiques relationnelles et professionnelles. La production des données de recherche s'est faite à l'aide d'un journal de récits phénoménologiques. L'analyse des données qualitatives a été réalisée en mode d'écriture. C'est un exercice de création où l'œuvre voit le jour grâce à l'engagement soutenu du chercheur dans son processus d'écriture.

Comme praticienne-chercheuse, cette démarche de recherche m'a amenée à réfléchir sur mon expérience de vie relationnelle et professionnelle, tout en développant la capacité à me remettre en question, à m'ajuster à moi-même et aux autres, afin de transformer mon rapport au monde. Elle m'a amenée surtout à établir mon rapport à mon appartenance à plusieurs cultures, ainsi que mon rapport aux relations traversées par des enjeux d'autorité. Le processus de cette recherche m'a permis d'affirmer ma posture comme sujet de ma vie, de mon expérience et de mon action. Par ailleurs, il m'a permis de documenter les conditions d'une possible transformation des rapports d'autorité abusive, en relation d'autorité bienveillante. Enfin, le processus de formation et de production des connaissances m'a offert de nouveaux horizons et il m'a permis de gagner en liberté d'être, en pouvoir d'agir et de réinventer ma manière d'aimer en relation qui soit beaucoup plus épanouissante.

Mots-clés : Autorité dominante – Autorité bienveillante – Rapports de pouvoir – Relations interpersonnelles – Relations interculturelles – Autoethnographie – Démarche heuristique – Renouvellement de pratique

ABSTRACT

The aim of this Master's research in psychosocial practice studies was to provide me with the time and space to take a closer look at my relationship with authority and power in interpersonal, intercommunity and intercultural relations. The starting point for my investigation was that looking back on my personal, family and national history could help me to understand the identity roots of my difficult relationship with authority. At the same time, it could provide me with the keys to transforming this relationship, and to understanding the conditions under which power relationships are built in a spirit of benevolence, cooperation and solidarity, for the happiness and fulfillment of all. This is heuristic research, inspired by phenomenology and ethnography, carried out radically in the first person. Epistemologically, it is part of a comprehensive and interpretative paradigm, and methodologically, it was conducted from an auto-ethnographic method.

By revisiting major events in my own history, that of my family, my country and my continent, with all the entailed cultural, geopolitical and socio-historical complexities, I was able to start thinking differently about the issues at the heart of this research. This dissertation is in itself a path to training, knowledge and the renewal of relational practices. The research data was produced using a phenomenological story diary. The analysis of qualitative data was carried out in writing mode. This is a creative exercise in which the work comes into being thanks to the researcher's sustained commitment to the writing process.

As a practitioner-researcher, this research approach has led me to reflect on my relational and professional life experience. It has also enabled me to develop my ability to question myself, to adjust to myself and to others, in order to transform my relationship with the world, but above all my relationship with my belonging to several cultures, as well as my attitude towards relationships marked by issues of authority. The process of this research has enabled me to assert my position as the subject of my life, my experience and my action. It also enabled me to document the conditions for a possible transformation of abusive power relationships into relationships of benevolent authority. Finally, the process of training and knowledge production has opened up new horizons and enabled me to gain freedom of being, power to act and reinvent love in relationships, in a more fulfilling way.

Keywords: Interpersonal relations - Intercultural relations - Autoethnography - Dominant authority - Benevolent authority - Power relations - Renewal of practice

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ix
RÉSUMÉ.....	xii
ABSTRACT	xiii
TABLE DES MATIÈRES	xiv
LISTE DES TABLEAUX.....	xix
LISTE DES FIGURES	xx
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES	xxi
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE 1 : PROBLÉMATIQUE	5
1.1 INTRODUCTION.....	5
1.2 UNE VIE AU CARREFOUR DE PLUSIEURS CULTURES	6
1.3 LES RAPPORTS D’AUTORITE A LA GENESE DE MA VIE	9
1.3.1 Grandir à l’ombre de l’autorité de ma mère.....	9
1.3.2 L’exercice d’autorité en communauté religieuse.....	13
1.3.3 L’autorité de l’enseignant dans sa classe	16
1.4 L’AUTORITE DANS LE CONTEXTE SOCIOCULTUREL	17
1.4.1 Un regard sur les relations filiales	17
1.4.2 L’exercice d’autorité et le pouvoir qu’octroie la fonction d’enseignant	19
1.5 RENOUVELLEMENT DE LA MANIERE D’EXERCER L’AUTORITE	21
1.6 LE PROBLEME DE RECHERCHE.....	23
1.6.1 Question de recherche.....	23
1.6.2 Objectifs de recherche.....	23

CHAPITRE 2 : MARCHER SON CHEMIN ET TROUVER DU SENS DANS L'UNIVERS CONCEPTUEL.....	25
2.1 INTRODUCTION	25
2.2 LE CHOIX CONCEPTUEL : LEADERSHIP, POUVOIR ET AUTORITE.....	26
2.2.1 Qu'est-ce que le pouvoir?.....	26
2.2.2 Qu'est-ce que le leadership?.....	27
2.2.3 Qu'est-ce que l'autorité ?	29
2.2.3.1 Question d'autorité intérieure	32
2.2.3.2 Question d'autorité extérieure	33
2.3 EXERCER L'AUTORITE AVEC BIENVEILLANCE.....	34
2.3.1 La bienveillance.....	34
2.3.2 L'autorité bienveillante	36
2.3.3 Des conditions pour l'exercice d'une autorité bienveillante	38
2.3.4. Des qualités pour favoriser le développement d'une autorité bienveillante	39
2.4 DE LA DOMINATION DANS L'EXERCICE DE L'AUTORITE OU UNE AUTORITE DOMINANTE	41
2.5 AU CARREFOUR DES HERITAGES ISSUS DE PLUSIEURS CULTURES	43
2.5.1 Question de culture.....	43
2.5.2 Porteur de culture	44
2.5.3 L'interculturel.....	45
2.5.4 La transculturalité.....	47
2.6 L'HERITAGE.....	48
2.6.1 L'héritage transculturel	49

CHAPITRE 3 :	55
LA DÉMARCHE ÉPISTÉMOLOGIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE.....	51
3.1 ORIENTATION EPISTEMOLOGIQUE : PARADIGME	
COMPREHENSIF ET INTERPRETATIF	51
3.1.1 Paradigme compréhensif et interprétatif.....	52
3.2 RECHERCHE QUALITATIVE	54
3.2.1 De la recherche à la première personne à la recherche en première	
personne	56
3.3. TERRAIN DE RECHERCHE : MON HISTOIRE ET MA PRATIQUE.....	57
3.4. ORIENTATION METHODOLOGIQUE : UNE HEURISTIQUE	
D’INSPIRATION PHENOMENOLOGIQUE ET AUTO-	
ETHNOGRAPHIQUE	58
3.4.1 La méthode heuristique.....	58
3.4.2 L’autoethnographie.....	61
3.5 LES OUTILS DE PRODUCTION DES DONNEES	64
3.5.1 Le récit autoethnographique	64
3.5.2. La perspective phénoménologique	66
3.5.3. La réduction phénoménologique – L’Épochè	67
3.5.4 Le récit phénoménologique de type « je me souviens »	68
3.6 OUTILS D’ANALYSE DE DONNEES QUALITATIVES.....	70
3.6.1 Analyse en mode d’écriture	70
CHAPITRE 4 : FOUILLE PSYCHOSOCIALE; UNE AVENTURE	
AUTOETHNOGRAPHIQUE.....	73
4.1 INTRODUCTION.....	73
4.2 LE RAPPORT A L’AUTORITE : UNE HISTOIRE EN HERITAGE.....	74
4.2.1 Le contexte géopolitique et socioculturel où j’ai vu le jour.....	75
4.2.2 Mes origines : un métissage interculturel	78

4.2.2.1	Le courage de mes ancêtres au carrefour des choix et des renoncements	78
4.2.2.2	Développer la force intérieure au contact des épreuves pour s'affranchir des carcans du patriarcat	80
4.2.2.3	Marcher sur les pas de ses lignées, une histoire en répétition....	84
4.2.3	Mon père, le fils de sa sœur.....	91
4.3	UNE LIGNEE DE FEMMES BIEN ASSUREE	92
4.4	DU POLITIQUE A L'INTIME, MON HISTOIRE DANS L'HISTOIRE DU MONDE	94
4.4.1	Structure familiale monoparentale en milieu africain	94
4.4.2	Évoluer entre sexisme et classisme en contexte postcolonial	95
4.4.3	Crise socio-politico-économique, impact familial	97
4.4.4	De l'illusion à la désillusion : un amour trahi	99
4.5	LA VIE AU-DELA DES EPREUVES	101
4.5.1	De l'amour pour nourrir les liens	103
4.5.2	Se tenir debout sur la voie de la reprise du pouvoir	113
4.5.3	Le père absent, le père pardonné	114
4.6	LA RENCONTRE DES MONDES.....	115
4.6.1	Des êtres humains abîmés par la violence coloniale	116
4.6.2	Évangélisation et colonisation, presque les mêmes attitudes malgré les finalités différentes.....	117
4.6.3	L'aube d'une vie religieuse à la croisée de cultures antagonistes	119
4.7	L'AUTORITE AU FEMININ	121
4.7.1	Expérience d'autorité bienveillante avec une supérieure en communauté	122
4.7.2	Faire l'expérience d'autorité bienveillante en milieu professionnel	123
4.7.3	Du pouvoir abusif en communauté religieuse	124
4.7.4	Faire l'expérience d'une autorité abusive en milieu professionnel	125
4.7.5	De l'autorité avec les tous petits.....	126

4.8	INTERROGER L'EXERCICE DU POUVOIR EN MILIEU RIMOUSKOIS	127
4.8.1	À la rencontre de mon autorité intérieure	127
4.9	ET SI L'AUTORITE ETAIT UNE QUESTION DE POSTURE.....	129
4.10	UN NOUVEAU REGARD SUR L'AUTORITE	131
4.10.1	L'autorité partagée.....	134
4.11	CONCLUSION	136
CHAPITRE 5 : DÉMARCHE DE COMPRÉHENSION ET DE TRANSFORMATION.....		138
5.1	INTRODUCTION.....	138
5.2	ME REAPPROPRIER MES HERITAGES TRANSCULTURELS.....	139
5.2.1	Rapports de pouvoir, obstacles aux liens d'amour sain.....	141
5.2.2	De la solitude choisie à la liberté conquise.....	143
5.2.3	Rêver d'amour et de liberté en contexte de colonialité.....	149
5.3	LES VOIES DE TRANSFORMATION D'UNE AUTORITE ABUSIVE EN AUTORITE BIENVEILLANTE	153
5.3.1	De l'autorité agie.....	154
5.3.2	Le modèle de gouvernance féministe	156
5.3.3	De l'autorité subie.....	158
5.4	DES ATTITUDES QUI RENDENT POSSIBLE L'AUTORITE BIENVEILLANTE	159
CONCLUSION GÉNÉRALE.....		160
BIBLIOGRAPHIE		166

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 La pratique de l'épochè.....	73
--	----

LISTE DES FIGURES

Figure 1 – Les phases de la méthode heuristique selon Craig.....	61
Figure 2 – La carte politique d’Afrique.....	75
Figure 3 – Carte des empires et royaumes africains.....	76
Figure 4 – La synthèse de mon arbre généalogique	92
Figure 5 - Structure de gouvernance des Ursulines de Tildonk	121
Figure 6 – Les obstacles à l’amour reçus en héritage.....	143
Figure 7 - Arpenter le chemin escarpé qui mène à la liberté intérieure	146
Figure 8 - Du chemin de la solitude au chemin avec des alliés.....	148
Figure 9 – L’héritage paradoxal de l’évangélisation en contexte colonial et postcolonial	153
Figure 10 - Les quelques conditions de veiller pour un exercice sain du pouvoir	154
Figure 11 - Veille à partager ses privilèges et faire circuler l’information	155

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

UQAR	Université du Québec à Rimouski
UISG	Union internationale des Supérieures Générales

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La présente recherche porte sur la question des rapports de pouvoir ou de l'exercice des fonctions qui confèrent une autorité sur un groupe, une communauté, ou une collectivité. Dans le cadre de ma maîtrise en étude des pratiques psychosociales, je me suis engagée dans un processus de recherche et de formation, avec une visée de questionner mon rapport à l'autorité ainsi que les sources, les tenants et les aboutissants de ma quête d'une autorité bienveillante.

En effet, depuis ma tendre enfance et tout au long de ma vie, je me suis souvent interrogée sur les différentes manières d'habiter les rapports de pouvoir que j'observe dans les différents contextes de ma vie ; que ce soit dans le cadre familial, scolaire, professionnel ou communautaire. Je me questionnais spécifiquement au sujet des effets de ce type de rapport sur la santé des personnes et des communautés et sur les relations et le climat global dans une famille, une équipe ou dans une communauté religieuse ou autre. J'ai été souvent témoin des abus de pouvoir et des conséquences de ceux-ci sur les autres. J'ai été aussi témoin des situations où les personnes en exercice d'autorité savaient incarner leur position et leur exercice du pouvoir d'une manière à la fois concertée, bienveillante et sociale. J'ai tant voulu ressembler à ces modèles de bienveillance. Certes, je me suis retrouvée plus d'une fois dans ma vie personnelle, relationnelle, professionnelle ou communautaire, dans des fonctions qui me conféraient une certaine autorité. Par exemple dans une fonction d'enseignante, de directrice d'école, d'intervenante ou de responsable de formation au sein de ma congrégation. J'avais peur d'incarner une autorité abusive à mon tour et de me complaire dans le pouvoir que ces fonctions me donnaient, et ce, au détriment des autres. J'ai donc voulu réfléchir sur les sources de mon propre rapport à l'autorité et les conditions de renouvellement de mes pratiques relationnelles en lien avec l'exercice d'un quelconque pouvoir. Ainsi, dans le cadre de la présente recherche, j'ai porté le désir de construire une pratique d'autorité bienveillante dans mes relations avec les autres, que ce soit en

communauté de vie religieuse, en milieu professionnel comme enseignante ou comme intervenante. J'ai voulu revisiter mon histoire personnelle et notre histoire collective pour mener cette recherche.

Depuis ma formation initiale en psychosociologie des relations humaines à l'UQAR, j'ai eu l'opportunité de voir la pertinence de poser un regard réflexif et critique sur sa vie, son histoire personnelle et nationale. J'ai ainsi découvert qu'il y avait dans nos vies des répétitions transgénérationnelles. Poser un regard attentif sur ma lignée de femmes, m'a permis de voir qu'il y avait une répétition d'expérience de monoparentalité vécue selon le contexte de chaque époque. Une forme d'hyper responsabilisation des femmes, issue d'une forme de violence systémique que les femmes vivent au sein du patriarcat et encore plus dans des contextes coloniaux et capitalistes. Une situation qui finit par produire du ressentiment envers les hommes, de l'autoritarisme envers les enfants, des déplacements qui se répètent produisant des situations d'exil et la nécessité d'évoluer dans des contextes marqués intensément par la diversité culturelle. Un bagage socioculturel et psychosocial qui constitue un important héritage pour bien des personnes issues de ma famille, de mon peuple voire de ma communauté religieuse.

Dans le cadre de cette recherche, il m'a semblé que le processus de compréhension des thèmes au cœur de ma démarche ne pouvait pas faire l'économie de revenir sur l'histoire, la culture et les conditions de vie qui ont donné forme au contexte de ma socialisation. J'avais le sentiment qu'une exploration de mon thème de recherche par le biais d'une autoethnographie serait une meilleure voie pour répondre à ma question de recherche. Je faisais ainsi l'hypothèse qu'un tel retour sur notre histoire collective, me permettrait de comprendre mon propre rapport à l'autorité en questionnant mes héritages culturels. De plus, il risquait de m'offrir des réponses sur les conditions de développer des rapports d'autorité bienveillante dans mes relations personnelles et communautaires comme dans mes différentes pratiques professionnelles.

Grâce à cette recherche heuristique, d'inspiration phénoménologique et autoethnographique, je souhaite gagner de plus en plus en liberté d'être et d'agir. J'aimerais devenir davantage capable d'habiter simplement et humblement une autorité intérieure naturelle et charismatique afin de pouvoir exercer de façon bienveillante les fonctions d'autorité qui me sont confiées, sans écraser personne autour de moi.

Le présent mémoire rendra compte de ma démarche de recherche dans un texte articulé en cinq chapitres.

Dans le premier chapitre, je contextualise l'émergence de mon thème de recherche et je présente les arguments en faveur de la pertinence personnelle, socioprofessionnelle et scientifique de cette recherche, jusqu'à la formulation de mon problème, question et objectifs de recherche. Cette recherche se propose donc de répondre à la question et les objectifs de recherche suivants :

Question

Comment la réappropriation de mes multiples héritages culturels peut me permettre de développer une pratique d'autorité bienveillante ?

Objectifs :

- **Explorer** à partir de mon récit autoethnographique des voies de réappropriation de mes multiples héritages culturels.
- **Identifier** les conditions d'une possible transformation d'une autorité dominante et abusive vers un exercice sain et bienveillant de l'autorité.
- **Comprendre** à partir de l'analyse de ma pratique professionnelle et de mon expérience relationnelle les caractéristiques d'une « autorité bienveillante » ainsi que les conditions qui la rendent possible.

Le deuxième chapitre présente l'univers théorique et conceptuel dans lequel se situe la présente recherche. C'est dans ce chapitre que le lecteur trouvera le sens des différentes notions utilisées tout au long de ce travail, et les auteurs clés qui ont servi de guide tout au long de cette démarche.

Le troisième chapitre quant à lui, permet de présenter les orientations épistémologiques de cette étude en précisant les paradigmes dans lesquels elle s'inscrit et les méthodes de recherche, les outils de production et d'analyse de données qui ont offert une colonne vertébrale à notre démarche.

Le chapitre quatre constitue le cœur de cette étude. Il présente de manière approfondie mon autoethnographie, en replaçant mon histoire individuelle dans son contexte familial, historique, géopolitique et socioculturel. Une telle approche permet de comprendre les réalités qu'on évoque en les plaçant avec justesse dans leurs lieux, cultures et époques. C'est un chapitre qui présente des données riches, touffues et complexes qui devront être analysées attentivement.

Le chapitre cinq présente, quant à lui, une compréhension issue de l'interprétation des données présentées au chapitre précédent. Il permet d'offrir des réponses plausibles à la question de recherche et d'offrir des réponses qui nous permettent de vérifier nos postulats de départ et d'atteindre nos objectifs. C'est aussi dans ce chapitre que nous verrons les traces des résultats issus de ce parcours et le renouvellement manifesté dans la sphère relationnelle et professionnelle.

Le présent mémoire est inauguré par une introduction générale et sera clôturé par une conclusion générale.

CHAPITRE 1

PROBLÉMATIQUE

Pour faire de mon héritage une grâce, il faut passer par ce « oui » à ce que la vie m'a donné à la naissance. Je dois cependant être conscient que si j'appartiens à cette lignée, je ne suis pas cette lignée. Je ne dois pas en faire mon identité, mais l'accueillir sans la juger. Je ne suis pas que ça, je suis plus que ça, je suis qui je suis.

Jean-Yves Leloup (2014)

1.1 INTRODUCTION

Dans le cadre de ce chapitre, je me propose de présenter les enjeux ontologiques, relationnels et culturels qui constituent les assises de ma démarche de recherche-formation dès le début de mon inscription à la maîtrise en étude des pratiques psychosociales. De ce fait, je tente d'inscrire mon sujet de recherche dans mon parcours personnel, familial, professionnel et communautaire. Je veillerai ainsi à situer ma démarche socialement, historiquement et culturellement. J'essaierai donc, dans ma problématisation d'articuler la pertinence de ma recherche sur les plans personnel, professionnel, socioculturel et scientifique, en vue de pouvoir conjuguer mes différents mouvements de contextualisation et de problématisation avec mon problème, ma question et mes objectifs de recherche. Je voudrais ainsi permettre à mes lecteurs d'entrevoir clairement la source des questions qui sont à la racine de cette recherche, ainsi que mon engagement dans cette quête de lutter contre les abus de pouvoir dans les relations familiales, communautaires et professionnelles par la promotion d'un exercice bienveillant des fonctions d'autorité qui confèrent du pouvoir. C'est à travers un processus de recherche-

formation et de renouvellement de ma pratique relationnelle et professionnelle comme celui de la praticienne que je ne cesse de mettre au monde que j'ai choisi d'aborder ces questions.

1.2 UNE VIE AU CARREFOUR DE PLUSIEURS CULTURES

La parole déployée dans la présente étude est ancrée dans une expérience vécue en contexte africain, Congolais (RDC) et précisément, Katangais. Cette partie du pays où se côtoient plusieurs familles, tribus, ethnies, langues et cultures. C'est dans ce lieu de rencontre, de dialogue et d'échange culturel au quotidien que j'ai grandi et que j'ai été socialisée. Pendant longtemps dans mon jeune âge, j'évitais de me retrouver dans des groupes où l'on parlait d'appartenance à un clan, une ethnie ou de préciser les langues maternelles. J'avais toujours la hantise de devoir me situer dans un seul clan, alors que je me savais métisse. Ce sont des contextes qui me frustraient parce que je ne pouvais pas nommer simplement mon d'appartenance ethnique par peur d'invisibiliser d'autres parts de moi. La question identitaire a toujours été très délicate en ce qui concerne ma famille. Ma situation familiale était complexe, difficile et longue à expliquer, parfois même difficile à assumer sans donner le sentiment aux autres d'être bizarre ; au pire d'être une menteuse. Je voulais une vie simple, je souhaitais être comme la plupart de mes amis qui sont monoethniques, monotribaux. Des personnes qui savent clairement d'où elles viennent et qui peuvent reconnaître une seule langue de leurs parents ou de leurs grands-parents et s'y identifier simplement. Parfois, j'en voulais à ma lignée qui ne m'a pas facilité la tâche. Finalement, j'avais choisi une tribu parmi les trois qui me constituent. Je me sentais convenir dans le cadre social. Mais cela n'a pas tardé à me rattraper en me faisant vivre un sentiment d'incohérence.

Je me souviens, cet après-midi du mois d'août 2020. Je suis dans la voiture d'un ami. Après avoir fini mes démarches de voyage, nous prenons la direction de retour à la maison (chez moi). On parle de la grande générosité que peuvent avoir les gens. Pour soutenir ses propos, il donne l'exemple du maître-avocat qui, pendant l'avant-midi m'a aidé à accéder au bureau du Directeur général de la Direction générale des Migrations (DGM) dans le but de demander un permis d'embarquement. C'est le temps du confinement, en période de pandémie de Covid-19. Tous les vols sont suspendus. Mais je suis obligée de me rendre à Kinshasa, la capitale, afin de passer

des examens médicaux exigés par le service d'immigration Canada, pour l'obtention de mon permis d'étude. Je suis inquiète et angoissée. L'unique possibilité de voyage est d'obtenir un vol en avion-cargo. Pour rendre mon dossier important et urgent aux yeux du directeur de la DGM, l'avocat m'a présentée comme sa cousine, alors que c'était la première fois qu'on se rencontrait. J'étais mal à l'aise à cause de ce mensonge, mais contente en même temps parce que cela facilitera la possibilité de trouver une solution à ma préoccupation. Sur le chemin du retour à la maison, mon ami mentionne cette générosité. Et moi j'ajoute : « bien sûr que je suis sa cousine ». Il est curieux de savoir dans quel sens. Je lui réponds que nous avons une même tribu. Il me demande de quelle tribu je suis. Avec joie, je lui parle de mon choix pour l'une des trois tribus que je porte. Il se trouve que c'est la même que celle de l'avocat. Il affiche un sourire narquois. Il me dit que si je me rends dans le village dudit avocat, personne ne me reconnaîtra comme appartenant à cette tribu, parce que je suis un peu trop métissée. « Malheureusement », il a raison. À ce moment, je sens qu'il vient de détruire la construction identitaire illusoire que je m'étais déjà faite depuis quelques années. Je suis triste et fâchée contre lui. Je suis aussi fâchée contre moi-même et contre la nature. La vie est injuste. Je me demande pourquoi ma mère ne pouvait pas choisir un homme de l'une de ses deux tribus, la vie serait moins compliquée. J'ai envie d'arrêter et de descendre de cette voiture. Mais, par respect, je dois me rendre jusqu'au bout du parcours pour ne pas paraître mal polie. D'autant plus qu'il ne me manque pas de respect. Alors je me tais. J'ai besoin d'être seule. Plusieurs questions existentielles traversent mon esprit et des larmes traversent mes yeux. (Journal de recherche - Novembre 2020)

Cette déconstruction de mon appartenance partielle illusoire m'a été salutaire parce qu'elle m'a obligée à marcher le chemin de mes identités pour aller vers qui je suis vraiment, à m'assumer avec mes origines multiples et mes héritages issus de plusieurs cultures. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à me demander pourquoi est-ce que j'ai besoin de choisir une appartenance, d'être comme tout le monde et de me conformer à un quelconque cadre alors que mon héritage familial ne me le permet pas.

J'ai donc pris conscience que chercher à appartenir à un seul groupe ethnique ou culturel m'appauvrit alors qu'assumer toutes mes appartenances et les faire cohabiter en moi, contribuerait à enrichir mon être au monde. C'est ce que précisent (Laplantine et Nouss, 2001, p.755) en ces termes : « Le lieu métis n'est occupé ni par un moi souverain ni par un lui envahisseur ; ce n'est pas un lieu, mais un récit recueillant les aventures d'un soi pluriel ».

Dès l'aube de ma naissance, ma vie a poussé sur le tronc de la rencontre interculturelle. Elle est faite de métissage culturel qui ne se limite pas à ma famille, car ce métissage se prolonge sur mon chemin de vie missionnaire comme religieuse. Actuellement, je suis précisément à 11 533 kilomètres de ma famille biologique et religieuse avec 6 à 7 heures de décalage horaire. Je suis religieuse Ursuline de Tildonk, je vis dans la communauté des religieuses de Notre-Dame du Saint Rosaire, je suis étudiante et intervenante dans un organisme communautaire féministe. Dans une culture occidentale qui demande quelquefois de la traduction culturelle pour communiquer. Ces multiples appartenances m'ont fait prendre la mesure de ma capacité à m'adapter, à habiter dans différents contextes et embrasser la complexité. À ce moment, j'ai pris conscience de l'importance de faire un cheminement pour apprendre à assumer mes multiples héritages et être fière de qui je suis. J'ai compris ainsi qu'il allait falloir m'intéresser à mon histoire familiale et à son contexte géopolitique et socioculturel. C'est en faisant ce retour réflexif sur mon histoire que je me suis rendue compte que les rencontres entre différentes cultures de mon histoire personnelle, familiale et nationale sont d'une grande complexité et qu'elles ont été marquées par des rapports de force et bien des fois par de graves abus de pouvoir. Je comprends de plus en plus mes interrogations sur les abus de pouvoir et ma quête des manières d'établir des rapports sains avec des personnes en exercice d'autorité. Je comprends mieux mon propre rapport difficile à l'autorité. En effet, du plus loin que je me souviens, j'ai toujours eu de la difficulté à être moi-même devant une personne qui exerce une fonction d'autorité, surtout si je me rends compte que le pouvoir est exercé de manière abusive. Je me sentais alors en insécurité, petite, amoindrie et quelquefois éteinte, sans pour autant savoir pourquoi je perdais ainsi mes moyens. Dès le début de cette recherche, j'avais l'intuition que me réapproprier toutes les facettes de mon identité pourrait me permettre d'utiliser mes richesses issues de plusieurs cultures pour réparer mes liens avec les personnes en autorité, pour comprendre d'où me vient ce questionnement sur les rapports de pouvoir, mais aussi de trouver des manières de transformer une autorité abusive en autorité juste et bienveillante.

1.3 LES RAPPORTS D'AUTORITÉ À LA GENÈSE DE MA VIE

1.3.1 Grandir à l'ombre de l'autorité de ma mère

Mon enfance s'est déroulée pendant les dernières années du vingtième siècle. Au cœur de l'Afrique, en République Démocratique du Congo, ancien Congo-Belge, ex-Zaïre dans la province du Haut-Katanga, ancien Shaba situé au sud-est du pays, à la frontière de la Zambie.

Dans cette jeune nation, d'une trentaine d'années d'indépendance, la société avançait encore à l'image coloniale. C'est-à-dire qu'après le départ plus ou moins réussi du colonisateur belge (pays colonisateur), les Congolais instruits, dits « civilisés » ont récupéré tous les postes stratégiques qu'avaient les *Blancs* ; que ce soit en politique, en économie ou éducation, parce qu'ils avaient étudié en Europe ou dans les écoles catholiques dirigées par des pères missionnaires venus de Belgique. C'était un monde où les hommes avaient tous les privilèges. Ils dominaient et contrôlaient les femmes. Ils mettaient la femme dans des conditions d'asservissement où elle subissait une grande pression sociale et culturelle. Elle devait se soumettre aux hommes, dépendre de son père et plus tard de son époux. Dans cette société, la femme avait seulement deux choix de vie possibles ; le mariage et la vie religieuse. Cette organisation sociale et cette vision culturelle issue de l'époque coloniale étaient en contradiction avec notre culture. En effet, je viens des familles à la culture matrilineaire¹, c'est-à-dire que les enfants héritent de la filiation de leur mère et la responsabilité parentale revient à leur mère, en cas de séparation ou de divorce. En cas de décès de leur mère, la responsabilité parentale des enfants revient à leur famille maternelle.

Dans ma famille, mes parents se sont séparés alors que je n'avais que deux ans. J'ai donc grandi dans une fratrie de six enfants sous la responsabilité de notre mère. Dès la séparation de

¹ La matrilinearité est un système dans lequel la descendance est tracée par la mère et de ses ancêtres maternels, la lignée matrilineaire. La matrilinearité est également un système de société dans lequel on appartient à sa lignée maternelle ou la lignée de la mère, ce qui peut impliquer l'héritage des biens et/ou des titres. <https://www.encyclopedie.fr/definition/matrilinearite#> consulté le 24 juillet 2023

mes parents, la famille est allée s'installer chez notre grand-maman maternelle, Naome qui vivait seule dans sa maison, mais jamais loin de ses enfants et de ses petits-enfants.

À l'époque, ma mère travaillait comme caissière dans une société de brassage de bières, la BRASSIMBA². Elle assurait la survie familiale, notre éducation et notre scolarité. Elle travaillait dur et faisait de gros efforts pour ne pas donner à son entourage des occasions de parler en mal d'elle, étant donné qu'elle était désormais une femme divorcée. Parce que justement dans l'opinion publique, la femme divorcée n'était pas bien vue. On pensait aussi qu'une telle femme ne peut pas réussir à conjuguer la vie de famille et la vie professionnelle sans l'aide d'un conjoint. Alors que dans les familles matrilineaires c'est surtout au sein de la solidarité du clan maternel que les enfants grandissaient.

À la suite d'une période d'instabilité politique et sociale suivie d'une guerre civile³ qui a causé des pillages dans des entreprises des expatriés, ma mère a perdu son emploi et a dû se débrouiller en vue de pouvoir se créer du travail à la maison. Cependant, malgré tous ses efforts, les conditions matérielles devenaient de plus en plus difficiles à la maison. Ma mère, habituellement digne et fière, persévérante et perfectionniste était quand même fragilisée par cette situation. Elle devenait encore plus stressée par ses grandes responsabilités familiales qu'elle était seule à pouvoir assumer et qui devenaient davantage plus lourdes. Il devenait de plus en plus difficile de prouver à son ex-mari et à la société qu'elle pouvait réussir à s'occuper seule de sa famille suite à sa séparation. De l'autre côté, elle avait la pression sociale comme aînée de famille, elle voulait ainsi assumer son rôle de modèle de réussite pour la famille. Elle a donc dû faire face à beaucoup d'adversités. Cette situation plus qu'éprouvante lui a progressivement endurci le cœur. Elle était devenue sèche et autoritaire avec nous. Elle était presque inaccessible affectueusement. Elle ne blaguait et ne jouait presque jamais avec nous. Chez nous, chaque maladresse, désobéissance, accident ou faute, si petite soit-elle, se soldait par une sévère sanction maternelle. Parfois la sanction était appliquée de manière disproportionnée à la faute. Bien au-delà de cet adage médiéval qui dit : « qui aime bien, châtie bien. »

² [La BRASSIMBA est une filiale du groupe CASTEL, leader dans l'industrie brassicole sur le marché d'Afrique francophone.](#)

³ [Mbujimayi : les refoulés du Katanga, 25 ans après un exemple de réussite \(habairdc.net\)](#)

Je me souviens, c'est l'après-midi d'une belle journée. J'ai 10 ans, ma mère me dit que nous allons préparer des légumes ensemble pour que j'apprenne comment faire. Je suis très contente. C'est spécial, je vais pouvoir cuisiner avec ma maman. Selon ses consignes, j'apprête tous les ingrédients dont nous avons besoin. Elle m'envoie chercher le bocal de sel. Je suis tellement contente et heureuse de faire quelque chose avec elle. J'y vais en chantonnant. En revenant, je joue avec le bocal comme maracas pour accompagner « ma » chanson. Le couvercle lâche et tout le sel se répand par terre. D'une seconde à l'autre mon bonheur se transforme en drame. Je tremble de tout mon corps, mon cœur bat à la chamade, au point que j'ai l'impression que dans peu de temps, il va s'éjecter de ma poitrine. Tout à coup, ma mère passe de la maman gentille à une agente de discipline. Elle me gronde sévèrement et m'envoie chercher un bâton (branche d'une plante que nous avons dans le jardin) en guise de fouet pour me punir. J'y vais en pleurant. Je reviens avec un tout petit bâton. Elle me dit que ça ne convient pas pour servir de fouet. Elle le garde et m'ordonne de retourner chercher un vrai bâton. À mon retour, elle me fouette en commençant par le petit. Quand il se coupe, elle récupère l'autre qu'elle considère comme vrai fouet. Pendant qu'elle me tape dans les mains, elle m'interdit de pleurer. Parce qu'elle considère que ce sont des victimes qui ont le droit de pleurer. Or, à ce moment, je suis coupable, donc, je n'ai pas le droit de pleurer. Je me sens très mal et je m'en veux d'être la seule responsable d'avoir gâché mon précieux moment avec ma mère. (Journal de recherche - Février 2021)

Enfant, j'étais de nature très calme. Souvent je ne parlais que pour répondre à la question qui m'était posée. Très souvent je me réfugiais dans le monde de mes pensées, où je me sentais en sécurité et libre. Je me disais qu'être adulte c'est avoir le droit de punir les plus jeunes, sans leur donner la chance de s'expliquer ou de se défendre. Je trouvais les adultes injustes. De plus, je me suis rendu compte que lorsque ma mère se rendait compte qu'elle s'était trompée, elle ne s'excusait jamais. Dans son esprit, elle devait toujours avoir raison, puisqu'elle était une aînée par rapport à nous. Présenter des excuses ou demander pardon aurait été un signe de faiblesse. Avec elle, il n'y avait que les rapports de force, elle ne connaissait pas le dialogue, elle n'avait que très peu de temps et d'espace pour échanger. Elle vivait dans un monde de dictature et de contrôle assurés. Avec mon regard de jeune enfant, je ne percevais aucune forme de bienveillance et j'en souffrais énormément.

Par ailleurs, j'appréciais beaucoup les moments qu'on passait en famille certains soirs, où j'avais l'impression de retrouver ma maman. Elle lisait beaucoup pendant ses moments de pause. Le soir, elle nous racontait des histoires tirées des romans ou des livres de la vie des saints.

D'autres soirs, elle nous apprenait des chansons. Ces instants-là étaient presque magiques. J'avais la sensation qu'elle était détendue, heureuse et fière d'être maman. Je me souviens que vers mes dix à douze ans, j'aurais tellement voulu être proche de ma mère et être en sa présence sans qu'elle ne m'inspire la peur. J'ai cherché des moments de bonheur avec elle, où je pouvais sentir qu'elle était fière de moi. Je n'ai trouvé que des moments où j'étais première de la classe. J'ai alors investi mes énergies dans mon travail scolaire pour la voir heureuse et fière de moi ; parce que c'étaient des moments très rares au cours de l'année scolaire, des moments où je pouvais me sentir reconnue. La joie de ma mère ou son bonheur me rendait tellement heureuse. Je ne savais l'exprimer autrement que par des pleurs.

Je me souviens, nous sommes en mars 1997, c'est la fête de Pâques, jour de notre baptême ma sœur et moi ainsi que celui d'autres enfants de mon quartier. C'est la fête. En revenant de la messe, nous marchons ensemble, ma mère, ma sœur et moi, en compagnie d'autres enfants du quartier et leurs familles, dont une filleule à ma mère. Nous avons tous hâte d'arriver à la maison pour fêter en communauté. Pour la première fois, je vois ma mère dans une joie expansive. Elle chante et danse. Tout le long du chemin qui mène à la maison, elle fait chanter tout le monde. Je suis abasourdie de la voir ainsi déborder de joie. Je me souviens que le choc est tel qu'en arrivant à la maison, je vais me cacher pour pleurer sans aucune raison apparente et sans bien comprendre ce qui m'arrive. (Journal de recherche - mai 2021).

À ce moment-là je ne comprenais pas pourquoi je pleurais. Aujourd'hui, avec du recul, je perçois combien j'étais à la fois heureuse de voir ma mère ainsi joyeuse et en même temps triste. Je prenais conscience de combien cela me manquait en touchant à la joie de la voir si heureuse et si détendue. Ne sachant pas quoi faire de ce débordement d'émotions en pleine fête, je suis allée me cacher pour pleurer. Je me suis rendu compte aussi combien j'avais besoin de ces moments de bonheur avec ma mère.

Pour assurer l'équilibre familial, l'absence notoire de mon père et l'extrême rigueur de ma mère étaient atténuées par la douce présence et la tendre compréhension de notre grand-mère qui assurait auprès de nous une présence maternelle. Elle veillait sur nous lorsque notre mère allait travailler. Grandir dans ce contexte nous a rendus très unis mes frères, sœurs et moi, jusqu'à maintenant. Nous nous aimons et nous nous soutenons. Mais il faut dire qu'étant à l'école de la

rigueur, nous le sommes devenus à notre tour, dans tout ce que nous faisons. Ce contexte a façonné la personne que je suis devenue : une personne responsable, sérieuse, loyale et rigoureuse avec un réel souci de l'autre. Je vois bien que ce contexte familial m'a rendu très sensible à la question des manières d'assumer les fonctions et les responsabilités qui confèrent du pouvoir sans pour autant en abuser. En grandissant, la vie m'a amenée à choisir un autre contexte de discipline et de rigueur au quotidien : la vie religieuse en communauté avec des règles et un style de vie bien élaboré.

1.3.2 L'exercice d'autorité en communauté religieuse

Mon choix de vie s'est porté sur la vie religieuse. En août 2007, je suis entrée au couvent chez les religieuses Ursulines de Tildonk. La formation initiale se donne dans le nord-est du pays, à 2000 kilomètres de chez moi. J'y ai rencontré de nouvelles personnes, une nouvelle culture, de nouvelles habitudes, un nouveau mode alimentaire, un autre accent de ma langue courante (swahili). Pendant mes années de formation et le reste du temps que j'ai passé en communauté, j'ai rencontré des religieuses inspirantes, priantes, attentionnées, elles m'ont fait me sentir au bon endroit et j'ai davantage aimé mon choix de vie. Je pouvais compter sur elles et leur faire confiance. En même temps, j'ai rencontré aussi des personnes dont la présence, les paroles et les manières d'être au monde m'éprouvaient profondément. C'était surtout parmi celles qui exerçaient des fonctions d'autorité et dont les actions qui me semblaient injustes réveillaient vite les blessures de mon enfance, sommeillant doucement dans ma mémoire affective.

Je me souviens, en février 2012, je suis économe de la maison (trésorière, chargée du bien-être matériel des Sœurs). Je travaille en étroite collaboration avec ma supérieure locale, pour le bien de tous les membres de la communauté. C'est la fin du mois. La caisse est presque vide. Notre budget mensuel est presque fini. Je suis inquiète et je prie pour qu'il n'y ait pas de dépenses imprévues avant la fin du mois. C'est dans ce contexte qu'un soir, notre supérieure est revenue du marché en apportant des champignons et du poisson fumé pour le souper. Nous sommes contentes de la bonne surprise parce que c'est une nourriture qui coûte cher sur le marché et que l'on mange rarement. Je ne m'en préoccupe pas parce que je me dis qu'elle connaît notre situation financière. Je suis surprise, mais je m'imagine qu'elle

l'a reçue en cadeau. Après le souper, elle vient m'apporter la facture et me demande de lui rembourser en me disant : « Ça faisait longtemps que j'avais envie de « bien manger » et j'ai décidé que ça devait être aujourd'hui. Je suis contente parce que j'ai fait la joie de toute la communauté ». Je sens monter la colère. Je me demande comment elle peut me faire ça, alors qu'elle connaît ce que nous traversons. Je respire profondément puis je lui dis : « Je n'ai pas tout ce montant à vous rembourser ». Elle me répond : « D'accord. Comme tu n'as pas ce montant à me rembourser, considère que tu as une dette envers moi. Dès que tu auras le budget du mois prochain, tu me rembourseras. » Je me sens vraiment mal et je me demande pourquoi elle prend l'habitude de me mettre dans des situations pareilles. Je vais commencer le mois avec des manques à gagner ; ce qui risque de me stresser dans la gestion du prochain mois. Je ne comprends pas pourquoi elle agit de la sorte, sans nous consulter et me mettant devant le fait accompli alors qu'elle a aussi la responsabilité de veiller au bien-être des Sœurs. (Journal de recherche - novembre 2020)

À cette époque, des situations de ce genre étaient fréquentes et je ne me sentais pas respectée, cela me frustrait, mais j'essayais de la comprendre en me disant que ses responsabilités devaient être lourdes.

Étant donné mon expérience familiale, je trouvais légitime cette manière d'abuser du pouvoir que donnait la fonction d'autorité. Je trouvais que ces manières d'agir me manquaient de considération. Or, depuis ma tendre enfance, je me suis jurée que si un jour je devais avoir une quelconque fonction d'autorité, je ne ferais jamais aux autres le mal que j'ai subi. Je me disais que je trouverais une façon de faire autrement pour ne pas reproduire autour de moi ni faire subir aux autres la douloureuse expérience de subir des abus de pouvoir. C'est ainsi que j'ai commencé à investir mes énergies intérieures sur les religieuses que je considérais comme de bonnes Sœurs⁴ généreuses ayant le souci de l'autre et du bien commun. J'observais avec intérêt et grande curiosité leurs manières d'être et de vivre en communauté. J'étais attirée par leurs valeurs humaines qui m'inspiraient et me rejoignaient. Entre autres, le respect et l'écoute de l'autre, la bienveillance en termes d'attention à l'autre. Je remarquais que certaines d'entre elles

⁴ Dans ce texte, sœur avec « S » majuscule est pour indiquer le statut de religieuse, à la différence de sœur avec « s » minuscule qui est la nomination de la personne du genre féminin dans une fratrie.

étaient douées pour favoriser le dialogue, un climat relationnel sain et une collaboration solidaire dans la communauté. Je les voyais offrir une présence attentive, elles prenaient le temps d'écouter les autres. Je réalisais que c'est dans ce type de contexte, de climat et d'espace que j'ai besoin pour vivre, œuvrer et créer librement tout en m'épanouissant.

Je me souviens, nous sommes en 2018, à Lubumbashi, notre responsable de communauté nous a accueillies à la première réunion de l'ouverture de l'année communautaire. Elle nous dit qu'elle souhaitait que nous partagions le leadership sur les animations de nos réunions mensuelles, et ce sur toute l'année. En précisant que chacune devra garder les points principaux de l'ordre du jour à respecter, mais animer selon ses inspirations. J'étais agréablement surprise et j'ai particulièrement aimé cette expérience. Non seulement parce que cela nous épargnait la monotonie, mais aussi cela nous permettait de voir et de nous nourrir de la singularité de chaque consœur. Nous avons ainsi bénéficié des dons et des compétences d'animation de chaque membre de la communauté. Pendant toute cette année, on se formait mutuellement et chaque animatrice faisait des recherches pour se dépasser et présenter aux autres quelque chose de nouveau. (Journal de recherche, avril 2021)

Cette expérience m'a fait voir combien je me sens bien dans un contexte de leadership partagé où je vis une forme de liberté d'être et d'agir, où je n'ai pas la sensation d'être infantilisée. Je constatais aussi que cette supérieure de communauté avait une autorité intérieure, une présence inspirante qui la faisait respecter, ce qui fait qu'elle n'avait pas besoin de centraliser son pouvoir ni d'en abuser. Je sentais qu'elle nous faisait confiance. J'avais le sentiment que nous vivions dans l'harmonie et le respect mutuel. En observant l'exercice d'autorité de cette consœur inspirante, j'ai commencé à me demander comment moi je m'y suis prise quand j'ai été en contexte d'exercice du pouvoir, de par ma fonction, mon âge, ou mon expérience relationnelle. Je voulais savoir le style d'exercice d'autorité qui me rendait confortable. Ainsi, il est devenu important pour moi d'oser poser un regard réflexif et critique sur mes propres pratiques relationnelles dans un contexte de rapports hiérarchiques. Par exemple quand je suis enseignante à l'école ou directrice d'école ou encore en étant responsable de formation des jeunes professes⁵. Je veux ici commencer par regarder de plus près ma pratique enseignante.

⁵ On appelle jeune professe (profès), une personne qui a terminé la formation initiale, le noviciat, et qui fait la profession des vœux, simple et temporaire pour une période à définir par l'institut concerné. Entre le noviciat et les

1.3.3 L'autorité de l'enseignant dans sa classe

Depuis mon jeune âge, j'aime jouer avec les enfants. Mon rêve de vie était de devenir une religieuse enseignante. Je me sentais bien avec les enfants et souvent je sentais que c'était réciproque. C'est ainsi que j'ai choisi de faire mes études secondaires en pédagogie pour devenir institutrice. Ensuite je me suis engagée dans la vie religieuse. À la fin de ma formation, je suis devenue enseignante. Après quelques années d'expérience, ma congrégation m'a envoyée faire mes études au Canada. Après mes études de premier cycle universitaire en psychosociologie des relations humaines à l'Université du Québec à Rimouski, mes supérieures m'ont envoyée enseigner à l'école secondaire au Congo. J'aimais enseigner au secondaire. Je me sentais bien avec mes élèves adolescents. Nous avions de bonnes conversations en dehors des heures de cours. Parfois, je faisais face à la gestion de certaines crises liées à leur âge ou à leur statut d'élève ; comme il peut leur arriver de ne pas avoir envie d'étudier ou simplement perturber les cours par pur plaisir. Pendant ces moments-là, il fallait que je m'impose grâce au pouvoir que m'accordait ma fonction d'enseignante.

Je me souviens, en 2020, je suis en classe de deuxième secondaire, où j'enseigne aux élèves de plus ou moins 14-15 ans. Je commence le cours de religion, une heure après la récréation. Il est 11h de l'avant-midi et il fait chaud, on approche la fin d'une journée d'école. Je pose des questions de révision avant d'introduire la leçon du jour. Pas de réponse. Je me dis que j'ai mal posé la question. Je la reformule. Ils me regardent sans rien dire et ils commencent à rire. Je me dis qu'ils vont me mettre en retard sur la leçon suivante, mais aussi je me demande aussi pourquoi ils rient. Je repense aux mots que j'ai utilisés dans la question, s'il y en a un qui peut avoir un sens figuré. Je n'en trouve pas. Je sens que je commence à m'impatienter. Je leur demande pourquoi ils rient en espérant que dans leurs réponses je puisse trouver une motivation pour la leçon du jour. Toujours pas de réponse, mais plus d'éclats de rire. Je ne comprends pas ce qui se passe. La situation est sur le point d'échapper à mon contrôle, je me fâche. Je hausse le ton pour les ramener au silence. Je pointe du doigt les dérangeurs de la classe qui riaient à gorge déployée. Je les renvoie du cours en les envoyant à la direction de discipline pour qu'ils reçoivent une punition selon le

vœux perpétuels (définitifs), elle poursuit la formation dite continue pour approfondir la connaissance et l'appartenance à la congrégation ou à l'institut religieux choisit.

règlement de l'école : « impolitesse envers le professeur » (Journal de recherche-février 2022).

Ce jour-là, de retour à la maison, je me sentais mal. J'avais l'impression d'avoir été plus dure qu'il ne fallait. Il me semblait que la punition était au-delà de la faute. Je prenais conscience à ce moment-là que je reproduisais le modèle d'autorité que j'ai eu dans mon milieu familial comme à l'école de mon époque. Je n'étais pas fière de moi.

Dans ma fonction, je sais que si je veux travailler dans un climat sain, je dois être ferme et rigoureuse avec les adolescents. Ne pas perdre le contrôle si je veux leur transmettre les bonnes manières à l'école, notamment la discipline et le respect. Je reconnais aussi que j'ai étudié dans des structures scolaires qui prônaient une extrême rigueur, accompagnée parfois des punitions corporelles. Cela m'a rendue très sage et studieuse certes, mais aussi terrorisée. Selon la mission⁶ de l'éducation, l'élève en apprentissage a besoin d'un accompagnement permanent pour arriver à l'objectif de formation poursuivi : faire de lui un bon citoyen, une bonne personne pour la société. Vu la mission et le contexte dans lequel on travaille comme enseignant.es, je me dis que ce métier demande plus de patience et de bienveillance pour soi et pour les élèves. Cette bienveillance vue dans le sens de l'écoute attentive et le désir de prendre soin de l'autre qui est dans le besoin.

1.4 L'autorité dans le contexte socioculturel

1.4.1 Un regard sur les relations filiales

Dans le contexte socioculturel de mon enfance, la sévérité parentale et l'autoritarisme étaient une garantie de bonne éducation. Les parents étaient fiers de voir qu'ils étaient capables de maîtriser leurs enfants et de se faire respecter. Certains parents pouvaient être très durs avec leurs enfants en essayant de répondre à la pression sociale qui dictait à tous les manières d'être ou de paraître d'un bon parent. La plupart du temps, les parents se souciaient davantage de leurs

⁶ L'école a pour mission de préparer les enfants à la vie. À leur vie sociale et personnelle ; elle les conduit d'une part vers leurs futurs métiers dont elle assume, le moment venu, l'apprentissage, d'autre part vers leur accomplissement individuel, en essayant de les révéler chacun à soi. [...] [Mission de l'école \(francaisfacile.com\)](https://www.francaisfacile.com) consulté le 25 juillet 2023

besoins et visions d'adulte ou du qu'en-dira-t-on plutôt que d'essayer de comprendre les besoins de l'enfant. Souvent on ignorait aussi la psychologie de l'enfant et les conditions d'une saine croissance.

Dans mon pays et particulièrement dans la province du Katanga, mais aussi quelques autres provinces où j'ai vécu en mission, il y a encore beaucoup de parents qui ne sont pas d'accord avec la suppression des punitions corporelles. Comme s'il ne serait pas possible d'assurer une bonne éducation à ses enfants sans passer par le rapport de force voire la maltraitance infantile. En effet, ces punitions sont généralement disproportionnées à la faute commise, et constituent parfois une manière pour les parents de se défouler. Elles sont plutôt en cohérence avec l'intensité de la colère de l'adulte qui punit l'enfant. C'est ce que précise (bell hooks traduit par RL Stollar et publié 6 décembre 2020).

Les châtiments corporels qui impliquent qu'une personne plus puissante inflige une douleur physique à une personne moins puissante afin d'obtenir un résultat souhaité, ne peuvent pas se justifier dans un système parental où les enfants sont sur un pied d'égalité en ce qui concerne l'autonomie corporelle. Tout comme un mari n'a pas le droit d'infliger de la douleur à sa femme par des châtiments corporels pour obtenir ce qu'il veut, les parents n'ont pas non plus le droit d'infliger de la douleur à leurs enfants par des châtiments corporels.

Il faudrait rappeler ici que nous sommes dans une société qui a encore les séquelles du traitement colonial infligé à tout le monde, enfant comme adulte. Pour l'enfant en contexte familial, le pouvoir d'autorité que détient l'adulte peut parfois porter à confusion entre la discipline et les attitudes autoritaires, alors que l'objectif premier est de faire de ces enfants ou de ces jeunes, de bonnes personnes autonomes dans la société, comme le précise bien (Barrigah, 2022, p. 45).

S'il y a une crise de l'autorité, c'est peut-être la famille qu'elle touche le plus. Que l'autorité soit parfois vidée de son sens moral pour devenir une question de compétence (ou de rationalité comme dirait WEBER) et qu'elle tende dans l'autre sens à se confondre au pouvoir, c'est dans la famille que les conséquences de cette position inconfortable se font le plus sentir. Mais inversement, la famille représente encore le lieu où l'on peut apprendre à redécouvrir le vrai visage de l'autorité et donc son importance pour la construction de toute société.

Pour être une autorité bienveillante, l'adulte doit être plus à l'écoute des besoins des enfants afin de mieux les orienter selon la notion du bien et du mal. Et ainsi, les accompagner à devenir de bonnes personnes. Pour un adulte parent et enseignant à la fois, il lui sera difficile d'être bienveillant avec ses élèves, s'il ne l'est pas déjà avec ses enfants.

1.4.2 L'exercice d'autorité et le pouvoir qu'octroie la fonction d'enseignant

Tout comme pour le parent ou le tuteur, l'objectif de l'enseignant est de faire de ses élèves, non seulement des sujets instruits, mais aussi de meilleures personnes, des citoyens capables de faire avancer leur société. Il faut rappeler qu'en général, les adultes qui enseignent sont aussi parents. Donc, ils sont facilement portés à utiliser des mesures autoritaires ou de domination envers leurs élèves, comme ils le font avec leurs propres enfants, sinon plus.

Au Congo, c'est seulement depuis 2010, que les punitions corporelles sont interdites ; même si quelquefois, certaines directions de discipline dans certaines écoles en font encore usage. Par ailleurs, interdire des punitions corporelles n'empêche pas que les parents ou les enseignants puissent encore abuser de leur autorité. L'abus du pouvoir n'est pas synonyme de punition corporelle, il est plutôt une utilisation excessive du pouvoir conféré par un statut donné, jusqu'à outrepasser ses droits. On parle alors de la souffrance et de la violence à l'école. La plupart d'entre nous se souviennent d'avoir vécu des expériences d'humiliation à l'école ou en famille.

Dans une salle de classe, lorsqu'un enseignant maîtrise sa matière et qu'il se sent compétent pour transmettre ses connaissances, le processus d'apprentissage devient fluide dans la mesure où il peut davantage investir ses efforts sur la relation pédagogique et l'apprentissage des compétences dialogiques, réflexives et critiques. La relation pédagogique devient ainsi elle-même un espace sécuritaire où peut se déployer un dialogue sain qui soutient les apprentissages.

En revanche, si l'enseignant se sent incompetent parce qu'il ne maîtrise pas bien sa matière ou tout simplement parce qu'il manque d'habileté pour la transmettre efficacement, ses élèves le trouvent ennuyeux et se désintéressent facilement de ce qu'il dit. Ils deviennent alors dissipés, distraits et indisciplinés. C'est ce que précise (Robbes, 2014, cité dans Oury et Pain, 1972, p

305) : « Celui qui fait autorité... n'est pas autoritaire. C'est la compétence qui fait l'autorité et les enfants ne s'y trompent pas. Encore faut-il que cette autorité se traduise par des actions observables. »

Je me suis souvent demandé pourquoi on a besoin de recourir à la force pour faire asseoir la discipline dans une classe. D'après (Barrigah, 2022, p. 25) :

L'abus du pouvoir trahit bien souvent un manque d'autorité. L'autoritarisme est par nature, une tentative de récupération par force de ce qu'on ne possède plus par nature. En d'autres termes, c'est quand l'autorité vacille que s'installe l'autoritarisme. Sur le plan social, politique, tout comme dans l'Église, ce constat est d'ailleurs facile à établir. Celui qui cherche à tout prix à s'imposer par la force montre simplement que son autorité est en déclin, si elle n'a jamais existé.

Lorsqu'un enseignant ne possède pas l'autorité naturelle, il se fie à celle que lui octroie sa fonction. L'autorité fonctionnelle est toujours accompagnée du pouvoir et donc du besoin de s'imposer. Il est alors plus facile de se retrouver en train d'exercer de la domination ou d'abuser de son autorité. Les élèves, enfants et/ou adolescents, ont besoin de se sentir écoutés, de sentir qu'ils ont un espace de dialogue et de coopération avec les adultes-enseignants qui les forment et les accompagnent. Ce sentiment contribue à construire de la confiance en eux et dans les adultes qui les entourent ; ça leur permet aussi de visualiser quel genre d'adultes ils aimeraient devenir.

Les enjeux de l'exercice d'autorité que rencontrent un enseignant avec ses élèves sont presque le même que celui d'un supérieur en entreprise ou en communauté religieuse. La différence est que le modèle ou la figure de l'autorité dans la communauté religieuse est le Christ. Selon sa recommandation dans l'évangile de Saint Matthieu ; il dit à ses disciples de prendre la dernière place s'ils veulent être plus grands que les autres. Il leur dit que celui qui est en autorité ne doit pas chercher à prendre des premières places et se faire appeler par des titres. Au contraire, il doit être le serviteur de tous (Mt. 23,8-11)⁷. C'est donc de cette manière qu'est censé s'orienter le vécu de l'autorité.

⁷ Pour vous, ne vous faites pas appeler "Maître", car vous n'avez qu'un seul Maître et vous êtes tous frères. N'appellez personne sur la terre votre "Père", car vous n'en avez qu'un seul, le Père céleste. Ne vous faites pas non plus appeler "Docteurs", car vous

1.5 RENOUELEMENT DE LA MANIÈRE D'EXERCER L'AUTORITÉ

À cette étape de cet argumentaire, on voit avec clarté que le rapport au pouvoir et à l'exercice de l'autorité est aussi une question culturelle. Ce n'est pas du tout étonnant que les rapports de pouvoir soient une grande question au cœur des rencontres interpersonnelles et qui se complexifient davantage dans les échanges interculturels. Dans des contextes de diversité culturelle et des échanges interculturels, on peut facilement imaginer combien est grand le défi de trouver une manière cohérente de faire entendre toutes les voix, sans qu'il y en ait toujours une qui domine toutes les autres. À cet égard, (Laplantine et Nouss, 1997, p.41) affirment que : « Il est possible de dire le monde d'une autre façon, avec un autre accent, d'autres couleurs. Faire entendre dans sa propre langue, la langue autre, y faire entrer de l'étrangeté qui enrichira les possibilités de l'expression et de l'identité du sujet. »

En effet, il y a autant des manières d'incarner et d'exercer l'autorité, qu'il y a des personnes et qu'il y a des cultures. Il y a des personnes pour qui cela est naturel et facile d'exercer leurs fonctions et le pouvoir qui leur est imparti sans pour autant avoir à en abuser, alors que pour d'autres, on constate une inclination irrésistible à s'imposer pour se convaincre qu'elles assument leurs fonctions d'autorité. Or, comme le précise avec pertinence (Barrigah, 2022, p.13), une autorité saine n'a pas besoin de s'imposer, d'abuser ou de dominer les autres.

L'autorité s'impose par elle-même sans devoir recourir à la force. Par définition, elle exclut tout usage de la force ou de moyen de coercition sans commencer à se dénaturer en tant que telle. C'est ce qui fait dire à Hannah Arendt que « là où la force est employée, l'autorité proprement dite a échoué. »

Lorsqu'on exerce une quelconque fonction d'autorité, on soutient l'autre par une attention soutenue et bienveillante, une écoute et une présence attentive qui témoignent de l'intérêt que l'on porte à l'autre. C'est là que l'on fait passer les besoins d'autrui en premier dans la mesure où les personnes en autorité comprennent très bien, que leur fonction est avant tout une fonction de service. C'est ce que soutient (Roelens, 2022, p. 30) :

n'avez qu'un seul Docteur, le Christ. Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. Quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. - Lire plus ici: <https://chretien.news/bible/matthieu-23-tob/> consulté le 26 juillet 2023

L'autorité peut ainsi être définie désormais comme une capacité de proposition d'influences et de médiations visant à étayer et soutenir le devenir et rester autonome d'autrui. Elle peut donc être ressaisie comme posture de service et d'accompagnement (avec l'idée que l'intérêt de l'accompagnateur et du collectif dont il participe est second par rapport à celui de l'individu accompagné) davantage que comme posture de commandement, mais cela ne suffit pas en soi pour que cette proposition soit acceptée ou que cette relation – car l'autorité est toujours en relation intersubjective - s'engage effectivement.

En fait, une relation d'autorité bienveillante est une relation où les deux parties s'impliquent et s'investissent pour contribuer à créer un climat sain et solidaire. Un climat qui permet d'établir des conditions du déploiement où chacun peut donner le meilleur de lui-même et où les gains sont réciproques.

Dans la plupart des contextes, l'exercice d'autorité peut paraître ingrat. En effet lorsqu'on occupe une fonction de pouvoir, une place de leader, on n'attend pas forcément de l'autre une expression de gratitude. La plus grande expression de reconnaissance qu'on peut espérer serait de réussir à construire collectivement un climat relationnel plus sain qui contribue à la construction d'une vie plus vivable pour tous, comme l'affirme (Roelens, 2019, p. 6) :

Occuper une place d'autorité exige dans ce contexte un engagement particulier. Il semble s'agir d'un rôle à charge mentale élevée, pouvant se révéler ingrat. La conciliation du bien-être de celui qui occupe cette place comme de celui qui est accompagné semble donc indispensable.

Parfois le besoin de reconnaissance et de se faire valoir peut-être un réel frein à une saine vie collective dans la mesure où cela peut pousser des personnes à abuser de leur pouvoir. Parfois aussi, l'abus du pouvoir ou l'autoritarisme peut amener la personne dans des incohérences qui la poussent à vouloir s'imposer par la force pour se faire de la place. Pour (Basset, 2017, p. 60), une personne en possession de ses moyens n'a pas besoin d'abuser de son pouvoir, car :

Il est clair que lorsqu'on est intérieurement divisé par la peur, on se saborde soi-même, on est incapable de parler avec autorité. En revanche, plus on est unifié (et cela se perçoit par le langage du corps, le ton de la voix, les mimiques, etc.) plus on est entendu : le non verbal ne trahit plus la parole, les actes ne contredisent plus les déclarations.

En effet, lorsqu'on a une autorité personnelle, on n'a pas besoin d'user de la force, on n'a pas besoin d'exercer une domination sur l'autre ni pour avoir de l'influence. Le sujet au cœur de cette recherche serait d'identifier des conditions qui permettraient de passer d'une autorité abusive à une autorité bienveillante.

1.6 LE PROBLÈME DE RECHERCHE

À ce stade de mon processus de recherche, il semble indispensable de préciser le problème auquel cette recherche tente de répondre. Comme il a été démontré depuis le début de cette démarche de problématisation, je faisais le postulat que me réapproprier sainement mes héritages culturels pourrait participer au renouvellement de mon rapport à moi, aux autres et à l'autorité. Je me demandais également si ce processus pourrait éclairer mes questionnements autour des conditions qui participent à l'avènement d'une autorité dominante versus celles qui participent au développement d'une autorité bienveillante aussi bien en contexte familial, professionnel que communautaire.

1.6.1 Question de recherche

Cette volonté de faire et d'être, m'amène à vouloir profondément devenir sujet de ma vie et de mon expérience. Je me propose donc de répondre à la question suivante :

Comment la réappropriation de mes multiples héritages culturels peut me permettre de développer une pratique d'autorité bienveillante ?

1.6.2 Objectifs de recherche

- **Explorer** à partir de mon récit autoethnographique des voies de réappropriation de mes multiples héritages culturels.

- **Identifier** les conditions d'une possible transformation d'une autorité dominante et abusive vers un exercice sain et bienveillant de l'autorité.
- **Comprendre** à partir de l'analyse de ma pratique professionnelle et de mon expérience relationnelle les caractéristiques d'une « autorité bienveillante » ainsi que les conditions qui la rendent possible.

CHAPITRE 2

MARCHER SON CHEMIN ET TROUVER DU SENS DANS L'UNIVERS CONCEPTUEL

2.1 INTRODUCTION

Je souhaite profiter de cet espace pour préciser l'univers théorique qui inspire et oriente ma recherche. Depuis le début de ma démarche de recherche, je me suis rendu compte que ce n'est pas si aisé de préciser ce que j'entends par les concepts clés qui sont au cœur de cette recherche. En effet, ces notions peuvent être utilisées de manières différentes dans divers contextes et parfois même selon la sensibilité propre de la personne qui parle. Comme les professeurs n'ont cessé de nous le dire depuis le début de la scolarité à la maîtrise en étude des pratiques psychosociales, les concepts organisateurs de nos processus de recherche doivent se retrouver aussi bien dans le titre, la question et les objectifs de recherche. En ce qui concerne ma démarche de recherche, rappelons qu'il s'agit d'un effort dans le temps pour tenter de répondre à la question suivante :

Comment la réappropriation de mes multiples héritages culturels peut me permettre de développer une pratique d'autorité bienveillante ?

Ainsi, les notions que je vais tenter de clarifier dans ce chapitre sont rassemblées autour de deux thèmes principaux à savoir : « les héritages culturels » et « l'autorité bienveillante ».

Je vais tenter de me rapprocher au plus près des notions qui donnent à voir avec clarté ce que je cherche à savoir ou encore à interroger. Dans un premier temps, je voudrais aborder la question d'autorité personnelle et fonctionnelle au sein des communautés ou organisations. Dans un deuxième temps, je présenterai la notion de bienveillance dans l'exercice de l'autorité et enfin, le concept d'héritage transculturel. Cela évidemment avec l'appui des ressources disponibles dans la culture qui ont été produites par des gens de ma communauté intellectuelle qui se sont penchés sur la question d'autorité, de l'interculturel et du transculturel bien avant moi.

Dans le cadre de cette démarche, je voudrais essayer de voir dans quelle mesure l'exercice de l'autorité peut devenir bienveillant ainsi que les conditions qui peuvent le rendre possible.

La question des rapports d'autorité part de loin dans mon histoire et elle traverse plusieurs dimensions de ma vie et de mes relations. Il se peut que dans le langage courant, l'utilisation d'un concept à la place d'un autre apporte la confusion. Il s'agit de la notion du pouvoir qui peut parfois s'entremêler avec celle de l'autorité qui à son tour se mêle à celle du leadership. À cette étape, il est important pour moi d'opérer un choix clair pour poursuivre cette démarche.

2.2 LE CHOIX CONCEPTUEL : LEADERSHIP, POUVOIR ET AUTORITÉ

2.2.1 Qu'est-ce que le pouvoir?

Je partirai ici avec la définition que nous propose le dictionnaire français *Le Petit Robert* qui dit que le pouvoir est la capacité d'agir directement ou indirectement sur des choses, des situations ou des personnes. Et je m'appuierai ensuite sur ce que propose le théologien (Grün, 2021, p. 26). Il disait qu'« exercer un pouvoir consiste pour l'homme, à faire valoir ses propres besoins et donc de les combler, pas nécessairement en bataillant ou en faisant usage de la force, mais en mettant en œuvre des moyens - ce peut-être un entretien habile- susceptible de les satisfaire. »

Avoir le pouvoir c'est *être capable de, avoir la force de*. Ainsi, on pourrait dire par exemple, avoir le pouvoir d'agir, le pouvoir d'être soi-même, etc.

Le pouvoir est la chance de faire triompher au sein d'une relation sociale sa propre volonté, même contre des résistances, peu importe sur quoi repose cette chance. Ce même théologien suggère qu'avoir du pouvoir, ou exercer le pouvoir, c'est être en mesure d'influencer, de s'imposer par la persuasion ou la contrainte. Vu sous cet angle, le pouvoir peut être exercé positivement ou négativement. C'est-à-dire en bataillant avec force ou non. Exercé positivement, il est sain. Négativement, il est abusif.

(Mananzan M.J. OSB, 2013, p. 14) nous propose trois visions de l'exercice du pouvoir.

Le pouvoir sur... c'est ce pouvoir qui est exercé sur les autres sans leur collaboration. Le pouvoir de contrôle et de domination.

Le pouvoir dans... c'est le charisme et le mystère qui réveille les aptitudes et les potentialités de soi et des autres. C'est-à-dire la capacité d'influence qui autorise les autres à devenir auteurs à leur tour.

Le pouvoir avec... c'est celui qui s'exerce de manière égalitaire, entre des humains égaux quels que soient leurs rangs. Il s'agit d'une hiérarchie circulaire et non pyramidale. C'est un genre de pouvoir social. Qui peut aussi s'exercer en entreprise, dans un groupe communautaire, etc.

2.2.2 Qu'est-ce que le leadership?

Le dictionnaire Larousse et l'encyclopédie définissent le leadership comme un anglicisme qui veut dire la capacité qu'a une personne à l'intérieur d'un groupe, où il prend la plupart des initiatives. Elle mène les autres membres du groupe, elle détient le commandement et influence le groupe. Le leadership est aussi l'exercice de la fonction de dirigeant d'une organisation.

(Brassard & Lapointe, 2018, p. 19)., quant à eux, tentent de remonter chronologiquement avec l'évolution du mot. C'est ainsi qu'ils citent : Katz et Kahn (1966, 1978)

« qui voient le leadership comme un attribut comportemental qui s'ajoute à l'exercice de l'autorité tout en s'en distinguant. « L'essence du leadership consiste en un accroissement de l'influence qui, elle, est issue de l'exercice de l'autorité ; cet accroissement s'exerce en sus des exigences de conformité provenant des directives routinières de l'organisation » (1966, p. 302, traduction libre)

Cette définition me permet de comprendre que les concepts de leadership et d'autorité sont liés, mais que le deuxième découle du premier. Cela me ramène à ce que proposent Meyer et al. (2004). Sachant que le leadership est incarné par un leader, ils définissent le leader comme celui qui, par son attractivité et sa capacité d'entraînement conduit une équipe vers des performances

durables. Le leader dispose d'une capacité de conviction qui lui permet d'exercer une réelle influence sur d'autres personnes ou sur des groupes de personnes.

Ils complètent leurs propos en soutenant que « Le leadership, lui, s'intéresse à la manière dont les gens peuvent être amenés à travailler ensemble vers une finalité commune, de façon efficace et de bon cœur. Cela implique, comme on l'a dit, l'utilisation et la création du pouvoir avec les gens. »

(Héon, 2022, p. 5) quant à lui, précise que :

Bien que produire une définition du leadership demeure une tâche difficile, l'attrait et l'importance du sujet, depuis qu'il a officiellement commencé à être étudié au début du 20e siècle, font en sorte que le leadership est maintenant considéré comme essentiel à la bonne gestion et à l'autodétermination de toute organisation, tout comme il l'est à la bonne gestion de soi et à l'autodétermination de chaque individu.

Tous ces penseurs m'amènent à comprendre que le leadership se vit et s'exerce sur un groupe de personnes dans une organisation ayant une cible commune ou un objectif commun. Partant de cette vision du leader et de sa fonction dans une organisation, elle nous laisse entrevoir la différence et les nuances qu'il y a entre ces concepts. Dans cette recherche, je choisis d'avancer avec le concept d'autorité parce que quelquefois il est lié à une fonction dans une organisation, mais il n'est pas toujours, ni nécessairement besoin de s'imposer. À la base, l'autorité est une question d'état et de posture.

2.2.3 Qu'est-ce que l'autorité ?

*« L'autorité n'est ni un état, ni une position,
mais un processus, un ensemble de processus ».*

André Carel, (2004)

Le concept d'autorité est une notion qu'on ne peut pas enfermer dans une définition fixe qui se veut totalisante et définitivement achevée. À l'instar de tous les éléments qui organisent la culture, il s'agit d'un phénomène humain et social très ancien qui évolue avec les mentalités, les contextes et les personnes qui exercent l'autorité. C'est donc une notion évolutive, contextuelle et parfois subjective. Dans un premier temps, précisons que d'après le dictionnaire Petit Larousse⁸ : « L'autorité est le droit, le pouvoir de commander, de prendre des décisions, voire de se faire obéir ou encore d'imposer ses volontés à autrui ».

Toujours d'après Larousse, la notion d'autorité se rapproche du « *charisme* » dans ce sens qu'elle renvoie à : « l'ensemble des qualités par lesquelles quelqu'un impose à autrui sa personnalité. C'est l'ascendant grâce auquel il se fait écouter, obéir et respecter ». Dans ce sens, on dit de quelqu'un qui a de l'autorité, qu'il a du crédit ou/et de l'influence. Cette notion réfère ainsi au pouvoir dont jouit une personne ou un groupe de personnes dans un domaine déterminé de la connaissance ou d'une pratique quelconque, du fait de sa valeur, de son expérience, de sa position sociale, etc. Elle devient alors une autorité liée à une fonction-profession, ou un secteur socioculturel, dans la mesure où ce sont les autres, les membres de cette collectivité qui lui reconnaissent l'autorité, l'influence ou encore le charisme. L'autorité est donc un caractère de quelqu'un ou de quelque chose dont la valeur, la rigueur, le sérieux sont communément reconnus, lui permettant ainsi de servir de référence. Par exemple, on peut parler de : l'autorité des anciens, d'une œuvre littéraire ou scientifique, d'une étude, d'une pratique de soin, etc. Dans le même ordre d'idées, le théologien (Munier, 1984, p. 77), dans ses travaux portant sur l'autorité

⁸ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/autorite>

de l'église et celle de l'esprit, précise en citant les travaux de (Schönbauer E. 1927) que le concept d'autorité semble désigner le plus souvent :

Une force particulière, attachée à la personnalité d'un sujet [...] elle tend à s'imposer aux autres non par une contrainte extérieure, comme l'imperium ou la potestas, mais par une supériorité ou un ascendant personnel en vertu desquels on se fait croire, obéir, respecter, on en impose au jugement, à la volonté, au sentiment d'autrui.

Il parle ici de l'autorité incarnée, charismatique. Celle que l'on porte naturellement en soi et avec soi. Qui fait de nous des leaders naturels qui influencent les autres dans différentes situations de notre vie. (Prairat, 2012, p. 110) abonde dans le même sens en indiquant que :

L'auctoritas n'est pas l'objet d'une attribution officielle. On n'investit pas quelqu'un d'une autorité, car elle est de l'ordre de l'influence, de l'ascendant, du crédit. Elle n'est pas fondée sur la puissance légale de contraindre, mais sur l'attestation d'une forme de supériorité. L'autorité au sens d'auctoritas est l'art d'obtenir l'adhésion sans recours à la menace ou à la contrainte. Elle recommande plus qu'elle ne commande.

On voit bien d'après ce que montrent ces différents auteurs que l'autorité est davantage intrinsèque, c'est surtout une question de savoir-être. Il s'agit d'une capacité propre à une personne d'incarner quelque chose de respectable qui induit chez d'autres personnes un sentiment de confiance, d'estime et qui donne du poids à sa personne, sa parole, ses opinions voire sa vision. Il y a dans la pensée des auteurs précédemment cités, une idée selon laquelle l'autorité est principalement une question de personnalité charismatique qui imposerait de l'autorité juste par sa présence.

Dans ce sens, il y aurait des gens qui ont une autorité naturelle, innée et d'autres qui n'en ont seulement que quand une fonction leur en octroie. Exemple, lorsqu'on devient parent, enseignant ou gestionnaire, on se réveille d'emblée dans une fonction d'autorité sans pour autant savoir quoi en faire.

Les travaux d'André (Carel, 2004, p. 24) semblent poser la question autrement. Ce dernier commence par affirmer avec justesse que l'autorité ne peut en aucun cas se laisser enfermer dans une définition étroite ou simplificatrice pour ne pas dire réductrice. En effet, cet auteur précise

que : « L'autorité n'est ni un état, ni une position, mais un processus, un ensemble de processus.
»

Carel (2004) s'intéresse plus spécifiquement à la question de l'exercice de l'autorité et de ses effets sur les personnes qui subissent cette autorité. Ainsi, il semble essentiel de veiller à ce que l'autorité naturelle ou fonctionnelle ne devienne pas une occasion d'abus de pouvoir sur les autres. Citons à titre d'exemple, la question de l'autorité parentale ou éducative pour nommer l'autorité qu'exercent les adultes sur les enfants.

On peut parler également de l'autorité des chefs d'équipe, celles des chefs d'entreprise, des patrons, des personnalités politiques ou encore celle des responsables des communautés religieuses. (Carel, 2004, p. 25) explique que lorsqu'on pense la question de l'autorité, il est important de ne jamais perdre de vue que dans l'exercice de l'autorité il y a une :

Permanence des rapports : autorité - conflictualité et recherche de solutions, de compromis en vue du consentement qui garantit l'efficacité psychique du processus en remettant sans cesse sur le métier les dérives inévitables de l'autorité du côté de l'excès, de l'insuffisance, de la paradoxalité, génératrices de souffrance psychique.

L'autorité étant un état et un charisme naturel, selon Prairat (2012) et un processus, toujours en construction, selon Carel (2004), nous pouvons parler d'autorité intérieure, ce qui nous habite et qui nous permet de développer des capacités à prendre des décisions et à nous donner des permissions d'agir dans différents contextes. Nous pouvons aussi parler de l'autorité extérieure, celle qui nous permet de nous investir dans une relation de pouvoir avec autrui. Celle de l'enseignant, d'un ou d'une supérieure de communauté, d'un ou d'une gestionnaire.

2.2.3.1 Question d'autorité intérieure

Si je me fie à mon expérience, je dirai que du point de vue de l'être, l'autorité est l'ensemble des capacités (puissances) intérieures qui se manifestent par la présence à soi et donnent l'élan d'agir librement en rapport avec la réalité ponctuelle. Elle dicte les actions, les paroles et les attitudes du sujet en relation avec lui-même, les autres et le monde selon sa propre conscience. J'appelle cela de l'autorité intérieure (naturelle). Ce type d'autorité potentialise fortement l'autorité naturelle, et fait gagner en liberté d'être et d'agir. Cette forme d'autorité, lorsqu'elle est vécue pleinement, elle autorise les autres à devenir auteurs et acteurs de leur propre vie. C'est l'exemple de Jésus que donne (Basset, 2016, p. 49) quand elle dit : « Il peut être utile de revisiter les textes des évangiles où Jésus accède à sa propre autorité et devient autorisateur pour l'entourage : nous pourrions ainsi entrevoir les fruits d'une authentique autorité pour un meilleur vivre-ensemble. »

L'autorité naturelle est bien celle qu'on est capable d'incarner et que les autres sont portés à reconnaître. Elle est liée tantôt au charisme tantôt aux fonctions que l'on exerce. Pour Scholz (2016), l'autorité constitue une sorte de « force » qui, par sa vertu propre, « subjugué autrui ».

(Basset, 2016, p. 61), quant à elle, abonde dans le même sens en parlant de l'autorité comme

Une parole de vie entendue dans le silence, qui ne condamne personne et n'a pour but qu'une chose : rendre autrui auteur de ses actes, de ses choix, de sa vie. Jésus leur dit en somme : soyez auteur de votre parole, faites ce que vous dites. Il reconnaît leur pouvoir, mais fait appel à leur autorité : se sentent-ils vraiment autorisés à le faire. »

Par ce positionnement, Basset (2016) nous amène à comprendre que la véritable autorité est celle qui permet à autrui de s'approprier sa libération. Elle abonde ainsi dans le sens de Toni Morrison (1979) lorsqu'elle disait lors de son discours au Barnard College que « La fonction de la liberté est de libérer quelqu'un d'autre ». Dans ce sens, soulignons que le sujet qui a l'autorité, devient acteur de sa propre vie. Il se met au service des autres, ou de la mission de l'organisation qui l'emploie. Une personne qui a de l'autorité naturelle, c'est comme le dit si bien Basset (2016), est lucide sur elle-même. Elle est capable d'assumer ses choix de manière responsable et d'incarner une présence attentive pour examiner sans compromis les conséquences de ses choix,

de ses paroles, de ses actions et de son attitude sur les autres ainsi que sur les systèmes où elle évolue. La pensée de Basset nous laisse entrevoir les compétences d'une personne pour agir librement. Elle rejoint ainsi la conception de (Robbes, 2010, pp 77-78) qui nous dit ce qu'est avoir de l'autorité selon lui.

Avoir de l'autorité en tant qu'auctor, c'est [...] avoir cette confiance suffisante en soi [...] être suffisamment maître de sa propre vie pour accepter de se confronter à l'autre avec son savoir et ses manques, en ayant le souci de lui ouvrir des voies non tracées à l'avance vers l'autonomie, de l'aider à poser des actes lui permettant de s'essayer à être à son tour auteur de lui-même dans la durée.

Voilà ce qui sont pour moi les manifestations de l'autorité intérieure, dite autorité naturelle. Ces capacités sont un peu plus passives lorsqu'on subit l'autorité de l'autre et elles sont plus actives lorsque l'on exerce une fonction d'autorité. Dans ce sens, l'autorité intérieure et la liberté intérieure sont très proches.

2.2.3.2 Question d'autorité extérieure

J'appelle l'autorité extérieure, celle qu'on incarne, qu'on vit intérieurement, mais qui se manifeste aussi au-dehors, aux autres. C'est celle où ses décisions et ses choix peuvent affecter les autres. Que ce soit parce qu'ils sont influencés par le charisme de la personne, ou simplement parce que cette autorité lui octroie une forme de pouvoir. C'est ce que j'appelle l'autorité fonctionnelle.

Celle que Kojève (2004) cité dans Husser (2013) nomme comme « la possibilité qu'a un agent d'agir sur les autres ou sur un autre, sans que ces autres réagissent sur lui, tout en étant capables de le faire ». Cette forme d'autorité donne le pouvoir d'imposer ses points de vue, ses décisions, voire sa volonté aux autres parce qu'on est en position de commander et d'obtenir obéissance de la part des autres. Or, un exercice sain de l'autorité se reconnaît au fait que les personnes qui exécutent les ordres ou obéissent à une autorité ne se sentent pas contraintes par la force ni obligées de renoncer à leur liberté ou à leur propre jugement.

Nous sommes ici dans les relations hiérarchiques comme le précise (Roelens, 2019, p. 163) à la suite de Marcelli (2009).

La hiérarchie n'est rien d'autre qu'une relation de confiance institutionnalisée (celui qui occupe la position hiérarchique haute est censé l'avoir obtenue en raison de ses capacités à occuper cette « charge », comme dit la langue classique). Ce lien de confiance provient de l'expérience antérieure au cours de laquelle des partenaires ont reçu régulièrement de l'autre un facteur d'augmentation.

Citons en guise d'exemple, l'autorité d'un parent sur ses enfants, de l'enseignant sur ses élèves ou celle de la supérieure sur la communauté dont elle est responsable, c'est aussi celle d'un arbitre sur le terrain de football, ou celle d'un chef de département ou encore celle du responsable d'un groupe de personnes ayant un même but à poursuivre. C'est l'autorité extérieure ou fonctionnelle ou encore statuaire.

Pour mieux exercer cette forme d'autorité, il est préférable que la personne ait assez d'autorité intérieure afin de mener à bien les objectifs poursuivis par le groupe, l'entreprise, ... de cette manière, elle aura réussi, par son charisme, à influencer les autres dont elle a la charge, ceux qu'elle guide en quelque sorte. (Basset, 2016, p. 66) appuie en précisant : « Dès qu'une personne retrouve la parole, redevient auteur de sa vie, elle se sent souvent envoyée vers d'autres personnes pour les « autoriser » à en faire autant-parler avec autorité, à prendre leur place, à devenir vivantes. » C'est cette manière d'exercer l'autorité, qui ne brime pas, mais libère, qui n'écrase pas, mais déploie que je nomme autorité bienveillante.

2.3 EXERCER L'AUTORITÉ AVEC BIENVEILLANCE

2.3.1 La bienveillance

Selon ce que nous propose le dictionnaire de la langue française, la bienveillance est une disposition d'esprit qui se penche vers la compréhension et l'indulgence à l'égard de l'autre. Dans le langage courant, la bienveillance s'apparente à la gentillesse, à la charité et à la bonté. Parfois on lui attribue des connotations religieuses. Alors que la bienveillance est prise pour de la

gentillesse et de la sollicitude, moi, je choisis de m'allier à Roelens (2019) pour la prendre dans le sens de « bien-veiller ».

C'est-à-dire bien veiller *sur* ou bien veiller *à*. Parce que c'est sous cet angle que je veux l'aborder, lorsqu'il s'agit de la placer dans l'exercice sain de l'autorité. La bienveillance est donc une attention aux vulnérabilités des autres. Elle est l'inscription des relations interpersonnelles dans la sollicitude. Comme le précise le dictionnaire Petit Robert, « La sollicitude est principalement une conscience. Elle est un saisissement qui se manifeste par une attention soutenue, à la fois soucieuse et affectueuse » dans ce même ordre d'idées, (Brugère, 2009, p. 140) ajoute en précisant :

D'un point de vue populaire, la sollicitude désigne les soins attentifs prodigués à une personne (en latin, *sollicitudo*, inquiétude, souci des autres ou attention, soin avec lequel on s'applique à quelqu'un). « Témoigner de la sollicitude », c'est se préoccuper de quelqu'un, s'occuper de ceux et de celles qui en ont besoin à un moment donné, dans un contexte particulier.

Il s'agit de prendre soin de l'autre et de la relation qu'on a avec lui. C'est aussi accompagner l'autre jusqu'à ce qu'il s'approprie sa vie et qu'il devienne autonome, on peut alors arriver à une situation où la personne en autorité n'a rien à imposer, car l'autre en fait veut la même chose qu'elle. Cependant, comme le précise avec justesse (Brugère, 2009, p.141), il ne faut jamais oublier que lorsqu'on parle d'exercer l'autorité avec sollicitude ou avec bienveillance, on ne peut pas faire fi de la question des relations de pouvoir.

La sollicitude tient dans une forme de délicatesse d'une relation humaine fortement asymétrique et confrontée au pouvoir que peut exercer le moins vulnérable, le plus compétent, celui ou celle qui soigne, le riche ou le puissant. Il n'existe pas de souci des autres qui ne soit confronté au risque de la prise de pouvoir sur un autre destin fragile.

Un exercice d'autorité inscrit dans la bienveillance ou dans la sollicitude suppose donc « Un sujet relationnel ». Comme le précise Châtel (2011), gouverner avec sollicitude revient à être capable d'instaurer des conditions de partage et de reconnaissance des différences. Nous sommes ici dans l'angle essentiel développé par les éthiques du care. (Brugère, 2009, p.149) rappelle à cet égard que :

« Le care est traversé par l'idéologie et les relations de pouvoir. Il fait écho, par ce qui relève de la sollicitude, à l'assignation historique des femmes à l'espace privé, domestique, aux soins et à l'éducation des enfants, à la protection des proches. Dès lors, n'existe-t-il pas différentes manières de s'engager dans l'action, de construire des relations avec les autres selon le genre sexué que nous avons plus ou moins incorporé ?

Ainsi, d'après la même autrice, la sollicitude, tout comme le *care* réfère directement à la question du lien, ce qui revient à dire qu'on ne peut pas envisager la question de la sollicitude ou de la bienveillance sans prendre en considération qu'elle s'exerce forcément dans un contexte.

Il est donc évident que lorsqu'on est en exercice d'autorité, on a la responsabilité de veiller à assurer la fluidité des communications et la bonne circulation de l'information entre les personnes. La rétention de l'information est une manière d'exercer sournoisement de l'abus du pouvoir en privant les autres des informations susceptibles de leur permettre de mieux comprendre leur situation et d'exercer leur propre jugement en connaissance de cause.

(Roelens, 2017, p. 102) abonde dans le même sens en précisant que la bienveillance peut être distinguée :

Du renoncement, du paternalisme et du moralisme si l'on considère que son éthique consiste à agir de façon responsable lorsque cela est nécessaire pour garantir à un individu les possibilités effectives d'être autonome et de choisir en conscience la vie qu'il veut mener. Cela implique y compris « d'aider » l'autre à faire des choix que l'on ne partage pas, l'essentiel étant que ces choix soient libres et conscients.

Si la bienveillance conjugue avec finesse le souci et le soin, ce type d'attention est orientée vers soi-même, vers les autres comme vers l'institution.

2.3.2 L'autorité bienveillante

Une autorité bienveillante est celle qui prend soin de l'autre en lui laissant l'espace de croissance et d'autonomie. (Roelens 2019, p. 70) invite à la prudence lorsqu'il parle de cette forme d'autorité en précisant : « l'autorité bienveillante exige [...] de celui qui la manie

d'engager sa propre individualité et sa propre autonomie individuelle dans ce qu'elle peut avoir de vulnérable »

Tout en cherchant à construire des relations égalitaires, l'autorité bienveillante crée un climat paisible et une ambiance de bien-être autour d'elle. Elle n'est pas anarchique, mais elle redonne à l'autre sa liberté, tout en gardant l'énergie de protéger avec fermeté les espaces sociaux qui font que la vie s'épanouit sans tomber dans une forme de libertinage.

Exercer une autorité bienveillante c'est être à l'écoute des autres, en les prenant tels qu'ils sont dans leurs situations particulières, selon leurs contextes et leurs personnalités. Par ailleurs, il semble important de préciser ici qu'écouter les besoins des autres ne veut pas nécessairement dire les satisfaire. Parce que lorsqu'on est en exercice d'autorité, on a une vision plus globale des structures qui tiennent compte de plusieurs facteurs pour prendre des décisions. Et cela ne fait pas de l'ombre à la bienveillance que l'on incarne. Exercer une autorité bienveillante c'est éviter autant que possible de glisser dans les comparaisons et les interprétations des autres en faisant référence à ses propres expériences passées, bien que de temps en temps les expériences personnelles peuvent servir de repères pour comprendre le présent.

Exercer une autorité bienveillante ne veut pas dire non plus de se mettre au service des autres jusqu'à s'oublier soi-même et à se perdre. En effet, en matière d'exercice d'autorité bienveillante, la littérature nous rappelle que faire attention à soi ne devrait pas nous empêcher de faire attention aux autres et vice-versa. La confiance en soi et dans les autres, constitue un des ingrédients incontournables d'un sain exercice d'autorité. Cela demande d'assumer ses choix et ses décisions, il peut arriver des moments de doute et de remise en question. Il est donc important de rester vigilant envers soi. C'est ce que (Roelens, 2019, p.73) clarifie en disant :

Penser et exercer l'autorité (l'un semblant désormais difficilement pouvoir aller durablement sans l'autre), c'est accepter de vivre sans cesse avec des doutes plutôt que des certitudes (Ricoeur, 1995).

Il fait un lien en mentionnant qu'il s'agit d'une certaine façon de prendre sur soi, le doute pour protéger l'autre des risques de la certitude à tout prix (qui peut reconduire à un dogmatisme incompatible avec l'accompagnement du développement chez l'autre de l'autonomie morale et de l'autonomie intellectuelle). Cela justifie d'être vigilant quant à ses propres capacités à assumer durablement un tel choix. Il semble

donc une individualité conséquente et durable, et un fort degré de bien-être et d'estime de soi, pour celui qui occupe la place d'autorité, soient des conditions importantes pour qu'il puisse rendre auteur à son tour.

La personne qui exerce l'autorité bienveillante est une personne attentive, capable de voir lorsque l'autre ne va pas bien, même s'il ne l'exprime pas. Car elle est aussi capable d'empathie. C'est une proposition d'accompagnement du devenir autonome durable et d'une individualité durable. Pour cela, il faut influencer les personnes pour qu'elles usent de leur pleine liberté avec prudence.

2.3.3 Des conditions pour l'exercice d'une autorité bienveillante

Exercer l'autorité c'est être en mesure de donner à l'autre l'espace d'écoute et de partage dont il a besoin pour réfléchir, faire des choix éclairés et de cocréer un monde plus viable pour lui et pour les autres. C'est aussi donner l'espace de liberté et de considération pour soi-même et pour l'autre. Parce qu'une autorité qui n'est pas libre devient un obstacle dans l'épanouissement de l'autre dont on a la « charge ». Je considère la liberté comme la première condition pour qu'une personne puisse avoir de la confiance en elle et exercer l'autorité de manière bienveillante.

Une autorité libre, c'est celle qui est capable de se remettre en question. Elle porte en elle le désir d'élever l'autre en lui partageant ses connaissances et ses compréhensions du monde. À cette liberté s'ajoutent la connaissance et la conscience de soi. Elles permettent à la personne en exercice d'autorité d'être cohérente entre ce qui se passe en elle et ce qu'elle perçoit autour d'elle. Elles lui permettent de penser et de choisir par elle-même, d'analyser et d'évaluer pour prendre des décisions justes et dans le meilleur des cas en concertation avec les personnes concernées.

Bien se connaître, avoir une juste conscience de soi et une réelle présence à soi permet à toute personne en autorité de construire sa crédibilité auprès des personnes dont elle a la charge, pour arriver à construire ce que nomme si bien Foray (2016, p.100) « Reconnaître l'autorité ce n'est pas seulement reconnaître une personne, c'est soit reconnaître ce qui s'exprime à travers elle, soit avoir confiance dans le fait que cette personne agit pour votre intérêt ». Et de là, une

reconnaissante mutuelle, pour emprunter le vocabulaire de Paul Ricoeur (2004). Cette reconnaissance mutuelle qui installe le respect, le dialogue et la collaboration. Dans ce climat, le groupe, l'équipe, la communauté peut cheminer vers sa maturité.

2.3.4. Des qualités pour favoriser le développement d'une autorité bienveillante

Les réflexions sur l'autorité bienveillante que je fais s'inscrivent dans ma pratique professionnelle, mais aussi dans ma pratique relationnelle qui se concrétise dans mon quotidien de la vie religieuse. C'est pourquoi je m'inspire des réflexions de l'Union Internationale des Supérieures Générales (UISG) pour pouvoir apprendre d'elle certaines qualités pour mieux exercer une autorité bienveillante.

Une petite introduction s'impose. (Mananzan, 2013, p. 4) nous présente dix qualités pour exercer une autorité bienveillante dans une communauté religieuse :

1. *Écoute et disponibilité* : la personne qui exerce l'autorité est attentive à ce qui est exprimé et reste à l'écoute de sa voix intérieure. En d'autres termes, avoir de la présence à soi et à l'autre.
2. *Empathie* : les subordonnés ont le droit au respect de ce qu'ils vivent selon leur personnalité et ont le droit d'être appréciés pour s'épanouir. Une autorité de communauté est différente celle d'un juge.
3. *Guérison* : qui peut se guérir et guérir les autres : une personne capable de résoudre ses propres problèmes ainsi que les problèmes et les conflits dans la communauté. Elle encourage le développement des personnes.
4. *Conscience* : doit avoir la connaissance générale et la connaissance de soi.
5. *Persuasion* : n'impose pas, mais cherche à convaincre par le dialogue.
6. *Conceptualisation* : capable de voir au-delà de ses limites en gardant en vue la cible commune ou les objectifs du groupe ou de la communauté.
7. *Prévoyance* : prévoir et anticiper les conséquences pour l'avenir.
8. *Administration* : conduire pour le plus grand bien social et communautaire.

9. *S'engager à faire grandir les personnes* : par la formation continue sans craindre que les subordonnés développent leurs compétences et la dépassent. Ceci implique une grande générosité.
10. *Construire la communauté* : aimante, empathique, compatissante...

Évidemment, toutes ces qualités on ne les a pas d'emblée, mais on peut les développer au fur et à mesure que l'on chemine dans l'exercice de l'autorité avec la volonté de bienveillance. Dans certains groupes, on peut rencontrer des personnes qui imaginent qu'on pourrait se passer de l'autorité et mener quand même un bon vivre-ensemble. Vouloir ou pas, il y a des personnes qui ont une autorité personnelle naturelle et qui prennent le lead du groupe de manière informelle. C'est pour cela que nous pouvons nous appuyer sur des fonctions d'autorité que propose (Roelens, 2019) :

- *Augmenter* l'autre dans ses capacités, et garantir ses actions,
- *Permettre* la transmission des savoirs,
- *Faire de la médiation* entre l'individu et un monde de culture où il doit entrer (en ce qui concerne l'autorité éducative)
- *Contribuer* à rendre l'autre auteur de sa propre vie et à être un membre à part entière de la société des individus.

Ces fonctions, lorsqu'elles rencontrent une autorité naturelle bien établie, elles permettent une bonne réalisation de la tâche. La personne qui a des qualités adéquates est apte à exercer une autorité bienveillante. Si elle ne les a pas, elle vit de l'insécurité intérieure. Et parce que son autorité naturelle est chancelante, son insécurité peut l'amener à vouloir s'imposer par la force. Elle peut alors tomber dans l'exercice d'une autorité dominante.

2.4 DE LA DOMINATION DANS L'EXERCICE DE L'AUTORITÉ OU UNE AUTORITÉ DOMINANTE

Selon le dictionnaire *Le Petit Robert*, la domination implique le fait de dominer, avoir ou tenir quelqu'un sous sa suprématie ou son contrôle. Cette définition peut s'appliquer dans l'exercice d'une fonction d'autorité, où la personne se place au-dessus de l'autre en lui imposant sa perception du réel, ou sa volonté sans son consentement en vue d'obtenir de lui, par pression, soumission et obéissance. Il faut dire que le système de domination s'installe de manière insidieuse dans les rapports de pouvoir, surtout comme dit Basset (2019) lorsque la personne est intérieurement divisée, cet état lui crée de l'insécurité intérieure qui la déstabilise dans l'exercice de ses fonctions.

On arrive donc à ce que nomme (Eraly, 2019, p.154) : « Ainsi observe-t-on que si l'autorité est contestée ou fait objet d'opposition, elle fait place à des formes de domination beaucoup moins visibles auxquelles chacun se soumet sans en être forcément conscient. » C'est davantage une dynamique relationnelle, que le fait des actions ou des interactions isolées. Ainsi, c'est après l'installation d'un réel système de domination que les subordonnés peuvent se rendre compte qu'ils subissent un abus de pouvoir, de la domination, une emprise. Lorsqu'une dynamique d'autorité abusive est installée, les subordonnés obéissent et se soumettent pour différentes raisons. Il y en a qui pensent qu'ils n'ont pas d'autre choix que de subir, ils acquiescent bien malgré eux, par peur de représailles. D'autres encore se laissent prendre par leur propre fanatisme ou pour une raison de leur affection envers la personne qui exerce cette autorité abusive, ils se convainquent que c'est dans leur intérêt. C'est ce que dit (Weber, 2014, p. 292) en affirmant que dans le régime de domination :

La chance de trouver obéissance pour un certain ordre émis, peut reposer sur différents motifs de docilité : elle peut être purement conditionnée par une configuration d'intérêts, et donc, de la part de celui qui obéit, par des considérations rationnelles en finalité pensant avantages et inconvénients [...] elle peut avoir des motifs purement affectifs. Domination qui reposerait uniquement sur de tels fondements serait relativement instable.

Pour (Arendt, 1954) cité dans Carel (2002, p. 26), la domination, en fait, signe l'échec de l'exercice de l'autorité : « puisque l'autorité requiert toujours l'obéissance, on la prend souvent

pour une forme de pouvoir ou de violence, pourtant l'autorité exclut l'usage de moyens extérieurs de coercition, là où la force est employée, l'autorité proprement dite a échoué. »

Les auteurs cités ci-haut montrent qu'on installe la domination dans l'exercice du pouvoir lorsqu'on cherche à se faire obéir à tout prix. On comprendrait donc que la domination se manifeste lorsque la personne qui est en autorité dominante pense que sa propre volonté, ses intérêts priment sur ceux des autres, et qu'elle leur prive de l'espace et du temps de s'exprimer. Parfois grâce au pouvoir que donne sa fonction, on peut recourir à la force ou à l'abus de l'autorité, lorsqu'on perd de la crédibilité auprès de ceux qu'on dirige.

Une autorité dominante génère un sentiment d'injustice chez les subordonnés. Déjà le fait d'occuper la place de subordonné est castrateur de la parole, et fait vivre une forme de liberté mutilée. La domination humilie et enlève à l'autre la légitimité de son senti, de sa pensée, de ses choix et de ses actions. Elle a souvent comme conséquence de blesser chez l'autre, l'estime de lui-même.

Dans le contexte scolaire, l'enseignant qui a une autorité dominante peut aller jusqu'à bloquer le développement des compétences relationnelles, voire cognitives, de ses élèves, qui deviennent de moins en moins capables de penser par eux-mêmes et de s'exprimer librement en présence des adultes.

La fonction enseignante, ou toute autre fonction d'autorité place les personnes dans une situation délicate, avec beaucoup de responsabilités éthiques et politiques. L'enseignant pour ne citer que lui, n'est pas seulement le garant de l'ordre et de la discipline de la vie du groupe-classe ; il est aussi l'éducateur qui accompagne l'élève à entrer dans le monde social et culturel. C'est ce que soutient (Husser, 2013, p.21) quand elle dit : « L'autorité du maître ou du père se distinguera de la pure et simple domination non pas tant en raison de la reconnaissance effective dont elle fait actuellement l'objet de la part de l'enfant que parce qu'elle est supposée se confondre avec l'autorité de la raison. » Dans le même ordre d'idées, (Roelens, 2019, L. 33) ajoute que :

Si on peut admettre qu'un danger de l'autoritarisme est l'oubli et la négation de l'autre, l'absence de vigilance envers soi semble menacer l'équilibre complexe

d'individualisme, de responsabilité et d'influence libératrice qui constitue le soubassement de l'autorité bienveillante.

Dans le cadre de cette recherche, l'enjeu n'est pas seulement de réfléchir sur un exercice sain de l'autorité, mais aussi de pouvoir le faire en contexte de diversité culturelle voire dans une perspective transculturelle.

2.5 AU CARREFOUR DES HÉRITAGES ISSUS DE PLUSIEURS CULTURES

2.5.1 Question de culture

Il y a différentes manières d'aborder la notion de culture. Plus simplement, le dictionnaire Larousse, présente la « culture » comme un ensemble des phénomènes matériels et idéologiques qui caractérisent un groupe ethnique, une nation ou encore une civilisation, par opposition à un autre groupe, une autre nation ou civilisation. À titre d'exemple, on peut parler de la culture congolaise par rapport à la culture québécoise. Ainsi, on peut dire que chaque groupe social a sa propre culture, caractérisée par un ensemble de traits tels que la langue, les mœurs, les gestes, les manières de s'habiller, les chants, les danses, les rituels, etc. Ce sont ces caractéristiques qui différencient une personne appartenant à un groupe social déterminé, des personnes appartenant aux autres groupes sociaux que le sien.

(Mahon & al 2020, p. 54) citent l'ethnologue britannique E. B. Taylor qui définit la culture comme « un tout complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et les autres capacités et habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société. »

Précisons avant d'aller plus loin, qu'il est nécessaire avant toute chose de s'interroger à l'instar des anthropologues sur la notion de « culture » et sur l'usage douteux qui en a été fait au cours de l'histoire de l'humanité. D'après (Vinsonneau, 2002, p. 3) :

Ancrée dans un passé lourdement entaché par un point de vue civilisationnel et hiérarchisant, la notion de culture s'est progressivement affranchie de l'héritage des Lumières pour connaître l'ouverture du relativisme, qu'autorisa le développement de l'anthropologie scientifique. Oscillant entre la tendance à rechercher la part de

l'universel en l'homme et la reconnaissance des particularités qu'il doit au(x) milieu(x) culturel(s) dans le(s)quel(s) il évolue, les anthropologues sont successivement passés d'un modèle explicatif en termes de « nature » à un autre convoquant les « cultures », celles-ci étant envisagées comme causales, distinctes et discontinues. Le point de vue qui privilégie une conception dynamique des cultures et de leurs incessants échanges est récent ; il bouleverse les anciennes représentations (statiques et substantialistes) et observe les phénomènes culturels en termes de productions, notamment identitaires.

Pour sa part, (Das, K. 1994, p. 18) souligne que parler de la dimension culturelle d'une personne, d'un groupe ou d'une pratique, c'est référer à « un ensemble de visions du monde, croyances, significations, pratiques et structures sociales, etc. qui sont produites et reproduites continuellement par un groupe concret d'humains et qui constitue un univers global. » Dans ce sens, il semble important de souligner à la suite de ces auteurs que la perspective interactionniste nous permet d'envisager la culture non comme une entité fixe, mais comme une manière dont les individus, ou mieux encore des acteurs sociaux négocient avec des cultures qui les traversent et qui ont contribué à façonner leurs identités. On parle alors davantage de porteurs de culture.

2.5.2 Porteur de culture

En évoluant, le concept de culture a permis l'avènement du concept d'identité dans une perspective qui se distingue évidemment de la tradition culturaliste. Comme le rappelle fort justement (Vinsonneau, 2002, p. 5) :

Ni la culture ni l'identité ne sont plus considérées aujourd'hui comme des entités stables dont les acteurs sociaux hériteraient une fois pour toutes en raison d'appartenances patrimoniales. La culture et l'identité s'érigent en des phénomènes complexes : dynamiques et non statiques, ancrés dans l'histoire des groupes sociaux, mais non enfermés dans celle-ci. L'incessante (re) construction collective de l'histoire est primordiale; grâce à elle, ce qui pour l'acteur social était négatif peut devenir positif, ce qui était incertain peut devenir certitude. Les frontières séparant le « Nous » du « Eux » prennent ainsi forme, l'identité se distingue de l'altérité, l'être se dessine et prend sens, il génère des objectifs, des valeurs et des significations partagés. Selon la nouvelle perspective interactionniste, le partage des significations produites dans

les interactions sociales au sein d'un groupe historiquement constitué définirait précisément la culture.

La culture est portée par des personnes qui évoluent au sein des communautés, des sociétés qui sont également en mouvement. Les personnes vivent ensemble et se partagent mutuellement les éléments constitutifs de leurs socialisations, autour des normes et des valeurs qui régissent leur vie de groupe. Ainsi, elles évoluent tout en faisant évoluer leur culture. La personne qui porte une culture, qu'elle soit d'origine ou d'adoption, ne la comprend jamais totalement. Parce que justement la culture est dynamique et en constante mouvance comme l'énonce (Jolibert, 2012, p. 21). « Une culture n'est jamais donnée comme un objet de pensée déterminé, formant un tout connaissable, aux frontières parfaitement définies, aux contenus dénombrables, consistant en un donné réel observable par l'expérience interne ou l'expérience interne. » Néanmoins, la personne comme actrice culturelle n'a pas besoin de chercher à tout comprendre des mouvements de sa culture parce qu'une fois dans le contexte, elle découvre les changements en cours, dans la mesure où elle est traversée par ces changements tout en les incarnant. Pour vivre en accord avec son temps et son contexte, elle s'adapte. Parce que faisant partie des éléments de l'identité et comme elle, la culture est en perpétuel mouvement. Chaque personne porte une culture. De ce fait même, elle devient vectrice de transfert culturel. Et cela conduit à l'échange interculturel, dans la mesure où nous sommes tous des êtres culturels (Gratton, 2009) et porteurs de traditions (Pannikar, 1979 ; Vachon, 1995 ; Gadamer, 2009). Tout ce que nous produisons comme outils, œuvres artistiques, rites ou visions du monde est toujours culturellement situé et se transmet de génération en génération et bien souvent d'une culture à une autre. C'est en ce sens que la question de l'interculturel et du transculturel semble importante dans de cette recherche.

2.5.3 L'interculturel

La notion d'interculturel comprend deux mots-clés, à savoir le préfixe «*inter*» avant la notion de culture que nous venons de définir. Comme le rappelle fort justement Kalpana Das (1994), c'est ce préfixe qui introduit la notion d'altérité. Elle ouvre ainsi une dimension relationnelle, une interaction entre soi et l'autre, entre sa propre culture et celles des autres

personnes ou peuples. Ce préfixe *inter* tout comme la dimension d'interaction implique à la fois une distance et une liaison entre deux entités, qui sont là toutes les deux engagées dans ladite interaction. C'est ce que suggère (Clanet, 1990, p.18) cité dans (Das, 1994, p. 18) :

Donc, l'interculturel signifie une interaction entre deux ou plusieurs univers culturels dans un processus très complexe de liaison et distanciation ou échanges et interpellation aux niveaux personnel, communautaire, structurel (société et ses institutions) et au niveau plus profond de la vision du monde. Cette interaction présuppose une réciprocité dans l'échange et une assurance de sauvegarder une continuité dans l'identité (même transformée) des partenaires.

Dans ce cadre, on peut dire que l'interculturel suppose une dimension dialogique, d'échange voire de transmission intergénérationnelle ou encore interpersonnelle ou intercommunautaire.

Parlant de l'interculturel, on peut comprendre qu'il s'agit de dialogue et d'échange entre deux ou plusieurs cultures différentes. L'échange interculturel se fait lorsque les différences sont mises en dialogue afin de trouver un lieu de rencontre, où chaque personne reconnaît l'existence de la culture de l'autre dans sa singularité avec toutes ses particularités, sans pour autant nier la sienne ou la désertier. Dans le même ordre d'idées, je dirai que l'héritage que les travaux produits par les chercheurs de l'Institut Interculturel de Montréal (IIM) nous ont légué nous permet de ne pas oublier que prétendre à la vérité et à la validité de sa propre culture n'équivaut nullement à affirmer une prétention à l'universalité (Vachon, 1998, p. 40). L'interculturalité revient donc à admettre que les interrogatoires que se posent l'humanité ne sont pas les mêmes pour tous, tout le temps et partout. C'est une ouverture à la conscience de la pluralité humaine. Il complète la même idée en disant que :

L'interculturalité consiste donc pour nous à faire l'expérience que mon horizon – que je considère universel, parce que je n'en vois pas d'autres (c'est pour cela qu'on l'appelle horizon) n'est pas universel. En général, c'est l'autre qui, d'une façon plus claire, m'aide à me rendre compte que mon horizon n'est pas le seul et donc qu'il n'est pas universel. Nous sommes ici dans l'interculturel.

2.5.4 La transculturalité

Lorsqu'on est installé dans la transculturalité, on est simultanément dans un principe d'expansion, un espace de rencontre et de pluralisme, mais inévitablement aussi un espace de conflit des valeurs, que celles-ci soient locales, communautaires ou nationales.

(Forestal, 2008)

Le préfixe « trans- » emprunté au latin renvoie à ce qui passe à travers et va au-delà. Ainsi, lorsqu'on parle de *transdisciplinarité* ça veut dire ce qui passe au travers et ce qui va au-delà de toutes les disciplines, comme dit (Nicolescu, 1996). Dans le même ordre d'idées, (Forestal, 2008, p. 393), rappelle que lorsqu'on parle de « transeuropéen », on fait référence à ce qui traverse toute l'Europe, alors que l'expression « transalpin » évoque ce qui est par-delà une frontière.

La transculturalité suggère alors l'idée d'une perméabilité, d'une acceptation à se transformer. D'après (Frias, 2014) le transculturel évoque une fécondation réciproque qui bouge en permanence les territoires, les thèmes et les sujets, en déplaçant les frontières langagières et culturelles en vue de reconstruire des identités métisses composites, c'est-à-dire doubles, triples ou quadruples. (Buono, 2011, p. 8) affirme que :

Les différentes cultures (nationale, régionale, sociale) auxquelles quelqu'un a accédé ne coexistent pas côte à côte dans sa compétence culturelle. Elles se comparent, s'opposent et interagissent activement pour produire une compétence pluriculturelle enrichie et intégrée dont la compétence plurilingue est l'une des composantes, elle-même interagissant avec d'autres composantes.

Pour ce même auteur, la dimension transculturelle de nos relations, pratiques ou manières de vivre ensemble supposent la reconnaissance de l'existence des points de convergence et de dépassement des différentes cultures. Il s'agit alors d'un processus dynamique susceptible d'entraîner une transmutation identitaire et culturelle.

La question du transculturel nous amène proche de l'œuvre colossale de (Glissant, 2005), qui lui a permis de développer les concepts de créolisation du monde, de Tout-monde et de mondialité. En effet dans sa poétique de la relation il tente de nous aider à appréhender une

manière de vivre dans un monde pluriel, mais surtout d'apprendre à vivre ensemble. À cet égard, (Glissant, 2005, pp. 22-23) avance que :

Si nous voulons saisir les principes d'une telle diversité, tressée comme dans un panier, mêlée, il nous faut rassembler tous les possibles de la connaissance et les soumettre à la puissance convergente de l'intuition. L'analyse traditionnelle ne suffira pas ici.

2.6 L'HÉRITAGE

Le dictionnaire le Petit Robert, définit le mot héritage comme un patrimoine laissé par une personne décédée et qui est transmis par succession. Ce patrimoine peut être génétique et/ou culturel.

Dans le milieu familial, les enfants héritent de leurs parents ou de leurs tuteurs, des habitudes et des coutumes de la culture de leur famille. Parfois par transmission verbale, mais plus souvent en voyant agir les adultes et en les entendant parler. Ce qui nous amène à ce que dit le sociologue Pierre Bourdieu cité dans (Jourdain et Naulin, 2011, p. 6) : « La notion d'héritage est employée par le sociologue dans un sens beaucoup plus large que le sens commun : outre la richesse économique, nous héritons aussi d'un nom de famille, d'un niveau culturel, d'un réseau des relations... ». Il poursuit en disant que l'héritage est un vecteur de reproduction de la hiérarchie sociale. À l'échelle familiale, il fait l'objet de stratégies visant au maintien et à l'amélioration de la position sociale des membres de la famille. Socialement parlant, l'héritage ne viendrait pas seulement de la famille, mais aussi de l'école et de l'entourage de la personne, cet entourage peut être adulte ou jeune. (Bourdieu et Passeron, 1964, p. 10) remettent en question la croyance méritocratique républicaine selon laquelle l'école favoriserait l'égalité des chances et la disparition des privilèges liés à l'héritage familial. L'héritage familial quel qu'il soit, influence la manière de créer les conditions de se disposer intérieurement à l'apprentissage. Néanmoins, ils s'approprient leurs héritages culturels et en deviennent responsables au point d'en partager avec les autres groupes ou d'autres personnes.

2.6.1 L'héritage transculturel

Un héritier transculturel est naturellement construit par différentes cultures qui se croisent et se tissent ensemble pour construire une identité tissée de cultures plurielles. Il s'agit d'une personne qui a la conscience que le monde est multiple, que l'humanité est plurielle, qu'il n'y a pas une seule manière d'habiter le monde, de vivre les relations et d'organiser une société.

J'appelle héritage transculturel, l'ensemble des bagages culturels dont étaient porteurs les gens qui nous ont précédés dans nos différentes lignées. J'ai été mise au monde dans un contexte traversé, influencé par différentes cultures, dans la mesure où différentes histoires, différents parcours s'y rencontraient et ne pouvaient faire autrement que de s'y métisser en vue de finir par accoucher de nouvelles cultures métisses et composites.

Mes arrière-grands-parents, mes grands-parents comme mes parents appartenaient à différents espaces géographiques, politiques et culturels, ils étaient donc porteurs de cultures diverses au point d'influencer les espaces culturels où ils évoluaient. Nos histoires familiales, génétiques et psychologiques, socioculturelles et transgénérationnelles sont souvent traversées par de multiples influences culturelles dont nous devenons des héritiers parfois de manière visible et consciente et d'autres fois de manière invisible et inconsciente. L'enjeu majeur pour un héritier transculturel est identitaire. En effet, comme le mentionnent avec justesse (Mahon et al. 2020, p. 59), il y a lieu de se demander comment on peut continuer :

« à être soi tout en se modifiant, comment maintenir le sentiment de continuité de soi, de son histoire, de son rapport aux autres (visibles et invisibles), lorsque la réalité n'est que ruptures ? » (2). Camilleri apporte un élément de réponse en évoquant les stratégies identitaires utilisées par les migrants afin de restaurer un équilibre entre « la fonction ontologique de l'identité (relative à son enculturation) et la fonction pragmatique (relative à la nécessité de s'adapter à l'environnement) » (45,46). De plus, toute migration n'est pas nécessairement traumatique et selon la nature de l'expérience migratoire, elle peut même être source de résilience

C'est le désagrément et les opportunités que l'on peut vivre en étant une personne qui traverse plusieurs espaces culturels et géographiques et qui est traversée par de multiples influences. Ce type de vie est fait d'attachements successifs et de multiples ruptures. Rien ne se perd, toute cette expérience agrandit l'être et laisse la place à ce dont la vie a besoin dans le

moment présent pour s'épanouir. Tout cela est exigeant, mais l'important est d'apprendre à consentir à ce qui se présente sur son chemin.

Parfois, il y a des transmissions sociofamiliales et psycho-transgénérationnelles qui sont utiles à la personne et l'aide à se construire alors que d'autres peuvent être une charge lourde à traîner et que l'on subit avec impuissance. Ces transmissions qui sont en même temps des héritages sont des mémoires qui nous viennent de ceux qui ont vécu avant nous, dans notre milieu familial et social. C'est ce que nomme avec clarté (Neuter, 2014, pp. 46-47) :

L'enfant prend pour modèle les adultes qui lui sont proches, dans la famille tout d'abord, à l'extérieur ensuite. Des autres, grands et petits, qu'il rencontre, il adopte la façon de parler (vocabulaire, accent), leurs humeurs (optimisme, pessimisme), leurs comportements (activité, passivité, dons musicaux, transgression, prédation ...), leurs valeurs (solidarité, fraternité, liberté, etc.), et leurs rapports aux lois (acquiescement, contestation, soumission, rébellion, etc.). Cette adoption dépend de la relation qui s'est établie entre eux et lui, lui et eux.

Ces héritages peuvent prendre différentes formes en s'ajustant au contexte dans lequel se trouve la personne héritière du bagage culturel et psycho-transgénérationnel. Parce que l'identité tout comme la culture sont toujours en mouvement, la transculturalité est une construction permanente. C'est ce que précisent (Jourdain et Naulin, 2011, pp. 13-14) :

Un agent dispose d'un capital social d'autant plus important que l'étendue de son réseau relationnel est plus grande et que les personnes avec lesquelles il est en relation sont elles-mêmes plus fortement dotées en capitaux économiques et culturels. Le capital social ne peut être transmis tel quel dans la mesure où il nécessite un travail constant d'instauration et d'entretien, afin de « produire et de reproduire des liaisons durables et utiles, propres à procurer des profits matériels ou symboliques » [...]. Le capital social n'est donc jamais définitivement acquis et il suppose, pour être utile, une activation périodique des contacts de son carnet d'adresse.

Voilà pourquoi il est important d'être conscient du bagage culturel que l'on porte. D'une part, il permet une bonne relation avec soi-même et avec les autres. D'autre part, il permet de garder le pouvoir sur sa vie et sur ses actions et ainsi, gagner en autorité personnelle, c'est-à-dire, devenir auteur de sa vie.

CHAPITRE 3

LA DÉMARCHE ÉPISTÉMOLOGIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

3.1 ORIENTATION ÉPISTÉMOLOGIQUE : PARADIGME COMPRÉHENSIF ET INTERPRÉTATIF

Chaque chercheur est porteur de paradigmes qui l'amènent à développer une vision du monde quant à l'ordonnance des choses.

Yvon Bouchard

Dès le début de ce chapitre, il me paraît important de clarifier ce que j'entends par la notion de paradigme, afin de mieux situer ma recherche sur le plan épistémologique et méthodologique et ainsi permettre à mes lecteurs de mieux comprendre ma démarche.

En effet, dès le début du 19^e siècle le concept de paradigme a été placé au cœur des discussions épistémologiques. Il réfère au modèle de pensée qui organise différentes disciplines scientifiques. La notion de paradigme est ainsi devenue centrale en philosophie des sciences sociales dans la mesure où elle annonce l'ensemble des éléments qui constituent un champ d'interprétation du phénomène à l'étude à un moment déterminé. Dans son livre phare intitulé « La structure des révolutions scientifiques » (Kuhn, 1983) précise que parler de paradigme c'est d'emblée être capable d'envisager qu'il y a un modèle cohérent de vision du monde qui organise l'interprétation de la réalité qui fait largement consensus dans un champ d'étude ou de pratique spécifique, à un moment particulier.

Pour le même auteur (Kuhn, 1983), il y a quatre dimensions essentielles qui balisent ce concept. Il parle de la présence d'un ensemble d'observations et de faits avérés, d'un ensemble de questions en relation avec le sujet à l'étude ; la précision de la manière de questionner l'objet à l'étude à savoir des considérations méthodologiques et enfin, une manière d'interpréter les

résultats de la recherche. Bref, il semble clair que la notion de paradigme précise une manière de voir le monde, qui s'appuie sur un courant de pensée ou sur un modèle théorique, lequel va nous permettre de comprendre la réalité étudiée.

Comme le propose (Rubatier, 2019, p.45) :

Le paradigme c'est ce qui réunit principalement une communauté de chercheurs qui partage une manière de voir le monde, avec des conceptions, des valeurs, des croyances, des méthodes et des objectifs communs. Ainsi, chaque démarche scientifique s'inscrit dans la continuité d'une tradition de recherche.

La construction de la connaissance ne peut donc pas se faire en vase clos. Elle nécessite des espaces de dialogue dans une communauté scientifique, au sein desquels le chercheur peut présenter à ses pairs ses résultats, pour qu'on puisse les discuter et les remettre en question afin de les faire évoluer et ainsi, assurer une certaine continuité du champ de connaissance. C'est ce que nous suggère (Kuhn, 1972) lorsqu'il dit qu'un paradigme fournit un certain type de renseignements essentiels au processus de recherche. Ces renseignements fournissent une carte dont les détails seront élucidés par les travaux scientifiques plus avancés. En apprenant un paradigme, l'homme de science acquiert à la fois une théorie, des méthodes et des critères de jugement, généralement en un mélange inextricable.

3.1.1 Paradigme compréhensif et interprétatif

La présente recherche s'inscrit dans un paradigme compréhensif et interprétatif. C'est-à-dire que sa visée n'est pas de faire une quelconque démonstration en vue de prouver quoi que ce soit de mesurable ou de quantifiable. Elle n'est pas non plus de partir d'une quelconque hypothèse pour s'inscrire dans un processus tout tracé en respectant des étapes, comme on peut faire dans des recherches hypothéticodéductives qu'on rencontre dans le paradigme positiviste du cercle de Vienne.

Comme le veulent les sciences humaines, cette recherche sera menée selon une démarche inductive. Elle aura comme visée de produire des connaissances certes, mais aussi du sens pertinent dans un chemin de vie et de pratique. Comme le suggère (Grondin, 2006, p. 23) :

Alors que les sciences pures cherchent à expliquer les phénomènes à partir d'hypothèses et de lois générales, les sciences humaines veulent comprendre une individualité historique à partir de manifestations extérieures. La méthodologie des sciences humaines sera ainsi une méthodologie de la compréhension.

L'objectif de cette orientation épistémologique n'est pas d'isoler un phénomène quelconque pour essayer de le comprendre ou de l'interpréter, mais plutôt d'aborder l'objet à l'étude dans son ensemble et dans sa complexité. C'est à partir de l'interprétation subjective des conduites des acteurs sociaux qui y interviennent et qui influencent d'une manière ou d'une autre le postulat dans le monde, du sujet-chercheur que sont produits le sens et les connaissances à partir de la réalité examinée. Comme le dit si bien (Zambrano, 2007, p. 10) :

Le point de départ de toute pensée est dans l'expérience, c'est d'elle qu'il faut extraire, sous la forme d'une sorte de « révélation », le fil directeur d'une unité qui nous relie à la fois à l'être et à l'ensemble des vivants, même à ceux qui parmi eux, n'ont pas été et demandent à être.

Je cherche du sens et du savoir dans ce qui se révèle à moi à travers ma pratique relationnelle et professionnelle. Je développe de nouvelles connaissances en passant par des processus d'observation, d'introspection, de réflexion, de lecture et d'échange avec mes pairs en vue de renouveler non seulement mes savoirs, mais... Je passe aussi par ma manière d'aborder mon cheminement personnel, mon histoire de vie ainsi que celle de ma famille, de ma congrégation religieuse, contextualisée politiquement et sociohistoriquement, dans une perspective autoethnographique. En m'appuyant sur ce que nomment (Paillé et Muchielli, 2021, p. 54) :

L'approche compréhensive est un positionnement intellectuel qui postule d'abord la radicale hétérogénéité entre les faits humains ou sociaux étant des faits porteurs de significations véhiculées par des acteurs (personnes, groupes, institutions, etc.), parties prenantes d'une situation interhumaine. L'approche compréhensive postule également la possibilité qu'a toute personne de pénétrer le vécu et le ressenti d'une autre personne (principe de l'intercompréhension humaine).

Dans une démarche de recherche de type compréhensif, la subjectivité et les dialogues intersubjectifs occupent une place significative. Le sujet chercheur porte soigneusement et rigoureusement une attention à son expérience intime, relationnelle et politique tout en restant ouvert à ce qui se passe dans le monde autour de lui.

À cette volonté de compréhension (Mantzavinos, 2013, p.510) ajoute :

Notre compréhension d'une société est censée être circulaire de manière analogue : par exemple nous ne pouvons comprendre certaines composantes d'un processus politique que si nous comprenons l'ensemble, mais nous ne pouvons comprendre l'ensemble que si nous avons déjà compris les composantes.

Le but ici n'est pas d'infirmer des hypothèses, mais de rappeler que la dynamique sociale est une réalité évolutive et complexe, comme on le verra plus loin dans cette recherche. Dans certaines situations, il nous faut comprendre, afin de pouvoir interpréter et dans d'autres, c'est le sens inverse qui se vit. Comme ce que précise (Rugira, 2004, p.30) : « L'interprétation n'est pas une étape de la compréhension, elle ne se situe ni avant ni après celle-ci, comme un moyen poursuivant une fin. L'une est partie prenante de l'autre, elles procèdent d'un même mouvement et se comprennent mutuellement. »

À l'instar d'(Argouarch, 2014) et (Martinez, 2005) je pense qu'interpréter signifie, dans un certain sens, recréer. Recréer un nouveau sens, une nouvelle orientation qui témoigne de la croissance du sujet-chercheur. Comprendre et interpréter pour recréer et redonner un nouveau regard à ma vie comme à ma pratique relationnelle et professionnelle, comme disent (Paillé & Muchielli, 2021, p. 153) :

Déjà Dilthey au XIXe siècle faisait remarquer que « la manière dont le travail de la civilisation s'est déposé dans la langue et les croyances dans les mœurs et le droit, comme aussi dans des transformations matérielles, va bien au-delà de simples représentations du passé et contient une tradition qui fournit un support [...] aux représentations que nous pouvons nous forger. »

3.2 RECHERCHE QUALITATIVE

Quelquefois, la méthode de recherche qualitative est mise en opposition avec la recherche quantitative, celle qui offre des hypothèses pour produire des résultats quantifiables, vérifiables et mesurables. Alors que la recherche qualitative cherche à saisir le sens que les acteurs eux-mêmes donnent à leur propre expérience. Dans cet ordre d'idées, je peux dire qu'elle peut également autoriser le chercheur à faire de sa propre expérience intime, de pratique

professionnelle ou relationnelle, l'objet de son étude. C'est-à-dire qu'il peut être à la fois le sujet et l'objet de sa recherche parce qu'il crée de la connaissance à partir de son expérience.

Le chercheur réfléchit sur son expérience et sur sa pratique. À la suite de ses réflexions, il produit de nouvelles idées. Pour être valide, sa démarche n'a pas besoin de produire des résultats mesurables ni même généralisables, parce que chaque recherche s'inscrit dans une expérience singulière. On parle alors de recherche exploratoire, qui pourrait aider à produire de nouvelles hypothèses. Ainsi, une telle démarche de recherche a pour objectif majeur de produire du sens, de la cohérence, de la santé personnelle et du savoir sous forme d'hypothèses qu'on pourrait ensuite soumettre à la vérification ou encore à l'épreuve de la pratique.

Faire de la recherche à la maîtrise en étude des pratiques psychosociales implique de s'engager tout entier dans cette aventure qui vise non seulement la production des savoirs, mais aussi la transformation du praticien ainsi que le renouvellement de sa pratique. À la suite de (Roger, 2015, p. 145), nous pouvons dire qu'il est question alors :

D'une transformation de l'image de soi en tant que professionnel. La construction de cette identité nouvelle, de ce « moi » professionnel, peut certes ne pas être comprise si nous inscrivons la définition des métiers dans une compréhension technique. Il convient donc ici de l'entendre selon une perspective culturelle, c'est-à-dire comme ce qui permet au sujet-apprenant de se définir comme professionnel, c'est-à-dire de construire son identité et de définir sa propre culture professionnelle.

Pour conclure cette section, avançons avec (Rugira, 2004), que la recherche qualitative en sciences humaines et sociales n'a aucune ambition de prétendre à la systématisation, à la généralisation ou encore à l'universalité. Pour cette autrice, ce type de recherche vise la production de sens pouvant éclairer les façons de faire ou encore contribuer au renouvellement des pratiques. La recherche qualitative implique donc de faire de la place aux aptitudes intuitives, inhérentes à l'être même du chercheur en vue de le soutenir dans sa recherche en lui permettant de consentir plus profondément aux aspects humains qu'il cherche à approcher et à comprendre à travers la démarche de sa recherche.

3.2.1 De la recherche à la première personne à la recherche en première personne

Faire de la recherche à la première personne implique pour le chercheur d'avoir l'audace inouïe de parler en son nom propre, depuis sa propre expérience. La phénoménologue (Depraz, 2011, p.60) dans son texte fort éclairant intitulé *l'éloquence de la première personne*, avance que : « Parler à la première personne, c'est dire Je (ou bien Nous), en tout cas, c'est parler en son nom propre, c'est-à-dire revendiquer ce que l'on dit comme sien et adhérer à ce que l'on dit. »

Les travaux de (Vermersch, 2010) nous ont appris à poser comme essentiel une écriture au Je, mais qui soit aussi descriptive en vue d'obtenir une plus grande teneur de sens. Évidemment il ne s'agit pas simplement de dire « Je », il s'agit davantage de souligner sinon d'incarner la qualité de la relation que le sujet chercheur voit le sujet parlant entretient avec ce qu'il dit au moment où il le dit. Pour cet auteur, « dans un point de vue en première personne, on vise le caractère « incarné », « chaud », de cette relation, ce qui se traduit par la mobilisation d'une mémoire particulière » (Vermersch, 2010, p.21). Une telle mémoire ne peut être activée qu'en situation d'évocation et non de simple remémoration. C'est pour cela que dans ce mémoire, le lecteur trouvera à maintes reprises, des souvenirs écrits au *je* et à *l'indicatif présent*, pour rester sur le mode descriptif. Ils ont tous été obtenus par évocation.

À la suite de (Vermersch, 2010, 2014), (Depraz, 2011, p.61) avance que si le pronom personnel « Je » signe la présence de la « première personne » :

L'expression «à la» «première personne» manifeste une exclusivité du langage qui le laisse en position d'extériorité partielle par rapport à l'entente «incarnée» de la première personne. Bref, le pronom personnel Je, à lui seul, le plus souvent ne suffit pas à définir le langage de la première personne, même s'il peut parfois en être l'indicateur. D'où l'importance de compléter la modalité linguistique « à la première personne » par une modalité expérientielle « en première personne ». De « à la » à « en », on passe d'une détermination langagière à une compréhension expérientielle.

Il faut de l'audace, de la confiance et de la générosité pour faire de la recherche à la première personne. C'est une aventure qui demande de s'engager et d'aller à la découverte de soi, d'avoir le courage d'être soi-même, d'être assez authentique afin de sortir de son intimité subjective, de sa propre expérience et entrer dans une autre expérience qui permet un véritable

dialogue intersubjectif, nécessaire à toute entreprise de création de sens et de connaissances. Ce type de processus permet au chercheur de construire un pont avec l'expérience de ses lecteurs, mais aussi de trouver de meilleures manières de dire avec justesse son expérience en vue de la rendre compréhensible à la communauté scientifique. Parce que comme disent (Charmillot et Dayer, 2007 p. 130) la validité du discours de recherche dépend de l'audience qui le lit ou l'évalue.

3.3. TERRAIN DE RECHERCHE : MON HISTOIRE ET MA PRATIQUE

Dans le cadre de cette recherche, j'ai choisi de m'engager dans une démarche de type heuristique d'inspiration phénoménologique et autoethnographique. C'est-à-dire que je vais tenter d'approcher mon expérience au plus près en vue de mieux la décrire et la rendre intelligible, mais aussi en vue de la situer dans mon contexte familial, sociohistorique, culturel et géopolitique. De ce fait, une place principale est accordée à mon expérience personnelle et relationnelle, à mon histoire familiale, sociohistoriquement et culturellement située, ainsi qu'à ma subjectivité. À la suite de (Husserl, 1992), Gauthier (2016, p. 180) précise qu'à la maîtrise en étude des pratiques psychosociales, « c'est le chercheur lui-même, comme sujet en acte dans la réalité, la concrétude et la complexité de son expérience du monde qui constitue le terrain de recherche ». Dans ce même ordre d'idée, (Dés Laurier et Kérisit, 1994, p. 72) stipulent que :

Le chercheur qualitatif ne se fie habituellement pas à la revue de littérature pour élaborer sa question de recherche, mais bien au terrain : en recherche qualitative, le terrain ne donne pas que des informations, mais il pose aussi des questions, parfois plus pertinentes que celles que les auteurs avaient imaginées.

C'est ainsi que je fais de ma propre histoire et mes propres expériences, l'espace d'exploration et de production des données susceptibles de me permettre d'affiner mes questions et objectifs de recherche, mais aussi d'y répondre.

Mon terrain d'exploration est très vaste parce que j'explore mon histoire familiale et de congrégation située dans des espaces politiques, culturels et sociohistoriques multiples et variés. En effet, bien que je sois née au Congo (RDC), il y a dans ma lignée paternelle comme dans ma lignée maternelle, des personnages issus de diverses cultures africaines et qui ont été forcés de

quitter leurs pays natals pour des raisons coloniales et capitalistes. Dans le cadre de cette recherche, je cherche à remonter cette filière pour voir ce dont j'ai hérité de ces multiples aventures, grandeurs et misères de ma famille. Aussi, j'appartiens à la congrégation religieuse des Ursulines de la branche de Tildonk, depuis maintenant 16 ans. J'ai également une expérience professionnelle importante en enseignement et en intervention psychosociale en milieu communautaire. Les dynamiques relationnelles et plus spécifiquement les dynamiques de pouvoir qui se déploient dans ces différents espaces et dans mes différentes relations seront au cœur de ma recherche. Je m'appuie ici, sur ce que dit (Gauthier, 2015, p. 147) :

Celui qui mène une recherche heuristique passe sans cesse de l'immersion dans son expérience à l'effort de nommer et mettre en mots son vécu. Il importe donc pour le chercheur de ne jamais oublier que c'est l'expérience corporelle, sensorielle et pré réfléchie qui est le guide, le maître ou l'enseignant.

Comme je l'ai montré dans les chapitres précédents, mon passé n'est pas isolé dans une histoire singulière, mais plutôt dans un contexte socioculturel teinté de déplacements missionnaires, de rencontres et de mélanges culturels. Un passé de rencontre tragique avec un système d'exploitation humaine, dont les impacts continuent de traverser le temps et les générations. C'est dans ce passé marqué par des échanges culturels que je vais sortir des compétences relationnelles et sociales dont je suis héritière en vue de nourrir ma pratique professionnelle et relationnelle avec plus de bienveillance.

3.4. ORIENTATION MÉTHODOLOGIQUE : UNE HEURISTIQUE D'INSPIRATION PHÉNOMÉNOLOGIQUE ET AUTO-ETHNOGRAPHIQUE

3.4.1 La méthode heuristique

La méthode heuristique est une approche de recherche qui est présentée par (Craig, 1978, p.158) comme : « une approche en sciences humaines basée sur la découverte et mettant en valeur l'individualité, la confiance, l'intuition, la liberté et la créativité. » C'est-à-dire que la personne chercheuse est concernée par sa démarche de recherche et complètement impliquée pour trouver des réponses à la question qu'elle porte.

Il s'agit d'une méthode qui attribue une plus grande importance à la personne en recherche et au caractère assez intime, singulier et solitaire du processus d'étude et de découverte. Ce type de recherche, comme dit (Gauthier, 2000, p. 145) :

visé l'accès au point de vue unique et singulier du sujet chercheur lui-même, sur son expérience subjectivement vécue (Vermersch, 2000). Une telle démarche de recherche porte principalement sur ce qui fait sens pour le sujet en recherche, dans son rapport avec les choses, les êtres et les événements.

Dans cette démarche, la personne peut vivre des moments particulièrement captivants et significatifs. Elle peut tenter d'y trouver un sens en faisant un lien avec le reste de son chemin, de la littérature existante dans son domaine et de l'expérience des membres de sa communauté de chercheurs. C'est le sens trouvé qui inspire le chercheur à trouver d'autres penseurs qui parlent de la même quête, et il se fait ainsi une famille scientifique.

(Craig, 1988, p. 158) spécifie que cette méthode : « part du principe qu'un individu peut vivre profondément et passionnément le moment présent, être complètement captivé par des miracles et les mystères tout en étant engagé dans une expérience de recherche significative. »

Pour (Carrier, 1997), cette méthode permet à la personne chercheuse de se rapprocher de son expérience et de comprendre le phénomène qui fait l'objet de son étude, sans chercher à prouver ni à rejeter aucune hypothèse. En restant attentive et en considérant tout ce qui se présente sur son parcours de recherche, elle se donne la chance de trouver autre chose que ce qu'elle s'attendait à trouver. Cette méthode reconnaît tout ce qui émerge de la conscience du chercheur. C'est l'une des raisons pour lesquelles (Moustakas, 1990) nous suggère de rester proches de notre expérience, d'être à l'affût de ce qui peut émerger dans différents contextes où nous nous trouvons, parce qu'il faut reconnaître nos expériences, dans différentes situations, ils ramènent à notre conscience, différentes connaissances. En tant que sujet et objet de notre recherche, nous sommes appelés à être vrai avec nous-mêmes lorsque nous observons et réfléchissons sur notre expérience personnelle. Ceci nous ramène à ce que suggère (Galvani, 2004, 2008) dans (Gauthier, 2015 p. 175). :

L'intérêt de la démarche heuristique serait donc cette possibilité de produire de la connaissance unique et originale à partir de l'expérience d'un être singulier qui

s'engage dans ce processus riche d'apprentissages expérientiels et de production de savoirs contextuels, mais partageables. »

Dans le cadre de cette démarche heuristique, ma question de recherche m'a amenée à situer mon histoire personnelle sans son contexte historique, politique et socioculturel pour me permettre de m'en distancier afin de comprendre et d'en saisir le sens dont j'ai besoin pour développer mon potentiel et mes compétences dans le domaine des rapports de pouvoir.

Peter Craig distingue quatre étapes de la méthode heuristique :

1. La question : être conscient d'une question, d'un problème. Comme plusieurs professeurs nous l'ont dit en début du parcours de recherche, pour formuler notre propre question en étude des pratiques psychosociales : trouver ce qui nous empêche de dormir. Trouver ce qui ne va pas dans le monde et qui influe sur notre vie. Les écarts, les promesses et les voies de passage. Dans ce travail de recherche, la question est celle de la bienveillance dans les rapports humains, surtout en situation de fonction d'autorité qui octroie un pouvoir. Ma démarche sera nourrie par la réappropriation de mes multiples héritages culturels afin de développer une pratique d'autorité bienveillante.
2. L'exploration : explorer cette question, ce problème ou cet intérêt à travers l'expérience. Le terrain étant la vie même du chercheur, c'est à travers son expérience qu'il va explorer pour trouver des éléments de clarification et de lumière sur la question qu'il se pose ou sur le problème qu'il questionne. Le processus de production de données à partir de son expérience de vie personnelle, relationnelle et professionnelle ainsi que la revue de la littérature va constituer mon exploration.
3. La compréhension : clarifier, intégrer et conceptualiser les découvertes faites lors de l'exploration.
Étant donné que toutes les étapes s'intègrent les unes dans les autres lorsque le chercheur veut comprendre, il garde à l'esprit sa question ou son problème pour être sûr qu'en conceptualisant, ou en formulant des éléments de compréhension, il est en train de répondre à la bonne question.

4. La communication : articuler ces découvertes afin de pouvoir les communiquer aux autres. La connaissance est la capacité de se faire une idée et de mettre son expérience en mots. Ce sont ces mots-là que l'on est porté à communiquer pour rendre compte de ses découvertes.

Ces quatre étapes de la méthode heuristique nous offrent la possibilité de parcourir le processus de recherche et de découverte.



Figure 1 – Les phases de la méthode heuristique selon Craig

3.4.2 L'autoethnographie

La question que je porte m'a amenée à assumer la responsabilité de situer ma parole et mon expérience afin de dialoguer avec moi et avec les autres à partir de mes expériences, culturellement, sociohistoriques et géopolitiquement situées. C'est ce qui m'a amenée à opter pour une approche autoethnographique.

L'autoethnographie est un genre autobiographique qui s'intéresse à différentes couches qui habitent la conscience du chercheur et de son expérience. Ainsi donc, elle crée un lien entre

l'histoire personnelle et le contexte socioculturel du chercheur. L'autoethnographie consiste également en une manière de devenir souverain au sein de son histoire. Il s'agit d'écrire sur sa propre vie, depuis sa propre expérience et s'autoriser à devenir auteur et acteur dans sa propre vie. C'est déployer son propre pouvoir d'être, de dire et d'agir dans une perspective formatrice et évidemment émancipatrice.

À l'instar de (Reed-Danahay, 1997), Dubé (2014 ; 2016) définit l'autoethnographie comme « une narration de soi qui tient compte de la relation avec les autres dans des contextes culturels et sociaux. Elle est à la fois une méthode et un texte écrit provenant de diverses pratiques interdisciplinaires. »

Entrer en démarche autoethnographique c'est apprendre à connaître ce qui est de l'ordre de la généralité, dans la mesure où une écriture autoethnographique articule avec soin les dimensions sociales, culturelles, historiques et politiques tout en consentant à explorer en profondeur les dimensions intimes et totalement singulières. Adopter une méthode autoethnographique, c'est accepter de rejoindre une communauté de chercheurs qui ont tracé le chemin bien avant soi. C'est dans cette perspective que sans être exhaustive (Rondeau, 2011, p. 52) présente des auteurs qui ont pensé la question de l'autoethnographie et nous ont tracé ainsi, un chemin praticable :

(Denzin 2006; Duarte 2007; Dyson 2007; Ellis & Bochner 1996, 2000,2006; Engelman 2006; Spry 2001) définissent l'autoethnographie comme une « méthode de recherche et d'écriture, un genre autobiographique, qui met en lumière diverses couches de la conscience de l'expérience, ralliant le personnel au culturel » .

Ce mode de recherche n'étant pas le même que celui de l'autobiographie bien que très proche, il permet au chercheur de se rapprocher de son expérience et de s'en distancier à la fois, en exigeant de la vérité et de l'authenticité au chercheur pour que dans le récit autoethnographique, le lecteur puisse trouver sa propre résonance.

(Rondeau, 2011, p. 53) ajoute par ailleurs que :

L'autoethnographie est reconnue comme une démarche méthodologique associée à la recherche qualitative, notamment parce qu'elle opère de la réflexivité, un aspect

fondamental dans le domaine qualitatif, et que le point de vue de l'acteur reste au cœur de l'investigation.

C'est donc une approche qui a l'objectif premier de comprendre l'expérience humaine et singulière qui tend vers la construction sociale de la connaissance. Chaque chercheur trouve le style qui lui est propre et qui lui permet d'être performatif et de là, adopter une posture d'acteur et d'auteur de sa propre histoire.

(Mcilveen, 2008) cité dans (Rondeau, 2011, p. 65) abonde dans le même sens :

Il ne faut pas oublier que l'autoethnographie valorise le regard sur soi, sur l'expérience, mais réclame surtout la vraisemblance et crédibilité dans le processus de transformation (Mcilveen, 2008). Elle recherche la compréhension de l'expérience humaine, de la culture d'un milieu en mettant d'abord l'accent sur le vécu du chercheur et sur sa capacité à en extraire toute la signification dans sa véracité.

Comme je l'ai mentionné dans les pages précédentes, ma démarche est heuristique et elle s'inspire à la fois de la phénoménologie et de l'autoethnographie tout en articulant soigneusement ces deux perspectives. En effet, une posture phénoménologique permet de mieux s'approcher de son expérience et d'en rendre compte sans trop la dénaturer. Comme le dit si bien (Dubé, 2016, p. 4) :

À chaque étape de ma recherche, fût-ce au moment de la ressouvenance des moments passés ou lors de l'analyse et de l'interprétation, tout comme à l'étape de l'écriture, je me retrouve totalement engagée dans le processus, à la fois intellectuellement, émotionnellement, physiquement, aussi bien que spirituellement, c'est dans mon corps et dans mes émotions que je revis des moments intenses, que j'en choisis certaines et j'en laisse d'autre de côté.

Lorsque je situais mon histoire dans son contexte, étant donné que l'important n'était pas d'expliquer, mais plutôt de décrire, il me fallait recourir à une approche d'inspiration phénoménologique pour me permettre de placer l'expérience dans son contexte et légitimer l'expérience faite. C'est ainsi que mon récit autoethnographique sera parsemé de courts récits phénoménologiques de type « Je me souviens ».

Selon (Rondeau, 2011, p.49) l'autoethnographie permet d'inscrire sa petite histoire personnelle dans la grande histoire collective située dans un contexte, une société, une culture

spécifique. Il m'a semblé juste de sortir du récit autobiographique pour me diriger vers le récit autoethnographique.

La création de mon récit autoethnographique m'a permis de soigner le rapport à moi-même, à ma famille, à ma pratique et à ma communauté religieuse. En effet, lorsque je m'observe au cœur de mes interactions sociales, de ma pratique relationnelle et professionnelle, je vois bien plus que moi, je vois mes héritages ainsi que les sociétés au sein desquelles j'ai été socialisée.

3.5 LES OUTILS DE PRODUCTION DES DONNÉES

3.5.1 Le récit autoethnographique

Un récit autoethnographique est un récit narratif, rédigé à la première personne selon un style propre à chaque auteur. Il décrit l'expérience singulière de l'auteur dans un contexte socioculturellement, historiquement, et politique situé. C'est un récit où l'auteur prend du recul pour nommer ce qu'il observe tant en lui qu'à l'extérieur de lui, au sein de la famille, de la communauté professionnelle, intellectuelle ou religieuse.

À la suite de (Kiesinger, 1998b), (Vanasse, 2008, p. 60) : « L'écriture autoethnographique a pour but premier de capter l'essence profonde et émotive d'une expérience plutôt que d'en offrir une analyse formelle. De ce fait, l'authenticité et la sensibilité du récit viennent assurer la qualité du récit autoethnographique »

Dans le récit autoethnographique, je lis mon histoire en essayant de remettre en contexte les événements le plus fidèlement possible, mais aussi en prenant du recul pour les comprendre avec mon regard actuel qui me permet de m'ajuster et de l'assumer comme héritière psychosociale, mais aussi comme actrice de ma propre vie et de mon histoire. Ce qui nous amène à dire que le narrateur du récit est proche de sa vie ainsi que de celle de son entourage, en ayant une authenticité claire qui lui permet d'être vrai et honnête avec son expérience.

Le récit autoethnographique est très proche de l'autobiographie, comme le montre (Flamme, 2018, p. 4) :

L'autobiographie inspire bien évidemment l'autoethnographie, en tant que la méthode est un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (Lejeune, 1998). L'auteur y noue un pacte avec le lecteur, explicite ou non, dans toute sa sincérité, quitte à se ridiculiser ou montrer ses défauts, comme dans une démarche autoethnographique. Cependant, la finalité poursuivie n'est pas la même, puisqu'un autoethnographe s'appuie sur ce récit rétrospectif individuel pour éclairer le vécu d'un phénomène social ou organisationnel.

Dans le récit autoethnographique, le chercheur expose les faits de manière narrative. Il peut choisir d'utiliser le présent ou le passé, mais les faits qu'il relate doivent témoigner de la véracité. Ceci implique qu'il accepte de se mettre dans une forme de vulnérabilité par son honnêteté de l'expérience qu'il fait et qu'il relate.

(Rondeau, 2011, p. 65) stipule que « l'utilisation du soi, intimement lié au « je » et donc à une posture à la première personne lors de la présentation des résultats, engage le chercheur à prendre le risque que ses émotions, croyances, valeurs et attitudes soient exposées au grand jour. »

Plus le récit est proche de la réalité du narrateur, plus il va rapprocher le lecteur de sa propre vérité ainsi que de son histoire, dans son contexte. C'est ce que précisent (Hernandez & Ngunjiri, 2013, p. 262) cités dans (Champagne-Poirier, 2016, p.16) :

L'autoethnographie, qu'elle soit faite en solo ou de façon collaborative, est un type de recherche qui est dépendant des relations. Lorsque nous tentons de livrer notre récit, nous constatons de façon inévitable que celui-ci implique l'autre. Ainsi, l'autoethnographie est l'étude de soi, mais il s'agit toujours de l'étude de soi dans une relation avec l'autre au sein d'un contexte social particulier [traduction libre].

Traverser le récit autoethnographique dans une démarche de recherche transforme le regard sur la vie en général, sur la société et en particulier sur la vie du sujet-chercheur que je suis. Il apporte plus de liberté intérieure, de perception, d'analyse et de jugement. Comme le dit si bien (Vanasse, 2008, p. 68) :

Les chercheurs ayant utilisé l'autoethnographie comme méthode de recherche s'entendent et témoignent du pouvoir transformateur du processus et de l'écriture autoethnographiques autant pour le chercheur que pour le lecteur (de Souza Vasconcelos, 2011; Pong, 2011). Spry (2001) va plus loin en affirmant que la transformation constitue le but premier du récit autoethnographique.

Autrement dit le récit autoethnographique permet la rencontre de soi à soi, de soi à l'autre ainsi que de la société et de la culture dans ce qu'elle peut avoir de plus intime.

3.5.2. La perspective phénoménologique

Ce qui conditionne ainsi la démarche phénoménologique est l'adhésion infrangible à l'expérience dans sa nudité première.

Nathalie Depraz, 2011

Faire une recherche de type heuristique revient sans aucun doute à s'inscrire dans une approche phénoménologique. Ce qui veut dire que le chercheur se positionne radicalement pour l'existence et l'étude de l'expérience vécue. La phénoménologie s'intéresse donc à l'existence du monde vécu. Ce qui veut dire le monde tel que les sujets en font l'expérience dans leur vie quotidienne, ou mieux encore la vie vécue telle qu'elle résonne dans l'existence des personnes et leur révèle son sens. Faire une recherche phénoménologique revient finalement à devoir répondre à la question suivante : « Quelle expérience réelle je suis en train de faire de ce phénomène » ? Ainsi, comme le précise (Van Manen, 1984, p. 47) la phénoménologie « nous offre la possibilité de constituer des points de vue plausibles et éclairés qui nous rapprochent de façon plus directe aux faits du monde. » Le même auteur (Van Manen, 1984) rappelle que la phénoménologie vise intentionnellement à faire apparaître « à la surface de la conscience ce qui s'anime dans l'inconnu, ce qui tend à être dans l'obscurité, ce qui échappe à l'intelligibilité de notre attitude naturelle, de notre posture ordinaire du quotidien. »

3.5.3. La réduction phénoménologique – L'Épochè

La perspective phénoménologique exige du sujet chercheur de revenir aux choses telles qu'elles sont. Elle rappelle ainsi que notre perception est naturellement bernée par de multiples sédiments mythifiés, d'a priori et d'une multitude de manières d'appréhender le monde, qui nous sont propres et qui sont généralement influencées par notre histoire et nos expériences antérieures. Ces façons de voir le monde, la vie, les autres et nous-mêmes sont le plus souvent préconscientes, comme autant de préjugés qui s'ignorent, qui nous apparaissent comme des biais inconscients. Comme le propose (Leblanc-Casavant, 2015, p.50), la réduction phénoménologique vise à suspendre le regard brouillé que les phénoménologues appellent « naturaliste » que nous posons naïvement sur le monde de manière automatique en vue de pouvoir laisser apparaître la vie subjective dans toute son authenticité, dans la mesure où elle est dépouillée de nos a priori. Ainsi, comme le précise le même auteur, la conscience peut devenir « consciente d'elle-même et de ses caractères essentiels ».

À la suite de (Depraz, & al, 2000), (Morais, 2012, p.67) avance que :

« L'épochè (prononcé « époqué »), est un mot grec qui veut dire suspension. Un terme qu'utilise Husserl pour désigner la mise hors-jeu des attitudes naturelles à l'égard du monde objectif, cet étirement des liens qui nous attachent au monde dans l'expérience vécue. »

L'épochè phénoménologique est ce geste intérieur par lequel le sujet peut déplacer son attention pour pouvoir voir autrement et enfin prendre de la distance par rapport à ses *a priori* et au phénomène à l'étude. Il peut donc mettre en suspend ce que (Depraz, 2006, p.18) appelle les contenus prédonnés pour en interroger en permanence le sens. Ne pas adhérer naïvement à ce qui lui apparaît d'emblée, en vue de donner corps à un nouveau mode d'apparaître de ce phénomène.

Les trois temps ainsi que les actes spécifiques à la pratique de l'épochè		
Quelles phases ?	Quelles actions ?	Quels résultats ?
a) Suspension	Suspendre les a priori	Mettre hors-jeu les thèses <i>naïves</i> du monde
b) Conversion	Rediriger l'attention	Retourner le regard vers l'intérieur, vers les conditions <i>a priori</i> de l'apparaissant

Tableau 1 – La pratique de l'épochè

3.5.4 Le récit phénoménologique de type « Je me souviens »

Depuis mon arrivée dans le programme de psychosociologie, depuis mon parcours au baccalauréat jusqu'à la maîtrise, j'ai appris à écrire des récits phénoménologiques pour apprendre à être le plus proche possible de mon expérience pour en saisir le sens, la cohérence et la connaissance.

J'ai apprécié cet outil parce qu'il me permet non seulement de m'approprier mon expérience, mais aussi de me connaître et de me réparer en quelque sorte, en posant un méta regard sur des situations vécues et revécues parfois au moment où je les évoque.

En étude des pratiques psychosociales, on apprend à devenir des praticiens réflexifs et cet outil y est pour beaucoup. Le praticien-chercheur, soucieux d'être près de son expérience, peut parfois passer à côté des moments marquants qui peuvent nourrir sa réflexion sur sa pratique. Il est donc important de se donner des outils pour pouvoir revenir sur sa pratique et se donner la peine de revenir sur ces moments particuliers et voir de quoi ils sont faits. Ainsi, ils peuvent lui permettre d'avancer avec la réflexion et le développement de sa pratique.

Un récit phénoménologique de type, *Je me souviens*, de quoi s'agit-il ? Il s'agit d'un court texte descriptif, incarné et presque sensoriel qui s'écrit à la première personne du singulier et à l'indicatif présent. Selon l'école de Rimouski, il doit commencer par « Je me souviens ... ». Il décrit de plus près l'expérience de son auteur, de manière quasi cinématographique de manière que le lecteur puisse voir la scène qui est décrite. Ainsi précise (Galvani, 2016, p. 158) :

Dans une description phénoménologique, on doit trouver les perceptions, les gestes et actions, les émotions vécues dans l'instant et les réflexions dans l'action. Alors que l'on devra éviter d'y ajouter les réflexions a posteriori, les jugements et autres éléments qui n'étaient pas vécus lors de l'expérience elle-même dans le vécu de référence.

Il s'agit ici de se rapprocher le plus concrètement possible et de manière détachée, dans une posture de méta regard de la personne qui est en évocation du moment à décrire. En parlant du récit phénoménologique en première personne, (Depraz, 2012, paragraphe 3) ajoute une information de plus :

S'interroger sur le langage très particulier que requiert une attitude en première personne indique d'emblée que cette dernière implique souvent (mais pas nécessairement) le pronom personnel « Je » et qu'elle n'est en rien, le plus souvent, de l'ordre de l'ineffable, de l'indicible, même si elle peut aussi manifester parfois sous le régime du silence

Le récit phénoménologique permet ainsi d'entrer en contact au plus près de l'expérience vécue par la personne qui évoque un moment significatif pour elle. La valeur du récit phénoménologique réside dans la clarté de sa description. Il ne s'agit pas d'expliquer, mais de décrire le plus clairement possible. Ainsi, la phénoménologie telle qu'introduite dans la philosophie occidentale par Husserl suppose un retour réflexif sur soi-même. Elle s'intéresse principalement à la subjectivité humaine, en faisant des objets qui apparaissent à la conscience,

le cœur de son investigation. La phénoménologie affirme ainsi l'urgence de revenir aux choses telles qu'elles sont vécues.

3.6 OUTILS D'ANALYSE DE DONNÉES QUALITATIVES

La recherche phénoménologique est une « activité qui poétise » qui tend vers « une parole évocatrice, une expressivité primale ». Et comme pour la poésie, il ne serait pas ajusté d'attendre une synthèse ou un résumé d'une recherche phénoménologique. « Résumer un poème pour en présenter les résultats détruirait d'emblée les résultats puisque le poème est à la fois l'objet et la résultante de la recherche.

(Van Manen, 1984, p.10)

3.6.1 Analyse en mode d'écriture

L'analyse qualitative en mode écriture est une démarche compréhensive et interprétative qui s'élabore à partir d'un travail d'écriture et de réécriture d'un texte qui génère son propre sens au fur et à mesure qu'il s'écrit.

Myra-Chantal Faber (2015)

Dans une démarche heuristique, l'écriture du mémoire comme travail de recherche est considérée comme un moyen de communication, la dernière phase de la démarche de recherche. Cependant, je tiens à souligner que plus qu'un compte-rendu de la recherche elle-même, la rédaction du mémoire est un moment créateur. Comme le disaient si bien (Paillé et Mucchielli, 2008) c'est par l'écriture que le sens se dépose et s'expose. C'est dans ce sens que (Paillé et Mucchielli, 2008, p. 123) affirment sans réserve que l'interprétation des données de recherche en mode écriture est : « un travail délibéré d'écriture et de réécriture, sans autre moyen technique,

qui [tient] lieu de reformulation, d'explicitation, d'interprétation ou de théorisation du matériau à l'étude ».

Dans le même ordre d'idées, (Niwemugeni, 2018, p.73) avance assez justement que :

L'interprétation de données en mode écriture constitue une manière d'entretenir une relation intime et plus fine avec ses données, en vue de capter de manière plus engagée le sens caché des réalités vécues qui tentent de se donner à travers la sensibilité propre au chercheur. Puisque l'écriture se déploie sous forme d'un flux, elle supporte la confiance et donne lieu à une interprétation féconde, vivante et créatrice. Sa fluidité et sa malléabilité permettent au chercheur herméneute d'embrasser les bordures parfois incertaines de la réalité à l'étude.

Les chercheurs d'expérience, surtout ceux qui travaillent dans le paradigme compréhensif et interprétatif proposent aux jeunes chercheurs d'avoir la patience et l'audace de se plonger pleinement dans leur corpus de données, en vue d'en saisir le sens et de se laisser métamorphoser par la relation intime avec leurs données d'une part, et par le processus d'interprétation par l'écriture d'autre part. (Paillé et Muchielli, 2005, p. 105) abondent dans le même sens en affirmant que : « l'un des avantages à pratiquer l'écriture en texte suivi est qu'elle laisse place à la création et à l'expression spontanée, étant beaucoup plus sujette à une forme d'abandon créateur que la plupart des autres techniques d'analyse ».

Il faut souligner cependant que s'abandonner à l'élan créateur ne signifie pas nécessairement ne pas être organisé ou manquer de méthode de travail. En effet, comme le propose (Dajczman, 2022, p. 51) à la suite de (Berger et Paillé, 2011) que l'interprétation en mode écriture se déploie par étapes et en suivant différents types de logiques bien cohérentes.

Dans un premier temps, la logique de résonance, celle qui apparaît et se révèle lorsque le chercheur se relit. Dans un deuxième temps ils présentent la logique de précision qui trace les contours d'un contexte ou d'une donnée. Ils parlent ensuite de la logique de développement théorique qui tend vers une systématisation ou encore une théorisation des données. En suivant une telle logique, par l'entremise d'un travail rigoureux d'écriture et de réécriture, je cherchais à saisir les apprentissages fondamentaux qui émergeraient de mes données. Je me demandais à chaque nouvelle prise de conscience ou découverte la cohérence avec ma question et mes objectifs de recherche.

L'écriture devient ainsi un processus à la croisée de la création et de la recherche et de la formation. Somme toute, l'écriture est une démarche émancipatrice et transformatrice. Voilà pourquoi tout au long de ce mémoire, on trouve une écriture tantôt descriptive, tantôt métaphorique, tantôt narrative ou encore symbolique, voire poétique. En effet, j'ai besoin de ces différentes formes pour pouvoir cueillir tout le sens et nommer les connaissances qui émergent de multiples expériences dont ce mémoire rend compte.

CHAPITRE 4

FOUILLE PSYCHOSOCIALE : UNE AVENTURE AUTOETHNOGRAPHIQUE

4.1 INTRODUCTION

Ce chapitre se veut une relecture de mon histoire de vie pour tenter de saisir des traces de mon désir d'une autorité bienveillante et de mon rapport difficile avec une forme d'exercice d'autorité à caractère dominant. En effet, tout au long de nos vies relationnelles, nous subissons et parfois exerçons nous-mêmes une forme d'autorité saine qui préserve la dignité et permet le déploiement des personnes ou des groupes. Nous exerçons et subissons aussi une autorité malsaine, qui domine, humilie voire qui maltraite.

Je me rends compte à cette étape de mon existence, de ma démarche de formation et de recherche, que je suis, depuis ma petite enfance, témoin parfois passive, parfois active, de différentes formes d'exercice d'autorité et surtout de leurs impacts sur les relations interpersonnelles en contexte familial, professionnel, scolaire et même dans la vie communautaire et religieuse.

Je me propose donc d'aller à la rencontre de ce phénomène au cœur même de mon expérience et de mon histoire. Je vais essayer de veiller à poser un regard situé sur mon histoire. Pour ce faire, je vais devoir préciser le contexte géopolitique, historique, socioculturel et familial dans lequel je suis née, j'ai évolué et j'ai été socialisée. Les expériences vécues vont devoir être situées dans le temps, dans l'espace et au sein des cultures où elles ont été déployées. Il n'est effectivement pas possible de comprendre une expérience si on n'arrive pas à expliciter les circonstances et les contextes où elle se déroule. Ainsi, je pourrai commencer à saisir les empreintes de mon rapport à l'autorité et à l'exercice de l'autorité par moi comme par les autres.

4.2 LE RAPPORT À L'AUTORITÉ : UNE HISTOIRE EN HÉRITAGE

Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours eu un rapport curieux avec l'autorité. J'étais parfois fascinée, parfois outrée, parfois interrogée par les manières que les différentes personnes qui ont traversé mon existence, à différentes époques, avaient d'exercer leur autorité que ce soit celle qui les rend auteurs de leur vie ou en exercice d'une fonction donnée. J'ai le sentiment que ma soif actuelle d'apprendre et de comprendre les conditions qui favorisent l'exercice bienveillant de l'autorité me vient de cette sensibilité que j'ai depuis mon jeune âge. Lorsque je prends un peu de recul par rapport à mon histoire personnelle et relationnelle, celle de ma famille et de mon pays, de mon peuple et de mon continent, voire de mon Église et du monde entier, je prends conscience qu'elles sont malheureusement toutes tissées d'expériences de violences relationnelles, d'autorité souvent dominante et abusive et quelques fois bienveillante, généreuse et féconde.

Je viens moi-même d'une histoire familiale plutôt complexe, une histoire faite d'une série d'histoires de déracinement, de migrations souvent forcées, d'exil plus ou moins bien vécu et de métissage plus ou moins conscientisé. Il faut revisiter l'histoire et la complexité géopolitique de la période précoloniale, coloniale et postcoloniale. Il ne faut cependant pas perdre de vue que c'est aussi une histoire en évolution et en changement. Je voudrais dans le cadre de ce chapitre présenter le chemin de vie, issue de la complexité de l'histoire africaine comme celle de mon pays la République Démocratique du Congo ainsi que celle de l'arrivée de l'évangélisation, et donc, de l'Église chrétienne. Un chemin de vie qui m'a fait expérimenter malgré moi et malgré je le crois bien, la volonté des différentes figures qui ont peuplé mon histoire, les affres d'une autorité abusive, parfois dominante. Par conséquent, il m'a fait rencontrer l'urgence d'apprendre à incarner moi-même une autorité bienveillante.

À la maîtrise en étude des pratiques psychosociales, ma quête a comme objet, rappelons-le, mon désir de renouveler ma pratique relationnelle et professionnelle en enseignement, en administration scolaire ou en intervention psychosociale. Je veux aussi renouveler ma pratique relationnelle avec mes proches, ma famille et au sein de ma communauté religieuse.

4.2.1 Le contexte géopolitique et socioculturel où j'ai vu le jour

On ne voit pas le jour uniquement dans un lieu ou une époque où on est aussi géopolitiquement situé. Cette situation géopolitique a une incidence indéniable sur la vie des personnes, des familles, des communautés, voire des peuples. Nous voyons le jour dans des rapports de pouvoir bien précis à petite et à grande échelle.

Mon histoire de vie a commencé au centre de l'Afrique, en République Démocratique du Congo, ancien Congo-Belge, ex-Zaïre dans la province du Haut-Katanga, ancien Shaba province située au Sud-Est du pays, à la frontière avec la Zambie.



Figure 2 – La carte politique d'Afrique

Avant la tracée de ces pays, les peuples étaient organisés en royaumes et empires, comme on le voit sur la carte ci-dessous.

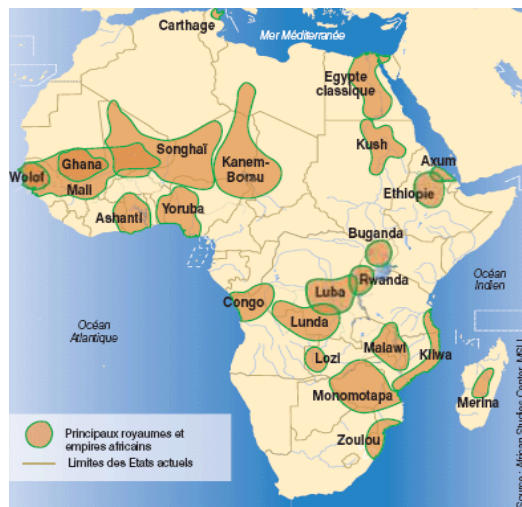


Figure 3 – Carte des empires et royaumes africains

Nous vivons encore aujourd’hui partout sur le continent africain, des effets traumatiques de la violence exercée par la tracée unilatérale des frontières qui a suivi la conférence de Berlin en février 1885. En effet, des puissances européennes avides des richesses dont regorgent le sol et le sous-sol africain, ainsi que de la force vive des enfants de mère Afrique, se sont partagés nos territoires sans vergogne et sans notre consentement. Ce partage de nos sols et sous-sols et de la force vive de nos peuples s’est fait sans tenir compte de l’organisation sociale des différents empires, peuples, ethnies, tribus et clans. Comme nous le montre avec justesse le journaliste camerounais d’origine rwandaise, (Nsabimana, 2019) dans sa vidéo documentaire.⁹

C’est ainsi que des familles entières de l’est à l’ouest et du nord au sud du continent se sont retrouvées séparées et sont devenues étrangères les unes pour les autres. Parmi les compositions des peuples, il y avait ceux qui étaient depuis des millénaires de culture matrilineaire (héritage

⁹ Rémy Nsabimana (2019) « Qui a tracé les frontières africaines ? » [Vidéo] YouTube AJ+. https://www.youtube.com/watch?v=LX42kINcj_w. Consulté le 23 mars 2022

par la lignée de la mère : nom, succession...)¹⁰ alors que les autres étaient de culture patrilinéaire (héritage par la lignée du père). Certaines ethnies étaient également matriarcales. Comme on peut le lire sur Wikipédia, je dirais que « Le matriarcat, du latin mater, matris, est un système politique ou social où la seule filiation légale est la filiation maternelle et dans lequel la femme, la mère, détient l'autorité ».

C'est-à-dire que dans une culture matrilineaire, en cas de séparation du couple, la garde parentale est confiée à la mère. Et en cas de décès de celle-ci, ses enfants sont confiés à leur famille maternelle. Alors que dans une culture patrilinéaire, les enfants sont confiés à la famille du père. Il y avait au cours de la période précoloniale, des clans matrilineaires au Sud-est et au sud-ouest de la République Démocratique du Congo. Cependant, l'époque coloniale et postcoloniale, soutenue également par l'évangélisation de cette région, nous a légué une organisation sociale basée sur le système patriarcal. Un système social qui tentait de reproduire le modèle occidental en général et plus particulièrement le modèle belge. Ainsi, les constitutions nationales qui ont été adoptées à l'époque des indépendances ont favorisé les cultures patrilinéaires et elles ont inhibé et invisibilisé les cultures matrilineaires.

La saignée des familles pendant la période de la traite transatlantique des esclaves et le trauma colonial, nous ont laissé un monde profondément déséquilibré, des populations désorientées et des cultures détruites. À partir de ce moment, les élites africaines et plus spécifiquement les hommes ont pris la place des colonisateurs blancs. Ils avaient tous les privilèges, ils dominaient et contrôlaient les territoires, les femmes, les enfants et les animaux. Ils ont créé une grande pression sociale et ont fait que la femme ait été associée et identifiée au stéréotype du sexe faible et fragile, qui doit se soumettre au patriarcat et dépendre de l'homme en tout et pour tout. Une femme, pour être bien vue des autres, devait faire semblant qu'elle ne peut pas penser par elle-même. Elle devait rassurer les hommes à propos de leur autorité au risque de s'éteindre à petit feu. C'est dans ce contexte que mes parents ont grandi et ont été

¹⁰ « La culture matrilineaire est un système de filiation dans lequel les enfants relèvent du lignage de leur mère. Cela signifie que la transmission, par héritage, du prestige et des biens matériels, des noms de famille et titres se succède suivant le lignage féminin ». Wikipédia

socialisés. C'est dans ce même contexte que je suis venue au monde et que moi aussi comme toute ma génération avons été socialisées.

4.2.2 Mes origines : un métissage interculturel

Je suis née au carrefour de plusieurs ethnies, cultures et pays. Bien que je sois née en République Démocratique du Congo, mes ancêtres venaient du Malawi, de la Zambie, de l'Angola et du Congo. Ici je voudrais raconter l'histoire de ma famille en commençant par le grand-père de ma mère, que toute ma famille élargie honore comme étant notre ancêtre connu. Mon arrière-grand-père s'appelait Lazare Kamanga. Il était originaire du Malawi, un pays d'Afrique Australe. Il était jeune ingénieur minier, formé par des anglais d'Angleterre. Conscient de ses compétences, mais aussi du manque d'opportunités dans son pays d'origine, il savait qu'il aurait plus d'opportunités de réussir, sur une terre beaucoup plus riche en minerai. Il a ainsi décidé de migrer avec *Nkambo*¹¹ Yacobo, l'un de ses cousins agronome, vers la République Démocratique du Congo. Il est ainsi arrivé au Congo, vers la fin du 19e siècle, avec l'espoir de se déployer personnellement et professionnellement. Quelque temps après, il a eu la chance d'obtenir un emploi à l'Union Minière du Haut-Katanga actuellement nommé : GECAMINES (Générale de Carrière et de Mines). Selon (Fetter B. 1973), la GECAMINE est une société qui concentre ses activités autour de la prospection, la recherche et l'exploitation de réserves minières dans le grand Katanga.

4.2.2.1 Le courage de mes ancêtres au carrefour des choix et des renoncements

Le jeune Lazare, mon arrière-grand-père, était issu d'une famille et d'une culture patrilinéaire. Il venait d'une ethnie organisée sous forme d'un système social où les individus se réclament d'un ancêtre commun par le lignage paternel. Sur sa terre d'accueil, mon grand-père

¹¹ Nkambo veut dire « grand-père/grand-mère » dans plusieurs langues africaines, comme par exemple le Kiluba, en Kisanga, en Kiswahili, etc.

fera la rencontre d'une princesse congolaise de la tribu des *Basanga*, du nom de Njenala Kazadi. Les deux jeunes gens sont tombés éperdument amoureux l'un de l'autre. Les *Basanga* étaient de culture matrilineaire. La mère de mon arrière-grand-mère était une reine. Mais, c'étaient les hommes, son mari et après la mort de celui-ci, son fils aîné qui siégeaient publiquement sur le trône royal et qui, avec la reine, avaient le pouvoir de prendre des décisions, accompagnés d'un conseil de sage.

L'amoureux de Kazadi n'était pas du tout le bienvenu dans la famille de sa dulcinée. Celle-ci a d'ailleurs été reniée par sa famille, qui lui reprochait d'être amoureuse d'un étranger et de vouloir fonder une famille avec lui, en déshonorant ainsi la famille royale. Kazadi a donc été chassée de sa famille, de son clan et de son territoire. En effet, chez les *Basanga*, un descendant de la famille royale ne pouvait pas épouser n'importe qui, et encore moins un étranger. Si quelqu'un décidait d'enfreindre cette règle, il en subissait de graves conséquences, sa punition était décidée au conseil des sages.

Mon arrière-grand-mère, Njenala Kazadi a donc été obligée de quitter le royaume, la famille, le clan et finalement le territoire princier. Elle a erré seule et démunie pendant deux mois jusqu'à ce que son amoureux apprenne qu'elle a été chassée à cause de leur relation et qu'il commence à la chercher partout.

Heureusement, presque au même moment, mon arrière-grand-père Lazare sera muté à Likasi, une ville congolaise, un centre minier situé dans la province du Haut-Katanga au cœur de la région minière du Katanga, à plus ou moins 2000 kilomètres de la Zambie. Surnommée également la *Ville des lumières*¹², Likasi fait partie des sources économiques de la République Démocratique du Congo, c'est un grand centre du cuivre depuis des siècles.

Njenala et Lazare vont donc vivre ensemble comme des orphelins, l'un étant exilé et l'autre bannie de sa famille. Ils ne pourront pas faire un mariage coutumier, mais ils vont devoir régulariser leur union par un mariage religieux dans l'Église méthodiste unie, avant de faire des enfants. Désormais, Kazadi, la princesse devra vivre soumise à son mari, à sa culture et à sa vision du monde, maintenant qu'elle n'a plus de famille. Le couple aura alors quatre filles dont

¹² Likasi ville des lumières » Wikipédia

l'aînée est ma grand-mère maternelle, Naome Mungatsha. Celle-ci, selon ses dires, est héritière du clan de sa mère parce que dans le système matrilineaire, on considère que lorsque le couple vit sur le territoire matrilineaire, l'enfant qui naît d'un père du clan patrilineaire et d'une mère matrilineaire, hérite la filiation par sa mère.

Consciente de cela, en l'absence de son époux et à son insu, Njenala profitait de ce temps pour apprendre sa langue maternelle à ses enfants et ainsi, leur léguer une partie de sa culture. En effet, elle était désormais membre épousé de la famille de Kamanga, elle devait donc adopter tout ce qui est de sa culture. Lorsque ce dernier revenait du travail, il apprenait aux enfants sa langue maternelle. On voit bien que dès son jeune âge, ma grand-mère a rencontré son héritage interculturel par les différentes réalités culturelles de ses parents.

4.2.2.2 Développer la force intérieure au contact des épreuves pour s'affranchir des carcans du patriarcat

Mon arrière-grand-mère mourra très jeune. Sa fille aînée, ma grand-mère, n'avait que sept ans, alors que sa cadette n'avait que quelques mois de vie. Aujourd'hui je veux reconnaître sa force dont je suis héritière, en faisant son éloge, je reconnais son parcours sans précédent. C'est la fenêtre qui ouvre sur la lumière des générations d'après, comme le dit si bien (Kabuta, 2003). En hommage à cette femme vaillante que les ancêtres ont rappelée plus tôt dans leur royaume, nous disons ce kasàlà¹³ :

¹³ **Le Kasàlà** est un texte de force et d'affirmation à travers lequel la personne prend sa place parmi les humains. Il ne se met ni au-dessus ni en-dessous des autres, il existe. Dans l'art oral africain, la proclamation de son propre kasàlà renforce le cœur des autres. L'utilisation du 'Je' qui est utilisé dans cette pratique est accepté car c'est un JE qui dépasse l'être. C'est l'expression de notre appartenance à quelque chose de plus grand qui nous est commun. [Le Kasala, un art africain pour développer la confiance et l'estime de soi | Norbert Nsabimana](#) consulté le 13 juillet 2022

Njenala-femme-force tranquille

*De Katondo et de Kazaba.
Je suis deuxième enfant de mes parents.
Le sang royal coule dans mes veines.
Le sang de force et d'auto-détermination
D'autonomie et de liberté intérieure.*

*Née à l'époque de la lampe-tempête
Dépourvu d'électricité.
Je m'assure de tout faire à la lumière du jour
Car tout ce qui doit être fait, mérite d'être bien fait.
Je veille à la propreté des lieux et aux repas sains.
Je suis une grande veilleuse pour une meilleure vie de tous.*

*L'abandonnée de ma famille, j'ai su choisir la vie
User de la bienveillance pour moi, je me suis choisie
Pour répondre à l'amour de mon cœur.
Je ne sais par quel moyen, mais je sais
Je n'ai pas le luxe de vivre longtemps sur cette terre.*

*La chance me sourit, je trouve l'amour de ma vie,
Kamanga, l'attentionné homme responsable
Celui qui prend soin de moi
Par lui, j'ai une deuxième chance de vie
Après une fausse couche mal soignée.
On m'appellerait Bahati.*

*Lui, Kamanga de ma vie, nos cœurs s'appelant de loin
Pour se rencontrer et ne faire qu'un.
Je lui confie ma vie, je lui promets de le suivre
Partout où il ira et où il voudra m'amener.
Je suis la joie de la maternité de quatre adorables filles
Que je n'aurai pas la chance de voir grandir.*

*Je suis Kazadi dont la générosité est connue de tous.
Intuition ou sixième sens, je sens la mort rôder à ma porte.
Enseignante dans l'âme,
Je transmets toutes mes connaissances à ma fille aînée
Je la prépare à plus de responsabilités.*

*Le temps n'étant pas mon allié, je donne autant que je peux.
Je suis en train de lui ravir son enfance.*

*Dans l'élan d'humanité, j'adopte un chien errant.
Partageant la même réalité que moi,
Je le nomme « bampata ku balongo »
En langue étrangère, « détestée par sa fratrie ».*

*Soucieuse de la tradition et du sentiment d'appartenance
Je veille à perpétrer la langue de mes ancêtres.
En l'absence de mon conjoint,
J'apprends à mes enfants ma langue maternelle.*

*Lors de mon passage de ce monde à l'au-delà,
Je confie mes enfants aux religieuses
Pourvoyeuses des soins sans égard.
Entourée des gentils voisins, ils porteront attention à mes enfants.
Maintenant je continue à veiller sur les miens à partir d'en haut.*

Très tôt, les quatre filles sont donc devenues orphelines et leur père a refusé de se remarier. Il avait peur de la maltraitance qu'une belle-mère pourrait infliger à ses filles. Il a décidé d'élever seul ses enfants avec le soutien des religieuses blanches qui étaient responsables de l'école où ses filles étudiaient. Les filles ont alors grandi dans une famille monoparentale.

Ayant perdu sa mère en bas âge, ma grand-mère est devenue responsable de ses sœurs avant l'âge. Dès l'école primaire, ma grand-mère et ses sœurs ont été placées au pensionnat avant d'aller faire une formation post-primaire (foyer) organisée par les religieuses afin de préparer les jeunes filles à devenir des épouses responsables et 'civilisées'. Ainsi, ma grand-mère et ses sœurs ont grandi dans un contexte interculturel. Elles étaient situées à l'intersection d'une éducation congolaise, leur culture d'appartenance, d'une éducation malawite, culture héritée de leur père, d'une éducation congolaise que leur a laissée leur mère et de la socialisation scolaire influencée par la culture européenne et religieuse. Elle était encore adolescente, à peine 17 ans, lorsque ma grand-mère, Naome s'est mariée avec un artiste musicien venu de la Zambie. C'était normal à leur époque, c'est-à-dire dans les années 1930, qu'une fille se marie dès que son cycle menstruel devient actif. Le jeune artiste était plus préoccupé par sa carrière musicale que par sa

famille. Il partira donc en tournée artistique, en laissant son épouse enceinte et en ne donnant pas de nouvelles. Il ne reviendra jamais. De ce mariage naîtra une fille appelée Blandine Kamisa qui mourra à l'âge de deux ans, laissant ma grand-mère seule. Lorsque son mari l'a abandonnée, ma grand-mère est allée vivre dans sa belle-famille, comme le veut la coutume. Mais avec le temps, en réalisant que son mari ne revenait pas et surtout après le décès de sa fille, ma grand-mère s'est résignée et elle a demandé le divorce. Elle est donc rentrée chez son père.

Ce divorce et ce retour à la maison paternelle étaient vécus comme un échec. Mais surtout une honte d'avoir été abandonnée par son mari. La culture exerçait alors une pression indue sur les femmes, c'est comme si l'abandon du mari était un signe de l'incompétence de son épouse. C'est comme une double injustice.

Redevenue célibataire dans une culture patrilinéaire pour ne pas dire patriarcale, elle était comme à la merci de son père. Celui-ci finira par la « vendre » à l'un de ses riches amis malawites, plus vieux que lui, du nom de Kanango. Certes, il lui devait une grosse somme d'argent. Par obéissance, elle est allée habiter avec lui en Zambie, à la frontière avec le Malawi. Dans cette maison, elle aura un garçon, nommé Elliot. Étant donné qu'elle est sur un territoire de culture patrilinéaire, son fils devient de filiation paternelle. Ma grand-mère n'était pas heureuse dans cette relation qu'elle n'avait jamais choisie. Au bout d'un moment, ne supportant plus de rester en couple avec ce vieux monsieur, elle décide de s'enfuir. Elle a ainsi quitté le Malawi pour retourner au Congo à Likasi chez son père. À cette époque, précisons que nous sommes en 1945, elle ne pouvait pas se permettre d'aller s'installer dans une maison seule avec son fils. Ou bien elle acceptait d'être l'épouse de son mari, ou bien elle retournait vivre chez son père. Si elle n'est pas socialement inscrite comme étant la fille d'un homme, ou la femme d'un autre, cela voulait dire que c'était une femme aux mœurs légères, qui fait honte à sa famille et à son clan.

Kanango finira par la retrouver et son fils lui sera arraché, car dans une société patrilinéaire, les enfants appartiennent à la lignée paternelle. C'est ainsi que son ex-mari est venu réclamer son fils. Ma grand-mère redevenait ainsi une femme célibataire sans enfant, pour une deuxième fois. L'histoire se répète et lui brise le cœur. Victime de la méchanceté et de la lâcheté patriarcale, elle se promet de se remarier à un homme de la même filiation qu'elle, pour qu'elle ait ses propres enfants, que personne ne pourra plus jamais lui ravir.

Ma grand-mère était une battante. Elle avait une vie difficile, mais elle ne s'était jamais laissé faire. Elle a continué de persévérer dans son existence malgré la douleur et la fatigue. Elle a fini par rencontrer un autre homme, Musonda Mofat. Un homme zambien de la tribu des *bemba*, qui sont de culture matrilineaire. C'était un entrepreneur commerçant, grand propriétaire de navires de pêche sur le lac Moero. Ensemble, ils iront s'installer à Kasenga, à environ 300 kilomètres au sud de Likasi. Avec lui, elle a eu trois enfants, dont ma mère, la plus vieille des trois. Plus tard, elle aura une fille d'un autre homme. Donc, ma mère grandira dans une fratrie de quatre enfants.

4.2.2.3 Marcher sur les pas de ma lignée, une histoire en répétition

La famille de Musonda aurait aimé voir leur fils épouser une fille Bemba, pour être certain que si jamais le couple se sépare ou que le papa décède, les enfants restent dans le clan des Bemba. Musonda a fini par écouter sa famille. Il s'est donc séparé de Naome, mais elle a eu la garde exclusive de leurs enfants qui, comme elle, grandiront dans une famille avec un parent manquant. On pourrait dire que c'est une famille monoparentale, sauf que dans un système matrilineaire comme celui où était ma grand-mère, les choses se passent différemment.

Du point de vue sociologique, on peut dire avec (O. David et R. Séchet, 2004) qu'il faut parler de monoparentalité dès que dans une famille, les enfants ne peuvent compter que sur un seul parent, puisque l'autre parent est absent pour une longue durée. Ainsi le parent présent assume seul toutes les responsabilités parentales.

Dans la société africaine traditionnelle, surtout dans un système familial matrilineaire où évolue ma grand-mère, les enfants appartiennent à toute la famille élargie. La responsabilité d'en prendre soin ne revient donc pas uniquement à la mère, elle est plutôt partagée entre les oncles, les tantes et les autres membres de famille qui se montrent très présents. C'est-à-dire que dans un système matrilineaire, la maman peut aller travailler, ses sœurs ou ses cousines, ou encore ses tantes peuvent garder les enfants à la maison et en prendre soin. Elles ont le droit et le devoir de les éduquer, les réprimander, de les corriger, etc. On ne doute pas de l'amour que ces personnes ont pour les enfants de la famille ni du partage des valeurs éducatives. Voici le contexte dans

lequel ma mère a grandi. Nous, comme enfants, on avait quatre grand-mères. Car ma grand-mère avait élevé ses enfants avec ses trois sœurs.

Il est important de souligner que, bien que ma grand-mère ait grandi loin de sa famille maternelle congolaise et matrilineaire, et avec son père malawite de tradition patrilinéaire, le fait d'avoir été socialisée sur le territoire congolais dans une culture matrilineaire a eu une influence sur son émancipation. Ma mère ayant été élevée par une femme qui a dû se battre pour avoir ses enfants et surtout sa liberté, a commencé sa vie avec un modèle de femme forte et libre qui trouve sa force dans son clan de femme.

A cette femme courageuse, maillon indispensable dans notre lignée de femme, je dis ce kasàlà :

Naome-femme-puissance vivante

*Fille d'un homme venu de loin.
Seul, il a élevé ses enfants en terre étrangère,
Kamanga-pleine-de-détermination
Vaillant combattant, il obtient toujours ce qu'il veut.
Par un travail assidu et une volonté ferme.*

*Fille d'une douce et tendre femme qui,
Dotée d'un grand calme et d'une patience sans précédent,
A su se battre pour maintenir sa famille unie,
Exemple d'un amour profond, Kazadi-femme-au-grand-cœur.*

*Je suis Naome Mungatsha Nyabanda,
Fille aînée de mes parents
Celle à qui la vie a arraché la maman à sept ans d'âge.
Sept, chiffre de la perfection,
Je recevais un appel à entrer dans ce parcours de perfection.*



*Je suis Naome,
Les Français disent Noami,
De l'hébreux, Douce gracieuse.
Je ne suis peut-être pas douce pour certains,
Mais la grâce, j'en ai à revendre.*

*Dotée d'une âme responsable,
Je suis l'éducatrice de mes trois sœurs,
Élanie, Adeline et Enessi.
Très tôt j'apprends à me défendre seule
Et à prendre soin de mes sœurs.*

*Sous la supervision de bonnes religieuses.
Je protège mes jeunes sœurs contre tout danger.
Féroce batailleuse, je porte des forces divines.
On me surnomme Mukubwa shimba.
Qui veut dire « grande lionne »*

*Beauté spéciale et ordinaire à la fois
Jeune amoureuse de Gerard-le-Zambien
Chanteur qui partit sans laisser de traces,
Traître de l'amour de mon cœur.*

*Je suis Naome,
Mère de Blandine que la terre des ancêtres appela si tôt
Je suis la force de résilience.
D'une vie bien commencée,
Il ne me reste ni mari, ni bébé.
Qui comprendra mon sentiment d'échec ?
Qui compatira à la profondeur de ma douleur ?
Seule la colère vitale me donnera la force de garder la tête haute.*

*Je suis Naome Mungatsha,
Née dans un monde où les hommes décident pour les femmes
Objet de transaction, mon père addict au jeu,
Me donne à son ami en échange de ses dettes.
Je deviens épouse d'un vieux retraité et mère d'Eliot,
Fils de Kanango-le Zambien-Malawite.*

*Je réussis à me libérer du poids du patriarcat
Qui pèse sur mes épaules.
Je me sauve de ce mariage sans avenir.
Mais la chance n'est pas avec moi.
6 ans de vie, Eliot m'est arraché des mains
Pour rejoindre sa famille paternelle.*

*Qui compatira à la douleur de mon cœur de mère ?
Qui comprendra mon sentiment d'échec.
La vie est dure, je ne sais plus quoi faire,
Mais je sais que je ne peux pas me permettre
La fragilité et la vulnérabilité.
Je revêts une armure de dureté.*

*Je suis Naome,
Grande et belle femme de fière allure,
Devenue femme de Musonda Mofat,*

*Ce vif amoureux venu du pays voisin,
Homme doux, toujours de bonne humeur
L'humour dans le cœur, père de mes enfants.
Homme généreux, d'héritage matrilinéaire.*

*Femme guerrière,
Voyageuse aux confins du continent
Je n'ai pas peur
De me lier aux autres cultures
J'assure à mes descendants
Un héritage rempli de richesse.*

*Je suis la rigoureuse et tendre mère de
Marguerite-la-disponible-naturelle,
Qui fait ma fierté,
À qui je lègue le don de prendre soin des autres.
Gabrielle-le-grand-enseignant-dans-l'âme,
Il incarne la sagesse de la transmission des connaissances
Marien-le-conseiller-de-tout-âge,
Homme à l'oreille attentive et au cœur compréhensif
Élanie-la-courageuse-femme-d'affaires.
Femme qui porte le souci de préserver le lien familial.
Mes enfants chéris, ma fierté, ma dignité.*

*Je suis Naome Mungatsha
La sensible femme aux valeurs humaines.
Je suis la bibliothèque vivante
Pour les amoureux de l'histoire.
Gardiennne des traditions,
Conteuse au crépuscule, je conte ma vie
Riche en aventure et en mystère
Je transmets la culture, les coutumes
Leçon de vie.*

*Princesse de mon royaume,
Je suis la sagesse vivante
Que tout le monde consulte.
Femmes palmier,
Je donne tout le meilleur de moi
Jusqu'à mon dernier souffle.*

*Femme baobab,
Je sais réunir les miens pour laver les linges sales.
Femme aigle de grande envergure, je sais voir de loin
Pour prévenir les dangers.
Je suis l'œil du maître.
Comme Job, la vie m'a tout pris,
Et la vie m'a tout donné,
Je goûte le bonheur de la prospérité.
Éducatrice de trois générations,
J'éduque mes sœurs,
Mes enfants et
Mes petits-enfants.*

*Je suis la grand-maman de
Fanny-la-délicate-généreuse-sans-limite,
Christian-le-sociable-toujours-de-bonne-humeur,
Huguette-femme vaillante-rameuse-à-contre-courant,
Bénigne-la-douce-religieuse-rassembleuse, toujours en recherche
Arnold-l'homme tranquille-au-tendre-cœur-de-femme.
Et d'Achille-l'humain-à-la-détermination dans l'âme.*

*Je suis Naome, la grand-mère de Bénigne,
Femme-de-grande-patience,
Attentive aux autres,
Je laisse passer
Leurs besoins avant les miens.*

*Grande couturière,
Passionnée de la transmission générationnelle.
Je suis la grande créatrice en cuisine.
Pas d'ingrédient secret pour moi.
Je sais inventer des recettes pour la joie des miens.*

*Je suis Naome Mungatsha,
Grande femme de foi profonde,
Priante connectée au Divin,
Je suis le pont de la voix entre Dieu et les humains.
Je porte le souci de laisser Dieu à ceux qui ont mon sang.
Car c'est ce que j'ai de plus cher et précieux.*

*Je suis la femme, la mère et la grand-mère
Qui a eu la grâce de vivre 77 ans de toutes
Sortes d'expériences.*

*Maintenant j'ai trouvé mon visa
Et mon billet pour le grand voyage.
J'ai le bonheur de prendre le vol de
Ce jeudi 13 octobre 2005 à 19h30.*

*Et moi qui ai l'audace de présenter
L'infime partie de ta vie aujourd'hui,
Je suis Bénigne,
Femme aux multiples racines
Habitée par la soif de l'histoire en héritage,
Je suis ta douce et noble descendante
Sagesse en héritage,
Incarnation de la discrétion,
Je suis bénéficiaire
D'une grande part de ta personne.*

*Je te remercie pour ta force d'esprit
Et de détermination héritée de ton papa.
Je te remercie pour l'histoire de notre famille,
Dont tu m'as rendue riche héritière
Sans avoir besoin de me mettre sur ton testament.*

*Je te remercie d'avoir été ma deuxième maman,
De m'avoir éduquée
Et d'avoir rendu mon enfance
Aussi douce et tendre que possible.
Je te remercie d'avoir été là, et d'avoir épaulé ma mère
Lorsque j'ai perdu la présence et l'amour de mon père.*

*Je te remercie de m'avoir transmis des valeurs humaines,
De m'avoir appris à devenir femme
Et à côtoyer mon féminin.
Pour la sagesse et le savoir-être
Qui nourrit ma vie présente.*

*Je te remercie de m'avoir laissée
Prendre soin de toi autant que je pouvais,
Avec mes compétences et mes lacunes
Jusqu'à ton dernier souffle.
Je te remercie de m'avoir rendu témoin
De ton passage de notre proximité visible,
À notre proximité invisible.*

*Je te remercie d'avoir été mon amie,
Ma mère et ma grand-mère.
Je te remercie parce que grâce à toi,
J'apprends à devenir bibliothèque
Pour les générations futures.
Je te remercie parce que je fais partie
De tes fiers descendants.
Je te remercie parce qu'aujourd'hui je me lève
Pour te rendre hommage.*

Comme sa mère, ma mère, Marguerite Kipembwe est l'aînée d'une fratrie de quatre enfants. Mais elle était aussi la troisième plus vieille des enfants de la fratrie de sa mère. Elle a donc servi de grande-sœur et de baby-sitter à tous ses cousins et cousines de la famille maternelle. Alors que sa maman avait grandi en l'absence d'une mère, elle a dû à son tour, grandir sans son père. À l'adolescence, son père a voulu se rapprocher de ses enfants, il a demandé à ma grand-mère d'accepter qu'il puisse vivre avec ses enfants. La grand-mère a accepté. Cependant, le père a choisi d'amener seulement ses deux garçons se sentant incapable d'élever une fille qui est en train de devenir une femme. Ma mère s'est sentie rejetée par son père et cela a affecté sa vie affective, son attitude à la maison et à l'école.

Ne sachant plus quoi faire d'elle, sa mère qui ne supportait pas de voir sa fille désorientée et lâcher l'école si jeune a tout fait pour qu'elle apprenne au moins un métier. Elle l'a alors inscrite dans une école de couture. Au terme de cette formation, vu l'agilité de son intelligence, une de ses tantes l'encouragera à faire un brevet en comptabilité. C'est donc au bout de ses études de comptabilité qu'elle dénicha un travail comme caissière à la BRASSIMBA à Likasi. Par le biais de l'une de ses tantes, elle rencontre un homme au début de sa vingtaine, un Congolais du nom d'Antoine, de la tribu des baluba du Katanga. Il était de filiation patrilinéaire. Antoine était un commerçant de bière à la frontière Congo-Zambie.

Le couple est allé s'installer à Lubumbashi, à 120 kilomètres au sud de Likasi. Avec le temps, ma mère a commencé à s'ennuyer. Elle restait seule à la maison, sans travail et sans enfants, tandis que son mari était tout le temps parti en voyage d'affaires. L'histoire se répète. Alors que ma grand-mère était seule quand son musicien était en tournée et que cet état de fait a

causé son divorce, voilà que sa fille à son tour, est prise seule à la maison, loin des siens, à Lubumbashi où elle avait suivi son mari. La situation devenait de plus en plus lourde, intenable. Après un temps de négociation, elle a fini par convaincre Antoine de lui donner l'autorisation maritale pour qu'elle reprenne son travail de caissière. Il a accepté. Nous sommes ici en l'an 1977. Ainsi elle a pu retourner à Likasi, chez sa mère, tout comme sa propre mère à l'époque, qui était retournée vivre dans sa famille. Son jeune couple ne survivra pas à la distance, à cette époque qui ne bénéficie pas encore des multiples outils technologiques de notre ère. Elle va donc demander le divorce, qui lui sera accordé sans aucune difficulté. Elle sort de cette relation avec une fille dont elle a la garde exclusive. Elle redevient célibataire et jeune mère. Elle se promet de ne plus subir la pression maritale. Elle décide alors de mettre au monde des enfants qui seront à elle. Pour réaliser son désir, elle se met en couple avec un homme issu des cultures matrilineaires. Comme le permettait la culture matrilineaire, elle avait appris de sa mère l'importance de veiller à ne pas perdre ses enfants sous prétexte que la relation avec le père décline et d'exposer ainsi ses enfants à de la maltraitance par des marâtres.

4.2.3 Mon père, le fils de sa sœur

Alors qu'elle travaillait encore à la BRASSIMBA, elle a fait la connaissance de son collègue caissier, David Kusaya. De cette deuxième union, elle aura cinq enfants. Je suis la quatrième fille de ma mère. David Kusaya mon père, appartenait à la tribu des lundis, dit Rund, dans sa langue maternelle. Il était le fils d'un entrepreneur commerçant congolais, Kusaya Malol, mon grand-père paternel, qui avait des activités commerciales à la frontière entre le Congo et l'Angola. C'est lors de ses activités dans le pays voisin que mon grand-père paternel Malol a rencontré ma grand-mère paternelle, Kaswinyi, en Angola. Il a donc épousé une femme angolaise. Cependant, il me faut rappeler que même s'ils n'étaient plus du même pays - à la suite de la division des frontières qui a suivi la conférence de Berlin 1885, dont on a déjà parlé - ils appartenaient quand même à la même tribu matrilineaire. Ce couple congolais et angolais aura cinq enfants, mon père sera le cadet de cette fratrie. Ils étaient tous fils et filles de leur mère par filiation matrilineaire. Bien que ce soit le fils d'une femme, mon père a malheureusement perdu sa maman à la naissance. Il était « kashàlà » : ce qui veut dire celui qui est resté. Après la mort de

sa maman, c'est sa grande-sœur aînée qui l'a allaité. Elle ne voulait pas voir ce bébé mourir de faim, elle l'a donc mis au sein jusqu'à ce qu'elle commence à produire du lait. Sa sœur, ma tante paternelle s'appelait Kangaj, elle était aussi en quelque sorte notre grand-mère de substitution. À ma naissance, ma mère a accepté, à la demande de mon père, de me donner le nom de cette tante qui l'avait allaité et élevé. Ainsi, je m'appelle Bénigne-Aline Kangaj Akusay. Je suis Kangaj comme ma tante-grand-mère. Ce nom veut dire une petite reine et je suis Akusay : ce qui veut dire Fille de Kusaya et *ku-saya* signifie dépecer. Ci-dessous, de la synthèse de mon arbre généalogique pour illustrer la pluralité culturelle qui fait de moi une personne transculturelle.

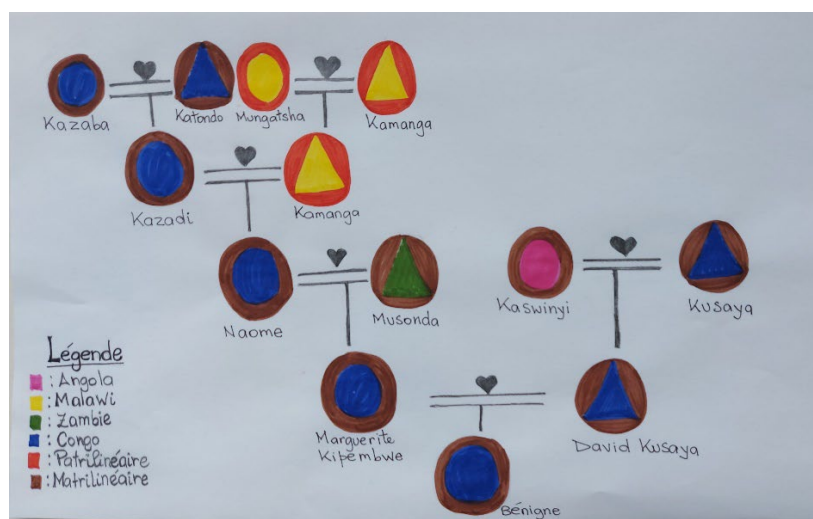


Figure 4 – La synthèse de mon arbre généalogique

4.3 UNE LIGNÉE DE FEMMES BIEN ASSURÉE

Je suis principalement une femme, une fille de mères puissantes et de femmes montagnes que rien n'ébranle. J'ai été élevée et socialisée dans un clan de femmes, culturellement inscrit dans une culture à filiation matrilineaire. Quand j'étais jeune, je n'en mesurais pas la portée. Aujourd'hui, je travaille dans le cadre de mes études en pratiques psychosociales avec les organismes féministes Québécois. Je peux, avec un peu de recul, voir avec plus de clarté à quel point j'ai été socialisée dans un féminisme digne et fier à saveur africaine.

Comme il a été mentionné précédemment, la société matrilineaire est une organisation sociopolitique bien structurée et dont le pouvoir en tant que tel appartient aux femmes. Ce sont les femmes qui sont au cœur des grandes décisions qui concernent le clan, la famille, le village. Cependant, le pouvoir exécutif est remis entre les mains des hommes, ce sont eux qui sont des représentants des femmes au pouvoir. Elles peuvent déléguer soit leur fils, leur mari ou leur frère. Il est important de rappeler que dans ce type de société, la transmission du pouvoir royal se fait de mère en fille.

Comme nous le montre (Tano Kan Koffi A. 2020)¹⁴ en prenant l'exemple de l'empire lunda, le roi est nommé par la reine mère. Les femmes règnent en principe avec leurs maris, leur fils aîné ou avec leur frère, selon leurs personnalités, compétences, mais aussi la qualité de relation qu'ils entretiennent avec la reine mère. Il faut noter que ce qui compte dans ce type de nomination c'est de se demander qui est la meilleure personne pour aider la collectivité à faire face à ses défis. Ainsi, le conseil des sages propose à la reine mère des candidats au trône, mais la décision finale revient toujours à la reine mère. Un fils de roi qu'il n'a pas eu avec la reine mère ne peut en aucun cas prétendre au trône, car celui-ci appartient à la lignée des femmes. À titre d'exemple, supposons qu'une reine mère nomme son fils comme représentant et qu'il devienne ainsi roi. Si le roi meurt, les enfants du roi ne peuvent pas le remplacer. Il sera succédé par le fils de sa sœur, pour que le pouvoir reste dans le lignage féminin et dans la famille royale matrilineaire. Si le roi était remplacé par son fils, cela voudrait dire que le pouvoir s'est déplacé dans la famille de sa femme. La reine mère peut être représentée par la mère ou la sœur du roi. Son autorité est respectée par le peuple et elle est la seule à pouvoir donner des ordres et conseiller le roi. Cette organisation sociopolitique et socioculturelle avait des implications dans la vie des familles et des personnes. À titre d'exemple, traditionnellement, lors des mariages, c'est le mari qui se déplaçait pour aller vivre dans la concession offerte par la famille de la femme.

¹⁴ [Le Royaume de Lunda – Histoire d'Afrique et des Peuples Noirs](#) publié le 19 janvier 2020

4.4 DU POLITIQUE À L'INTIME, MON HISTOIRE DANS L'HISTOIRE DU MONDE

Pour revenir à ma famille directe, je dirais que mes parents étaient évidemment inscrits dans cette culture matrilineaire. Ils ont vécu dans un climat de couple et de famille normale. C'est-à-dire qu'ils avaient des moments de bonheur, des moments de désaccords et de disputes, comme dans la plupart des familles. Au bout de quelques années de vie commune, les moments de disputes sont devenus plus fréquents jusqu'à faire de l'ombre sur des moments de bonheur. Ma mère supportait très mal la domination masculine à son travail de la part de ses patrons belges. Lorsqu'elle rentrait à la maison, elle vivait très mal toute tentative d'exercice d'une quelconque forme d'autorité oppressive de la part de son conjoint, mon père. Elle était tentée de se séparer de lui, mais elle voulait continuer avec lui pour ne pas avoir à faire des enfants avec plusieurs hommes. Elle se promettait de partir une fois que sa famille serait faite. C'est dans cette famille que mon âme s'est incarnée. Je suis née et j'ai été accueillie avec joie.

4.4.1 Structure familiale monoparentale en milieu africain

Mon premier souvenir remonte à mes deux ans de vie. Je m'amusais avec papa, par terre, dans leur chambre à coucher, alors qu'il était en train de cirer ses chaussures. Ma mère, elle, rangeait des vêtements dans leur garde-robe. De mon regard d'enfant, c'était un climat familial serein. Je n'ai pas de souvenir d'avoir perçu des tensions ou été témoin de disputes. Sans trop comprendre ce qui se passait, alors que ma mère était enceinte et attendait mes frères jumeaux, nous avons déménagé dans la maison de notre grand-mère, sans notre père. Un peu plus grande, j'ai compris que mes parents s'étaient séparés. Ma grand-mère vivait seule. Tous ses enfants étaient déjà mariés. Nous sommes ainsi devenus une famille avec deux mamans en la personne de ma mère et de ma grand-mère.

Pour tenter de comprendre l'expérience que ma famille vivait, il faut rappeler que dans la période postcoloniale chrétienne, la vision générale de la société congolaise, stipulait qu'une bonne épouse devait être capable de rester dans son mariage quoiqu'il en coûte. Beaucoup de femmes pouvaient même se convaincre que rester dans des conditions inacceptables pouvait participer au bien-être de leurs enfants, parfois au détriment de leur santé physique ou mentale.

Comme si le simple fait d'avoir les deux parents sous le même toit pouvait garantir le bonheur familial. Il n'y avait donc aucune fierté pour ma mère à se séparer. Cependant, à l'instar de ma grand-mère, ma mère avait aussi grandi dans une culture matrilineaire qui reconnaissait l'agentivité des femmes, leur autodétermination, leur sens de responsabilité et leur fiabilité quant à la gestion de leurs propres vies et des affaires de la cité. Ma mère, tout comme sa mère et beaucoup d'autres femmes dans notre clan étaient à cheval entre la culture coloniale et la culture traditionnelle. C'est cette dernière qui leur servait de pilier de soutènement au moment de prendre des décisions difficiles, qui visaient la sauvegarde de leur intégrité, de l'intégrité de leurs enfants ainsi que de leur dignité.

C'est ainsi que ma courageuse mère, malgré les défis et l'adversité, a pu se libérer du poids incommensurable d'une relation toxique, où régnaient des rapports de forces qui créaient un climat de conflits perpétuels. Elle était dotée d'un esprit de grande liberté et d'amour propre et c'était absolument inconcevable pour elle de se laisser dépérir dans une telle relation.

4.4.2 Évoluer entre sexisme et classisme en contexte postcolonial

Après sa séparation, la suite de sa vie allait lui demander des énergies supplémentaires pour supporter la pression sociale. En effet, la société congolaise des années quatre-vingt considérait qu'il est difficile, voire impossible pour une femme seule, d'assumer les responsabilités parentales sans l'appui d'un homme. Sans oublier le préjugé qu'une femme sans mari est une femme aux mœurs légères.

Ma maman pouvait se permettre de passer par-dessus ces préjugés parce qu'elle avait le privilège de travailler pour et avec les Blancs. Elle pouvait être discriminée du fait qu'elle est une femme, mais pas pour la classe sociale que lui offrait son statut de femme travailleuse avec un emploi stable, un salaire fixe et un statut social respectable. Désormais, elle incarnait le rôle social du père et de la mère, tout en essayant de garder sa vie de femme. C'est-à-dire qu'elle devait travailler la journée et faire la discipline le soir. En effet, notre grand-mère qui s'occupait de ses petits-enfants à la maison lui faisait un rapport à propos de notre comportement durant la journée. Ce type de dynamique existait dans les familles où les deux parents étaient encore

ensemble : la maman veillait sur les enfants toute la journée, elle était la figure de tendresse. Le papa était souvent absent et était la figure de la loi, de l'ordre et de la discipline. Pendant la journée, les mamans pouvaient menacer les enfants de dire au père quand il sera là qu'ils n'avaient pas été sages, obéissants, polis, et que sais-je encore. Ainsi, l'autorité paternelle garantissait la discipline familiale en sanctionnant les infractions comportementales commises en l'absence du père. Dans notre famille, on avait une grand-mère tendre et une maman autoritaire, car il fallait tenir les deux pôles pour l'équilibre de la famille. Je me rends compte après coup, ce que cette configuration familiale nous a permis, mais aussi ce dont nous avons été privés. On n'avait plus accès à notre père et ce rôle de femme-père qu'avait pris ma mère, nous a privé de la tendresse de notre mère.

Je me souviens, c'est le soir. Nous sommes en train de jouer et nous sommes toutes sales, ma sœur et moi. J'ai environ sept ans. Notre grand-mère nous appelle et nous dit d'aller nous laver. Il commence à faire un peu froid. Nous, emportées par le jeu qui est très intéressant et on y a beaucoup de plaisir, nous continuons de jouer dans la poussière. Puis, nous entendons, un peu au loin, la voix de notre mère qui salue les voisines. Nous avons peur et nous nous interpellons mutuellement. Nous arrêtons de jouer. Nous courons chercher de l'eau pour aller dans la douche. Notre grand-mère nous entend et elle nous dit : « je vais dire à votre mère que vous ne m'avez pas écoutée. » Nous la supplions de ne pas nous accuser. Elle dit que si elle ne nous accuse pas, la prochaine fois nous ne lui obéirons pas. Nous courons pour nous cacher. À l'heure du souper, notre mère nous appelle. Mon corps tremble. J'ai peur et j'avance à pas pesant. Je me demande quelle punition elle va nous infliger pour avoir désobéi à sa mère. Ma mère est en colère, elle nous crie dessus. Elle nous ordonne sur un ton courroucé d'aller chercher un bâton pour nous fouetter. Obéissantes, nous partons sagement chercher un bâton et moi je commence déjà à pleurer. Au retour, on tend les mains pour qu'elle puisse nous fouetter, elle nous frappe aux mollets et nous appelle au respect, en nous promettant d'avoir de plus graves conséquences la prochaine fois. (Journal de recherche, Février 2021)

C'est ainsi qu'à cette époque-là de ma vie, j'ai perdu ma maman. Elle n'est pas morte bien entendu, mais la femme qui m'a donné naissance était devenue pourvoyeuse des conditions matérielles essentielles à notre vie. Ma grand-mère était devenue la seule pourvoyeuse d'attention, d'affection et de tendresse. Elle offrait sa présence, ses conseils, son temps et sa bienveillance.

Aux yeux de ma mère et de ceux de la société, elle devait absolument réussir l'éducation de ses enfants et son autoritarisme avait comme fonction de s'assurer qu'on ne devienne pas des délinquants, des enfants mal élevés. À nos yeux, notre mère inspirait la peur et nous vivions une douloureuse distance affective avec elle. Avec du recul, je pense que ma mère voulait compenser son absence et dans ses punitions elle charriait aussi ses frustrations et sa fatigue de femme qui doit subvenir seule aux besoins de sa grande famille. Ainsi, ses punitions nous semblaient souvent disproportionnées par rapport aux fautes commises. Je me dis aujourd'hui que sa vie avait été tellement difficile que pour survivre elle avait dû se durcir. Elle était dure, sévère, autoritaire et même quand tout allait comme elle le voulait, on ne recevait jamais de félicitations. Certes, selon elle, elle devait nous éviter de devenir orgueilleux et nous stimuler pour qu'on devienne capable de faire toujours plus, d'être encore meilleures, encore plus performantes, toujours et encore devenir de meilleures personnes.

4.4.3 Crise socio-politico-économique, impact familial

Nous avons grandi dans un climat familial particulièrement cadré, c'est-à-dire beaucoup d'interdictions et si peu de permissions. Nous avons appris à normaliser et à aimer notre situation d'enfants très disciplinés. Nous étions socialement correctes, selon la bonne éducation préconisée par l'environnement culturel où nous étions.

Ma famille était installée paisiblement au Katanga lorsqu'éclata la guerre civile au sein de laquelle les Baluba du Katanga chassant les Baluba du Kasaayi. Lors de cette guerre, il y a eu du pillage au sein des entreprises des partenaires occidentaux. Cette situation de fratricide avait eu l'impact sur l'ensemble de la société, mais aussi sur la vie des familles, comme Mwembu (2006) nous le précise :

Entre 1991 et 1994 en effet, un conflit sanglant a opposé les Katangais d'origine aux Kasaiens qui résidaient dans la province. Le problème identitaire a commencé à se poser avec acuité au cours de la période coloniale, lorsque le territoire national s'est vu divisé en entités juridiques. Le livret d'identité, document porté obligatoirement par les Congolais, devait indiquer la province, le territoire, la chefferie, la tribu et le groupement d'origine de l'individu. Ces identités régionales, d'abord inconnues, négligées ou non considérées par des populations autochtones, trouvèrent plus tard

leur champ d'émergence, d'intériorisation et d'application dans les centres urbains, espaces multiculturels et foyers d'enjeux divers. Des associations tribales ou ethniques ou régionales apolitiques virent le jour, avivant les « nouvelles » identités.¹⁵

Dans le même ordre d'idée, le mémorial des massacres de la R.D. Congo, qui est une plateforme pour commémorer des crimes impunis vécus depuis trois décennies au Congo, cite le rapport de Mapping (document élaboré par le Haut-commissariat des Nations unies aux droits de l'homme, publié en 2010) avec clarté, pour appuyer la situation sociopolitique de la même période :

Au début des années 1990, sur la pression de la population et des bailleurs de fonds, le Président Mobutu a été contraint de rétablir le multipartisme et de convoquer une conférence nationale, au fil des mois cependant, il a réussi à déstabiliser ses opposants et à se maintenir au pouvoir en usant de la violence, de la corruption et en manipulant les antagonistes tribaux et régionaux. Les conséquences de cette stratégie ont été particulièrement lourdes pour le Zaïre : destruction des principales infrastructures, effondrement économique, déportation forcée des populations civiles au Katanga, violence ethnique au Nord-Kivu, exacerbation du tribalisme et banalisation à travers tout le pays des violations des droits de l'homme.¹⁶

À la suite de cette guerre, l'état socioéconomique, politique et même culturel de la province s'est dégradé. Plusieurs entreprises sont tombées en faillite, le taux de chômage a sensiblement augmenté. La famine a alors envahi la province et les familles ont été déstabilisées à tout point de vue (Jacquemot, 2009). Au cours de cette période, ma mère s'est retrouvée au chômage, sans aucune rémunération. Elle devait se débrouiller pour trouver des activités génératrices de revenus, pour assurer la survie de sa famille. Étant donné que dans sa jeunesse, elle avait déjà une formation en couture, elle a commencé à travailler à partir de la maison avec la machine de ma grand-mère. En parallèle, elle cultivait le champ. Un mal pour un bien ? Le fait qu'elle était devenue travailleuse autonome, elle restait à la maison la majeure partie du temps. De ce fait, elle pouvait avoir du temps pour nous. Je pouvais enfin rencontrer ma maman. Le soir qu'on priait ensemble, elle nous apprenait des chansons, elle nous racontait des histoires de la Bible ou

¹⁵ Mwembu, D. D. d. (2006). La réharmonisation des rapports entre les Katangais et les Kasaiens dans la province du Katanga (1991-2005). *Anthropologie et Sociétés*, 30(1), 117–136. <https://doi.org/10.7202/013831ar>

¹⁶ [Contexte des conflits en RDC entre Mars 1993 – juin 1996 \(memorialrdcongo.org\)](http://memorialrdcongo.org)

celles des romans qu'elle lisait pendant la journée, pendant ses moments de repos. C'est une femme qui aimait et qui aime célébrer la vie. Le jour de notre anniversaire de naissance, elle nous racontait quel genre de bébé nous avons été depuis la grossesse jusqu'à l'âge de la conscience. Finalement, j'étais devenue admiratrice de son courage et j'étais fière de l'avoir pour maman malgré le fait qu'elle demeurait une mère exigeante et autoritaire.

Je n'avais jamais posé la question à haute voix, mais au fond de moi, je me demandais pourquoi notre papa ne vivait pas avec nous, même s'il venait nous voir à la maison de temps en temps. Mes aînés n'en parlaient pas. Je n'osais pas non plus. De toute façon dans cette culture, poser des questions de ce genre aux adultes est considéré jusqu'à présent, comme faire preuve d'impolitesse.

4.4.4 De l'illusion à la désillusion : un amour trahi

Alors que ma mère travaillait de toutes ses forces et s'engageait dans diverses activités génératrices de revenus pour assurer notre survie, mon père, qui avait une autre famille, travaillait encore et il venait parfois nous rendre visite. Je passais parfois du temps avec lui, je sentais qu'il m'aimait. Lorsqu'il venait nous visiter, il m'apportait souvent de petits cadeaux et je me souviens que je restais toujours proche de lui et j'aimais l'accompagner lorsqu'il partait. J'aimais beaucoup mon père, même si je me rendais compte que ma mère ne lui parlait pas beaucoup.

Au cours de cette période, alors que maman travaillait fort, mais peinait à faire vivre sa mère et ses enfants, mes sœurs et mon frère sont tombés malades. Cette situation a créé des dépenses imprévues au programme de ma mère. Elle avait besoin d'aide, d'un soutien financier. Un soir, elle m'a prise par la main, nous sommes allées voir papa, pour lui demander d'assumer ses responsabilités paternelles en aidant ma mère à faire soigner ses enfants.

Je me souviens, c'est le soir. J'ai 6 ans, je marche avec ma mère. Nous allons voir mon père qui habite non loin de chez nous, sur la même avenue. Je sais que ma mère est en train de me parler, mais dans le moment présent, je n'ai aucun souvenir du contenu de ses discours. Nous arrivons chez papa, à la maison où il vit avec sa nouvelle conjointe. Elle nous ouvre la porte sans nous inviter à nous asseoir. Elle

part chercher papa qui revient du travail, et elle revient continuer à mettre la table pour le souper. Lorsque qu'il arrive dans le salon, ma mère lui dit que mon frère et mes sœurs sont malades, et que lui en tant que père il doit leur payer les soins médicaux. Mais il avait déjà refusé avant, elle lui propose de lui vendre son argenterie, pour qu'elle puisse assurer ces frais. Sa conjointe, Marie-Jeanne, finit de mettre la table. J'ai faim. Dans ma tête d'enfant, je me dis que lorsqu'ils vont finir de parler, papa va m'inviter à manger avec lui. Parce que je sais que je suis sa fille préférée. En attendant qu'il m'invite, j'écoute leur conversation. Ils sont tous deux debout, et le ton monte. Mon père dit à ma mère d'aller vendre des légumes au marché comme le font toutes les femmes pauvres non-salariées. Ma mère se sent insultée. Elle hausse encore plus la voix. Ma tête d'enfant attend que papa mette fin à la conversation pour que je partage avec lui le bon poisson qui est dans l'assiette. Mais mon papa bien-aimé d'un ton tranquille, dit à ma mère : « Je ne suis plus leur père. Trouve-leur un autre papa, comme ça tu ne viendras plus me fatiguer. » Il ajoute : « de toute façon les Africains ne meurent pas de faim. Ils vivent de l'air ». Cette parole retentit à mes oreilles telles les cloches d'église à Noël. Elles descendent dans mon cœur et le cassent en mille morceaux. Et ma mère lui dit : « tu n'auras jamais plus aucun droit sur eux. Pour eux et pour moi, tu es mort. » Avec force, elle me prend par la main, nous sortons de la maison pour rentrer chez nous. Mon papa que j'aime beaucoup, par qui je me sens beaucoup aimée vient de dire à ma mère qu'il n'est plus mon père et qu'elle m'en trouve un autre. Je ne sais quoi faire de cette information. De toute façon, ce n'est pas urgent. Ce qui est urgent maintenant c'est de consoler ma mère qui pleure toutes les larmes de son corps en disant du mal de papa, en s'en voulant d'avoir fait des enfants avec lui. Tout au long du chemin de retour, elle se promet de ne plus jamais lui parler ni rien avoir avec lui. Je ne sais plus quel mot dire pour consoler ma mère. Il fait sombre. Dans l'instant présent, il ne fait pas sombre seulement parce que c'est le soir, mais il fait sombre aussi dans nos cœurs de femmes blessées par le même homme que nous aimions. Sur notre chemin de retour, je me souviens avoir craint qu'elle me lâche la main, sous l'effet de la colère, qu'elle m'abandonne comme papa vient de le faire. À partir de ce moment, mes parents ont coupé tous les ponts et mon père n'est plus jamais revenu nous voir. Dès cet instant, j'en ai voulu à mon papa, je me suis sentie non seulement abandonnée, mais aussi honteuse d'avoir un père qui n'assume pas ses responsabilités paternelles. (Journal de recherche, Février 2021).

Pendant longtemps je me suis demandé pourquoi ma mère avait choisi d'y aller avec moi. Avec le temps, j'ai commencé à me dire que probablement ma mère pensait qu'en allant avec moi et qu'en me voyant, papa pouvait être plus empathique et moins désagréable avec elle. Mais cela n'a pas produit les résultats escomptés. Arrivée à la maison, ma mère pleurait beaucoup et

nous a interdit d'aller le voir ni même de parler de lui à la maison. J'avais très mal pour elle. Je crois que j'avais mal pour moi aussi parce que cette situation n'a pas blessé seulement ma mère, l'initiatrice de cette rencontre, mais moi aussi comme témoin impuissante, à qui personne n'avait demandé son avis. Désormais je devais accepter d'être la fille d'un père irresponsable. Mon amour avait été trahi. Je me suis inscrite sur la liste des femmes de ma lignée : d'abord ma grand-mère, ensuite ma mère, et maintenant c'est mon tour. Nous sommes des filles, descendantes des pères briseurs du lien filial. Ces expériences ont asséché les cœurs des femmes de ma lignée, elles leur ont donné de vivre avec beaucoup de rigidité et d'autoritarisme. En échange, elles leur ont donné de la bravoure et le courage de vivre en grandes combattantes.

4.5 LA VIE AU-DELÀ DES ÉPREUVES

Mon père avait disparu du décor pendant les années du reste de mon enfance. Nous avons appris qu'il avait fait un AVC (accident cardiovasculaire). Il était revenu dans la ville étant paralysé. Il est mort plus ou moins trois ans après, à l'âge de 53 ans. Mon histoire relationnelle avec mon père est comme une peine d'amour incompréhensible. Il est parti trop tôt avant que je ne sois capable de faire la paix avec lui. J'ai dû le faire seule plus tard.

J'ai grandi en présence de ma mère, une femme forte, puissante et déterminée. Elle réussissait et elle réussit encore ce qu'elle fait. Mais à ce moment-là, vu notre situation, ses efforts n'étaient pas toujours suffisants, tant sa charge était grande, elle avait six enfants à élever et une mère vieillissante à protéger. Donc, elle travaillait pour nourrir huit personnes. La tâche n'était pas si simple. Heureusement, grâce à la présence de notre grand-mère que j'affectionne particulièrement, je pouvais trouver l'équilibre affectif entre l'autorité écrasante de ma mère et la tendresse discrète de ma grand-mère. J'avais ainsi deux modèles de femmes qui me construisaient.

Quant à moi, j'étais une adolescente très calme et timide. J'étais très sensible et je n'étais pas très outillée pour gérer efficacement mes émotions. Que je vive de la joie, du bonheur, de la tristesse, de la colère ou encore de la déception, tout se soldait par des larmes. J'étais dans l'impossibilité de vivre mes émotions en présence des gens. Je courais me cacher, par peur de

manquer de mots clairs pour nommer les sentiments qui m'habitaient. J'étais très sensible et renfermée. Ces attitudes étaient un mécanisme de défense que j'avais mis en place pour survivre dans un contexte où ma vie intérieure n'avait pas beaucoup de place. Je ne me sentais pas en sécurité pour vivre ce que j'avais à vivre dès que j'étais en public, que ce soit en famille ou à l'école. Les enseignants trop autoritaires me refroidissaient. Parfois, je me réfugiais dans le silence. Méfiante, le silence était pour moi le meilleur moyen pour éviter des problèmes avec les gens et pour être au mieux avec moi-même. Je ne savais pas compter sur les autres. Je me formais progressivement à l'autonomie et à l'indépendance. L'autonomie ici comprise dans le sens d'apprendre à penser, agir, et choisir par moi-même. (Foray, 2016).

Au fur et à mesure que le temps passait, à la maison, les conditions de vie devenaient de plus en plus dures du point de vue financier. La nourriture se faisait rare dans les plats, les frais de scolarité étaient difficiles à payer. Souvent nous étions renvoyés de l'école par faute de paiement. Ma sœur aînée étudiait dans un collège des Frères de Saint-François Xavier (Xavériens). Elle travaillait très bien à l'école et les Frères ne voulaient pas perdre une élève aussi brillante par manque de paiement des frais de scolarité. Ils l'ont mise sur la liste des *insolvables*. Les Frères ont payé l'entièreté de ses frais de scolarité jusqu'à la fin de ses études secondaires et mêmes universitaires.

Ma mère, pleine de gratitude, est allée les remercier pour ce qu'ils avaient fait pour ma sœur et plus particulièrement le Frère¹⁷ Victor Kazadi, qui était le préfet des études au collège à cette époque-là. Après que ma mère lui ait parlé de notre situation familiale, il lui a offert de l'aider à scolariser ses autres enfants, du moins, jusqu'à ce que ma grande sœur finisse ses études et devienne capable d'aider la famille. C'est ainsi que j'ai pu étudier sans avoir à me préoccuper des frais. Cette offre nous a soutenus dans la famille, mais surtout ma mère.

Quelques années plus tard, ma mère a rencontré un homme, Martin Banza, qui chantait à l'Église méthodiste, dans la même chorale que ma grand-mère. Elle s'est mariée avec lui le jour de mes 14 ans. Ils sont allés s'installer dans leur maison, à Panda. C'est une autre commune, à 15

¹⁷ Frère et Sœur écrit avec la lettre majuscule pour celui et celle qui est consacré.e par les vœux de religion à la différence des membres de la même famille.

minutes de voiture de la cité Kikula, où nous vivions avec notre grand-mère. Avec lui j'ai réappris à aimer un papa. Je me suis sentie tout de suite aimée par lui. Il ne venait pas pour remplacer mon père, mais pour faire mieux, être un vrai papa.

4.5.1 De l'amour pour nourrir les liens

Ma grand-mère souffrait d'un rhumatisme sévère qui l'a rendue progressivement paraplégique. Mes sœurs et moi prenions soin d'elle. Avec le temps, nous sommes devenues très proches, elle et moi. Elle est devenue ma meilleure amie. Elle me racontait souvent son histoire ainsi que celle de sa famille. Je pourvoyais à ses besoins de base. Elle me transmettait la sagesse culturelle des ancêtres. Nous nous entendions très bien et nous nous sommes aimés, jusqu'à son dernier soupir.

Depuis mon enfance, je fréquentais l'Église, j'apprenais à prier et à nourrir ma foi. Je restais attentive à la discipline familiale et j'allais à l'école. Je pensais à quel genre d'adulte je voulais devenir et quel genre d'autorité je voulais incarner pour inspirer le respect et la rigueur sans pour autant tomber dans l'autoritarisme abusif. Je ne voulais pas ressembler aux modèles d'autorité oppressive que j'avais subis. Je commençais à rêver au modèle d'autorité et de leadership que je voudrais incarner. J'étudiais en pédagogie, j'apprenais à devenir enseignante. Je me rendais compte que je prenais de la distance envers des personnes qui étaient en exercice d'une quelconque fonction d'autorité. Je perdais mes mots en leur compagnie. On dirait qu'en leur présence je m'éteignais. C'était inconfortable, mais je ne savais pas quoi faire.

À la fin de la vie de ma grand-mère maternelle, j'étais seule avec elle. Mes grandes-sœurs s'étaient déjà mariées. Mes jeunes frères vivaient avec mon grand-père. Je prenais soin d'elle avec amour et dévouement tout comme elle avait pris soin de moi toute mon enfance et ma jeunesse. Ma mère me l'avait confiée et je veillais sur elle avec bonheur. Lorsqu'elle est décédée, je m'étais effondrée, j'étais noyée dans mon deuil et ma mère ne supportait pas de me voir ainsi. Elle se fâchait contre moi, m'intimant l'ordre de ne plus pleurer.

Plus tard, pour mon orientation dans ma vie d'adulte, j'ai choisi d'entrer dans la vie religieuse. Mais avant de partir, j'avais pris mon courage à bras-le-corps pour nommer à ma

mère le sentiment d'injustice que j'avais vécu face à ses réactions à mon égard lors du décès de sa mère. J'étais fière de moi. J'avais été capable de lui faire face et de lui parler. Je me suis sentie soulagée et fière d'avoir réussi à le faire. Cet événement m'a permis de briser le silence qui, jusqu'à présent, était mon refuge alors que je ne m'y sentais même pas confortable. Je me sentais comme si je venais tenir tête à une autorité écrasante. Je reprenais mon pouvoir d'agir en relation dans ce contexte. De ma mère, rameuse à contrecourant, de qui j'ai hérité de la force de caractère, je dis ce kasàlà :

Marguerite-femme-détermination

*Venue au monde au temps favorable
En plein milieu d'un siècle, au cœur de l'Afrique,
Sur ces terres généreuses que les scientifiques
Nomment, berceau de l'humanité.*

*Sur la terre de la RD Congo,
Pays dit scandale géologique,
Pays de grandes diversités culturelles.
Et de grands rassemblements des peuples.*

*Née à DACO, dans une ville nommée à l'époque,
Jadoville la belle, Likasi la coquette,
Ma ville natale m'accueille
À l'heure de la transpiration de la terre,
Sa sueur nourrit le sol en gouttes de pluie.*

*Née au temps où l'atmosphère riait jusqu'aux pleurs,
Larmes en pluie de bénédiction.
Missionnaire de l'écologie,
Je suis porteuse de bonne nouvelle pour le paysage.*

*Née en plein milieu du jour.
Alors que le soleil se cache derrière les nuages,
N'osant pas affronter l'intensité de ma lumière,
On me nomme Marguerite, je suis la fille-lumière.
Couleurs bois d'ébène, stéréotype de la beauté africaine.*

*Je suis la Marguerite, fleur princière,
De différentes couleurs à la forme du soleil,
J'exhaler le parfum de beauté
Fleur des champs et des bouquets.
Fleur des collines et des vallées.*

*Je suis la marguerite régal des abeilles,
Usine de miel, je suis la source de bon goût.
Marguerite fleur associée au bonheur,
À la joie, à l'amour et à la pureté.*



*Je suis cette âme
Généreusement intelligente
Je m'incarne pour apporter du bonheur
À la maternité meurtrie de ma mère.*

*Mes racines prennent leur source au Malawi,
Petite fille de Lazare Kamanga,
L'Abraham de notre lignée.
Père d'un peuple métissé.*

*Ce vaillant et fier combattant
Maintient sa dignité et son amour
Seul, il prend soin de ses enfants.
Modèle de l'homme dévoué.*

*Mes racines se nourrissent au Congo,
Je suis la petite fille de Kazadi Njenala,
Douce femme au cœur tendre
Qui préfère l'amour au trône.*

*Petite fille de Kipembwe et de Kilambwe,
Mes grands-parents paternels. Ce mélange fait de moi
L'héritière d'un grand bagage interculturel*

Et d'un métissage interethnique.



*Fille de Musonda Mofat,
Mon charmant papa de qui j'hérite
La bonne humeur et le sens de l'humour,
Homme de grande taille aux couleurs africaines.*

*Fille de Naome Mungatsha,
Femme extraordinaire, beauté incomparable,
Altruiste engagée,
Elle me lègue sa compassion
Et sa capacité à prendre soin des autres.*

*Ma chère mère que j'ai profondément aimée,
Le genre de maman que l'on souhaiterait
Voir vivante éternellement.
Dommage que toute vie doive finir.*

*Je suis Marguerite Kipembwe Kabuya,
L'envoyée de l'au-delà, âme missionnaire,
Chargée de faire la joie de ma mère
Après que les circonstances de la vie
Lui ait arraché ses deux premiers enfants.
Je deviens sa fille aînée.*

*Je suis l'infatigable sœur de Gabrielle Kazadi,
De Marien Musonda et de Élanie Kanyasho
Par qui j'apprends l'art d'être grande sœur
Et tante de Choudelle, Jersey et Charnelle.*

Je suis fille d'un homme d'affaire,

*Riche comptable associé en magasin à Likasi.
Vaillant investisseur dans la pêche
Bateau et pirogues à son service,
Au paradis de Kasenga.
Il prend soin de sa femme et de ses enfants.*

*Je suis la petite Marguerite,
Témoin et victime des coutumes matrilineaires,
À qui ma famille paternelle arrache mon père
Par avidité de biens.*

*Ainsi mon papa bien aimé
Est donné en cadeau à sa cousine, ma tante.
Et ma mère bien-aimée, alors jeune épouse,
Tombe en famille monoparentale.*

*Nous prenons le chemin de retour à Likasi.
Ma mère, pour notre survie
S'applique à la couture et à la vente de beignets.
Je suis fière d'elle.*

*Je suis Marguerite,
Fille et femme généreuse,
Experte du ménage,
Je donne du temps pour prendre soin de la maison
d'Élanie Kanyasho à Panda.*

*Je m'exerce à prendre soin de ses enfants.
Ainsi, je suis la gardienne de Rosie et Éthi
Après leur journée à la crèche.
Je veille sur Madou et Aguy,
Je suis la serviable vaillante cousine.*

*Jeune adolescente,
C'est bien beau de rendre des services,
Mais l'instruction est importante pour la jeune fille que je suis.
Je rentre dans ma famille et retour à l'école.*

*Je suis Marguerite Kipembwe
Une jeune femme en besoin d'amour paternel.
Mon charmant papa préfère les garçons à moi.*

Je me sens rejetée sans raison.

*Comment puis-je manifester ma déception...
Avec beaucoup de courage, je m'engage
Sur la voie du dérangement et de l'indiscipline
Je montre ainsi mon mécontentement
Qui me vaut une exclusion définitive du lycée.*

*Je suis la jeune fille au chômage
Debout non emportée par l'orage
Je ne rêve pas de rester femme de ménage.
Retour à l'école de coupe et couture,
Brevet, comme visa vers l'âge adulte.*

*Femme multifonction,
Mon amour pour les enfants
Me donne droit à un an de stage
En enseignement maternel à Panda.*

*Friande de l'apprentissage,
Autodidaxie en sténographie,
M'octroie la place de caissière à la Brassimba,
C'est le temps du retour à la maison.*

*L'excellence de mon travail,
Laisse des marques indélébiles
Ils ne peuvent plus se passer de
Mes services, ces hommes et ces blancs.*

*Je suis Marguerite Kimpembwe,
Dite, Maguy la douce.
Née au temps de la recherche de l'indépendance du Congo,
Effervescence politique et économique,
Je suis la femme en recherche de liberté.*

*Je grandis au temps de l'épouse au foyer.
Au temps où fille égale épouse et future maman.
Ainsi, je deviens, Marguerite, Mme Muluu.
Je fais la fierté de ma mère et de ma famille.*

*De Likasi, à Lubumbashi,
J'abandonne mon travail de rêve,
Pour devenir la jeune épouse d'Antoine,
Vendeur de bière à la frontière de la Zambie.*

*Nécessité de l'autorisation maritale
Pour accéder au milieu de l'emploi.
Mes employeurs l'obtiennent de lui.
Retour à l'emploi, je reviens à Likasi.*

*Bien avant l'époque des réseaux sociaux,
Jeunes époux séparés, relation infectée,
Tranchée violemment par le glaive
De la distance et du silence.*

*Je suis Marguerite Kipembwe,
Femme forte et chercheuse de liberté,
Je veux bien faire plaisir à la société,
Mais pas dans un semblant de mariage.
Désormais divorcée et célibataire.*

*Femme battante, amoureuse de la vie,
Femme au cœur doux et à l'affection inexprimée,
Je suis la volonté d'avoir mes propres enfants.
Ceux que je ne vais partager avec personne.
David Kusaya se prête à l'aventure.*

*Je suis la vaillante mère de Fanny
L'imbattable maman de Christian
L'infatigable mère de Huguette,
La courageuse maman de Bénigne
L'invincible mère d'Arnold et Achille.*

*Je suis la brave maman,
Soucieuse de la transmission des traditions
Je suis celle qui conte des histoires crépusculaires
Talents d'enseignante,
J'apprends des chansons à mes rejetons.*

*Femme de foi profonde,
Je crée une Église domestique
Avec mes jeunes enfants, je prie,
Je les abandonne sur les genoux du Christ.
Je suis la maternité inspirante.*

*Je suis la maman qui, autre fois
A tout perdu pour le bien de mes enfants.
Exigeante et rigoureuse, je les protège
De la délinquance juvénile. Je suis la guerrière-mère.*

*Je travaille, je m'investis, je fidélise,
Je suis la fierté de mon employeur.
Messieurs Obrouk, Cadranelle et j'en passe
Témoins de mon talent de caissière sans égale.*

*Jusqu'à l'éclatement de la guerre civile de 1992.
Employée modèle, acharnée de la perfection.
Des admirateurs et des jaloux en bavent.
L'intelligence pratique est ma force.*

*Transférée dans une autre entreprise,
Pour moi, mieux vaut le chômage
Plutôt que participer à la fourberie
Et l'escroquerie de mon nouvel employeur.*

*Je suis Marguerite Kipembwe,
Femmes aux grandes valeurs humaines
Devenue travailleuse autonome,
Je m'engage avec entrain pour la survie de mes enfants.*

*Femme aux multiples talents,
Grande couturière de sang, je taille,
Je coupe, je couds, je confectionne.
Je plie, je préviens le monde de la nudité
Je suis la créatrice de la beauté en tissu.*

*Mes talents sans limite, rejoignent le métier de mes ancêtres.
Je deviens laboureuse de la terre.
Mandumbwila, angelakis et kapulwa*

*Me nourrissent de compote, jongwe, pupwe.
Je savoure les produits de la terre et de mon travail.
Je fais appel à toutes mes connaissances.
Je deviens vendeuse de combos, poissons salés,
Je suis la mère à tout faire.*

*Femme seule, trempée dans le Seigneur,
Il vient à ma rescousse.
Les xavériens assurent la scolarité de mes enfants.
Je suis gratitude, profonde reconnaissance.*

*Aujourd'hui, pour la société,
Ils deviennent des hommes et des femmes,
À mes yeux, ils sont et resteront des enfants.
Pour eux, je rêve d'une vie meilleure.*

*Je suis l'heureuse grand-mère d'Adeline et Bède,
De Naomi et Christian, de Victor et René,
De Mickael et Marcia, de Raoul et Maguy,
De Bryan, et Marie-Bénigne,
D'Arianne et de Isaiah-Arnold.*

*Et moi, qui saisis la chance de dire ce récit,
Je suis Bénigne Kangaj,
Fille fière de sa mère. Je suis l'histoire en Héritage,
L'histoire en transmission.*

*Respect et reconnaissance plein le cœur,
Je suis l'admiratrice de la mère que j'ai eue.
Aujourd'hui, je me tiens debout
Pour te célébrer et pour célébrer ta vie, maman.*

*Reconnaissance plein le cœur,
Je suis la petite fille au soir des histoires et des chansons,
Je développe l'ouïe musicale.
J'attrape le bon goût de la lecture en transmission,*

*Reconnaissance plein le cœur,
Je suis la petite fille aux côtés de ma mère couturière,
J'apprends à découdre des erreurs, à dénouer le fil,*

J'attrape le goût de la couture.

*Reconnaissance plein le cœur,
Je suis la petite fille remplie de bonheur
De voir pour la première fois
Ma mère danser le jour de mon baptême,
J'attrape le plus beau souvenir de mon enfance.*

*Reconnaissance plein le cœur,
Je suis la petite fille tenant la main de ma mère,
Sur la route vers le mouvement charismatique,
J'attrape le goût de la prière.*

*Reconnaissance plein le cœur,
Je suis la petite fille que ma mère rappelle à l'ordre,
J'évolue dans la discipline et la responsabilité personnelle,
J'attrape le discernement du bien et du mal.*

*Reconnaissance plein le cœur,
Je suis la jeune fille à qui ma mère
Montre comment prendre soin de ma grand-mère
J'attrape le sens de la compassion et de l'empathie.*

*Reconnaissance plein le cœur,
Je suis la jeune femme, sur la route du Christ,
À l'aéroport de Lubumbashi, dans les bras de ma mère,
Je sens son cœur battre contre le mien,
J'attrape la profondeur de l'amour maternel.*

*Reconnaissance plein le cœur,
Je suis la jeune novice aux bras de ma mère et de papa,
En marche vers l'autel de ma consécration,
J'attrape la fierté et la gratitude d'avoir des parents.*

*Reconnaissance plein le cœur,
Je suis la femme en mission loin de ma mère,
Lorsque je m'inquiète, ne sachant pas comment va ma mère,
J'attrape l'importance de la place d'une mère.*

*Reconnaissance plein le cœur,
Je suis la fille qui a besoin de sa mère pour se confier
Je garde à l'esprit tous les conseils qu'elle me donne,
J'attrape le sentiment profond d'avoir un être cher.*

*Je suis Bénigne Kangaj,
Remplie d'émotion pour te nommer mon amour
Même si je ne sais jamais de quelle manière
Te le montrer pour rejoindre ton cœur.*

*Je te remercie d'avoir accepté d'être ma mère.
D'avoir pris soin de moi
Malgré les épreuves par lesquelles tu es passée
Tu m'as montré le sens de l'altruisme.*

*Je te remercie d'avoir été ferme dans mon éducation
De m'avoir recadrée chaque fois que je débordais,
Malgré les critiques des gens autour,
Tu m'as montré le sens de l'amour maternel.*

*Je suis fière de t'avoir pour mère.
S'il existe ailleurs, une autre vie,
Je veux encore te choisir comme mère.
Je remercie la vie de m'avoir placée dans ta vie.
MERCI, MAMAN !!!*

4.5.2 Se tenir debout sur la voie de la reprise du pouvoir

J'avais eu une vie avec ma mère et ma grand-mère, j'avais eu une vie à l'école et j'avais pu observer la manière dont les adultes exerçaient du pouvoir de manière souvent injustifiable entre eux ou sur les enfants. Je commençais une nouvelle vie au couvent. J'étais curieuse de voir comment la question du pouvoir est abordée et incarnée dans la vie religieuse.

Pendant la période de formation initiale, soit le postulat et le noviciat, les deux premières étapes de la formation à la vie religieuse, j'ai pu observer à différentes occasions, d'autres

formes d'autorité. Celles-ci étaient incarnées par différentes personnes religieuses consacrées (Sœurs, prêtres et Frères).

J'ai rencontré l'autorité de la maîtresse de formation, des accompagnateurs et accompagnatrices spirituelles, les supérieures locales et provinciales, les aumôniers des communautés. Par des retraites spirituelles annuelles, des sessions de formation, des recollections, des accompagnements réguliers, ces personnes m'ont appris à faire de la lecture spirituelle, à pratiquer de méditation spirituelle et sensorielle, à faire la relecture de mon histoire de vie et les accompagnements psycho-spirituels. C'est ainsi que j'ai appris à grandir au contact de ces pratiques religieuses et spirituelles pour la construction et le développement de ma vie religieuse.

4.5.3 Un père absent, un père pardonné

Avec tout ce bagage rempli de prises de conscience, j'ai réussi à me rendre compte que j'en voulais encore à mon père de m'avoir abandonnée, surtout au moment où nous avions le plus besoin de lui. Je me rendais compte que mon rapport à l'amour paternel avait été affecté et ce fait m'empêchait quelquefois de prier le *Notre Père* qui est une prière quotidienne dans ma pratique de vie (laudes, vêpres, messe, chapelet, ...). Ce ressentiment envers mon père constituait un poids sur mon cœur aimant et sur ma capacité à faire confiance. Je devais m'en débarrasser pour devenir libre du poids de mon passé. J'ai décidé de lui enlever tout pouvoir d'influence négative sur ma vie. Je me suis engagée dans le processus de lui accorder mon pardon pour son irresponsabilité par un accompagnement psychospirituel.

À la lecture de (Saunal, 2005, p. 204), je prenais conscience que nourrir mon amertume envers mon père était une manière de continuer de lui accorder une forme de pouvoir sur ma vie. Je comprenais que ce qui me faisait mal, ce n'est pas tant ce qu'il a fait ou ce qu'il n'a pas fait, mais surtout le rapport que j'entretenais avec ça, mon refus de mettre fin à son idéalisation :

Enfin mon père ce n'est pas un monstre, c'est un « con ». Au fond, ce qui est en jeu, c'est d'accepter que ses parents aient été strictement ces êtres-là, avec leurs limites, leurs manquements et non des parents idéaux. Cette acceptation est

essentielle, car elle permet de se percevoir autrement qu'en victime, même si on l'a été. De plus, en vouloir à quelqu'un c'est continuer à attendre quelque chose de lui, donc, maintenir du lien. Cette démarche permet de s'engager sur sa propre route, sans dette envers eux.

Après un temps d'accompagnement psycho-spirituel, je ne savais pas quand c'était arrivé, mais peu à peu, je commençais à me sentir libérée, et à prier pour le repos de l'âme de mon père. De cette manière, j'ai su que je commençais à lui pardonner, j'étais et je me sentais plus libre. Et c'est ce que précise (Zarka, 2014, p. 440) quand il dit :

Le pardon est un événement dans le temps personnel de celui qui pardonne et de celui qui est pardonné. Il surgit sans pouvoir être expliqué par une série de causes et d'effets. Il ne peut être prévu, il surgit donc comme dans l'instant et dans cet instant, transfigure le rapport de l'offenseur à l'offensé, et inversement, mais aussi leur avenir.

Mais pourquoi j'en ai tant voulu à mon père ? Maintenant avec le recul, je pense que ce n'est pas seulement parce qu'il m'a abandonnée. Mais c'est surtout parce que cet abandon a eu comme conséquence, l'endurcissement du cœur de ma mère. Le cheminement du pardon à papa a été important. Il m'a aidée à développer la capacité de poser un regard positif sur des situations et sur des personnes. Et désormais cette compétence m'aide à vivre ouverte face à différentes personnes, quels que soient leurs états physique et/ou mental, leur personnalité et leurs origines culturelles, les personnes avec qui je vis dans mon quotidien communautaire. Sans oublier que je porte en moi un héritage familial interculturel.

4.6 LA RENCONTRE DES MONDES

Je fais partie d'une congrégation religieuse fondée en 1818 en Belgique, plus précisément à Tildonk par le Révérend Abbé Jean Corneille Martin Lambertz.

Avant 1960, soit l'année de l'indépendance du Congo, alors que le pays était encore totalement sous l'emprise de la colonisation belge, il s'est produit un mouvement de masse d'immigration de l'Europe vers les territoires colonisés qui étaient à conquérir, à civiliser et à évangéliser. Ainsi, un grand nombre de missionnaires de l'Église Catholique romaine a été

envoyé dans différents pays d'Afrique. Évidemment les lieux de destination étaient choisis principalement selon la division territoriale issue de la conférence de Berlin tenu en 1885 à l'initiative du Chancelier allemand Otto Von Bismarck. Ce n'est donc pas étonnant qu'en République Démocratique du Congo, ce soit la branche des ursulines de Tildonk et celle de Wavre qui nous ont envoyé des missionnaires. C'est dans ce mouvement, plus précisément en 1955, que des religieuses ursulines de Tildonk sont arrivées au Congo, soit cinq ans avant l'indépendance du pays.

De 1879 jusqu'en 1960, le Congo était donc sous emprise du pouvoir colonial Belge. De 1885 à 1908, le grand Congo était une propriété privée du roi Léopold II de Belgique. C'est à partir de 1908 que l'actuelle République Démocratique du Congo a été cédée par le roi à la Belgique pour devenir une colonie belge.

4.6.1 Des êtres humains abîmés par la violence coloniale

Le système colonial belge a réussi à « abîmer » le peuple congolais. Il lui a fait subir ce que (Traoré A. 2002) appelle avec éloquence le viol de l'imaginaire, pour parler de la destruction physique et psychique, culturelle et spirituelle des peuples colonisés. C'est dans ces écoles coloniales et néanmoins catholiques que des générations d'Africains ont intégré l'idée de la suprématie blanche, de la hiérarchisation des corps selon la couleur de la peau, des langues, des cultures et des visions du monde. L'homme africain, tout comme l'autochtone d'Amérique ou celui d'Océanie étaient ainsi vus comme des sauvages et décrits comme tels dans les manuels scolaires. En conséquence, il fallait civiliser, acculturer, évangéliser et donc humaniser tous ces sauvages. Ils devaient absolument adopter des manières d'être, de se tenir, de voir le monde, de penser et de parler des colons et donc des blancs. Il fallait renoncer aussi bien à leurs traditions, à leurs visions du monde qu'à leurs spiritualités, qui étaient non seulement infériorisées, mais aussi diabolisées. L'intention devenait évidente : il n'y a pas de place à une quelconque rencontre interculturelle, mais plutôt, le transfert du style de vie européen dans le quotidien des peuples colonisés. Ces élèves devaient absolument renoncer au monde connu, s'éloigner autant que

possible de la vision du monde de leurs ancêtres, de leurs communautés et adopter une organisation quotidienne inadaptée à leurs contextes et à leurs territoires.

4.6.2 Évangélisation et colonisation, presque les mêmes attitudes malgré les finalités différentes

Malheureusement, l'évangélisation devenait ainsi une œuvre de paternalisme. Cette réalité était perceptible dans tous les secteurs de la vie sociale comme dans l'église. La majorité des missionnaires venaient avec des intentions claires d'évangélisation, ce qui ne les protégeait pas cependant des préjugés racistes et des attitudes colonisatrices. Pour la nuance, il importe de dire que la plupart étaient tout simplement des gens de leur époque, rassurés par la noblesse de leurs intentions, ils manquaient de recul pour interroger leurs pratiques. Ils n'avaient pour certains aucune conscience de la gravité de leurs actions et de leurs paroles ainsi que des impacts sur la santé des enfants, des adultes et des communautés sur lesquels ils avaient un pouvoir illimité, vu qu'ils se considéraient comme des représentants de Dieu en plus d'être soutenus et protégés par le pouvoir colonial avec lequel ils entretenaient des relations réciproques de bons services. (Nkouna, 2021, p. 9) nous éclaire là-dessus en précisant :

Au milieu du XIXe siècle, l'œuvre missionnaire trouve des points convergents avec la domination coloniale. Le missionnaire et le colonialiste sont tous deux Blancs et représentants d'une même civilisation conquérante, celle de promouvoir la supériorité des Blancs et l'infériorité des Noirs. Ainsi, ils se rendent de nombreux services mutuellement pendant plusieurs années. Bien que quelques écarts aient été observés, néanmoins cela n'enlève rien à l'essentiel que la colonisation et l'Église se sont aidées réciproquement de manière considérable.

Les discriminations et les oppressions de type racialisé, sexiste et classiste n'étaient pas si rares dans les écoles religieuses, dans les noviciats voire à l'église même. Pour exemple, au Congo, dans de grandes villes, il y avait des églises réservées aux noirs et d'autres aux blancs. Ou encore, dans une même église, il y avait de meilleures places réservées aux blancs et les restes étaient réservés aux noirs. Comme le raconte (Oyono, 1956) cité dans (Nkouna, 2021, (pp. 12-13)

Dans l'Église, les Blancs s'assoient à côté de l'autel. Ils s'installent commodément dans des fauteuils de rotin revêtus de coussins de velours. Alors que les noirs s'assoient dans la nef de l'Église. Cette nef est séparée de deux files : une rangée réservée pour les hommes et l'autre pour les femmes. Les troncs d'arbres leur servent de bancs. Ces indigènes sont sous la surveillance stricte des catéchistes pourvus de chicotte et font les cent pas et n'hésitent pas à réprimander des fidèles distraits. [...] Aussi, la séparation entre blancs et noirs s'observe aussi lors de la distribution de la communion où une sainte table leur est réservée « les Blancs ont leur Sainte Table à part » (Oyono, 1956 :23). Cette séparation pendant des messes est loin des valeurs enseignées par Jésus-Christ dans les évangiles de la Sainte-Bible. De ce fait, l'Église Catholique applique les mêmes méthodes que le colon, celles d'obliger et de dominer l'autre : « Dans la nef, les catéchistes fermaient les portes pour obliger les nègres à écouter le sermon » (Oyono, 1956 : 115)

Dans le même ordre d'idées, dans les anciennes colonies, il n'est pas rare que les plus vieux racontent qu'on pouvait entendre les missionnaires *blancs*, dire aux jeunes qui voulaient adhérer à la vie religieuse qu'ils fuyaient la pauvreté ou la misère de leurs familles pour entrer au couvent en espérant avoir une vie aisée. On pourrait se demander à quoi servaient de tels propos humiliants adressés à des consœurs ou encore à des confrères.

C'est là que (Prudhomme, 2007, p. 179), lors d'un colloque¹⁸, rapporte avec précision :

Il y a une manière de penser la mission chrétienne à travers une occupation méthodique de l'espace qui rappelle les rêves impériaux et conduit à établir une domination morale et religieuse symétrique de la domination politique et économique. Au nom du progrès, de la civilisation, colonisateurs et missionnaires en viennent alors à un partage des tâches qui aggrave les risques de confusion.

Pour revenir à ma propre communauté, je dirais qu'après l'arrivée des missionnaires ursulines belges en 1955, elles ont travaillé pendant plus ou moins 25 ans avant d'admettre les

¹⁸ Colonisation-Évangélisation Les relations entre les pouvoirs coloniaux, les pouvoirs locaux et les missions, des Grandes Découvertes à la décolonisation Colloque à la Sorbonne du Centre Roland Mousnier du 13 au 15 décembre 2007

filles du pays dans la congrégation. Les évêques des lieux voulaient que les filles s'engagent d'abord dans des congrégations dites diocésaines¹⁹ pour agrandir l'Église locale.

4.6.3 L'aube d'une vie religieuse à la croisée de cultures antagonistes

Les premières Congolaises qui ont été accueillies dans la congrégation des Sœurs ursulines de Tildonk au Congo sont entrées au couvent à partir de 1979. Elles étaient formées à la manière belge, sans qu'aucune précaution ne soit prise pour les aider à faire des liens entre leurs cultures et la culture de la congrégation qui était définitivement belge.

Des années plus tard, les missionnaires en vieillissant, elles ont commencé à rentrer chez elles. Les unes parce qu'elles tombaient malades et rentraient pour leur retraite ou pour leurs soins de santé. Les Sœurs congolaises les ont remplacées progressivement. Mais, les nouvelles supérieures comme les formatrices gardaient le modèle, la rigueur et les exigences de la vie religieuse selon le modèle belge, tout en vivant dans un contexte congolais. Elles étaient donc à la croisée des deux cultures : la culture belge et la culture congolaise. Héritières elles-mêmes des écoles coloniales et de l'apprentissage de la vie religieuse auprès des religieuses belges, elles cherchaient des moyens pour arriver à réinventer une manière qui serait plus adaptée à leur contexte. C'est dans cette culture hybride, qui n'était plus ni belge ni congolaise, que j'ai commencé ma vie religieuse. J'apprenais à m'adapter à la nouvelle culture de vie consacrée et communautaire, avec tout ce que cela comportait comme exigence. Notamment les horaires quotidiens à respecter, de la discipline personnelle dans la gestion du temps et des activités personnelles/communautaires. J'apprenais à m'adapter aussi à une nouvelle culture sociale parce que j'ai quitté ma province d'origine, le Haut-Katanga pour le Nord et le Sud Kivu, des provinces situées à plus ou moins 1500 et 2000 km au nord du pays.

Loin de mon contexte habituel, j'apprenais à être attentive à ce qui se passait en moi et au-dehors. J'apprenais à habiter les complexités, c'est-à-dire à comprendre les codes culturels, à les

¹⁹ Il s'agit des congrégations reconnues par l'évêque d'un diocèse et qui n'a pas reçu d'approbation du Saint-Siège. Les congrégations diocésaines dépendaient exclusivement de l'évêque du diocèse où la fondation a été approuvée.

adopter sans laisser tomber ceux de mes origines. J'apprenais à puiser mes forces à la source de vie en moi. Autrement dit, Dieu par les pratiques de prière. C'était une période où j'ai cultivé une vie intérieure profonde par la prière quotidienne, la méditation de la parole de Dieu, l'adoration de l'Eucharistie, tout cela me nourrissait. Je devais faire face à toutes ces réalités tout en assumant le fait que désormais je serai seule c'est-à-dire célibat et solitude, sans ma mère ni ma famille près de moi. Mais que je devais m'habituer et m'adapter à mes consœurs pour en faire ma nouvelle famille. Mon système d'adaptation était très sollicité. Ces apprentissages m'accompagnent jusqu'à présent et deviennent des compétences relationnelles. Je me suis créé ainsi une base solide pour une vie que je souhaite garder jusqu'à la fin de mes jours. J'ai appris à chercher souvent ce qui était bon pour moi et avec quoi j'étais confortable à l'intérieur malgré les adversités dehors.

Je me souviens, c'est en 2008, je suis dans la communauté, je vis avec mes compagnes de formation et les Sœurs religieuses. Je suis en train de faire des bouquets avec les fleurs que je viens de cueillir du jardin, pour mettre à la chapelle. Une sœur passe par là, elle apprécie ce que je fais et trouve que je fais un bon agencement des couleurs. Je me sens encouragée et je suis contente. Pendant que je fais un dernier arrangement, une autre arrive et dit que les bouquets sont moches, ça risque de la distraire pendant la méditation à la chapelle. Elle ajoute qu'elle se demande comment une personne de mon âge ne sait pas faire de simples bouquets de fleurs. Je me sens attaquée, je sens qu'elle vient invalider tout le travail que j'ai fait. Mais je ne réponds pas à sa provocation. Je me dis à moi-même que si elle ne les apprécie pas à cet instant, peut-être qu'elle changera d'avis à un autre moment. Je me rappelle que ma grand-mère me disait que lorsque je me sens agressée par une grande personne et que j'ai envie de réagir, il faut que j'imagine que j'ai une feuille verte sous la langue et que la personne en face de moi n'a pas le droit de la voir. Cela m'empêche ainsi de parler et de générer une situation désagréable. Je prends une grande respiration et je la laisse parler et passer. (Journal de recherche, Novembre 2022)

Je vivais dans ce contexte féminin et encore néocolonial. Mon rapport à l'autorité était en constante confrontation comme une répétition, c'était encore une autorité au féminin. Rappelons que je viens d'une famille de filiation et d'éducation matrilineaire dans un contexte postcolonial. Encore une fois, j'étais à la croisée de plusieurs cultures, de plusieurs influences qui s'ignorent mutuellement et que moi-même je ne comprenais pas très bien. J'aurais tant aimé avoir des

interprètes culturels qui m'aideraient à mieux comprendre ce que je traversais et les différents courants qui étaient en confrontation en moi et autour de moi.

4.7 L'AUTORITÉ AU FÉMININ

Je vivais dans ce milieu complètement féminin. Où la hiérarchie est non seulement structurelle, mais aussi culturelle. Une sorte de système patriarcal au féminin. Théoriquement, il s'agit d'une vision circulaire de la hiérarchie, à la manière recommandée par le Christ : être au milieu de ses disciples, pas assis à la table, mais être celui qui sert. (Luc 22 :27)²⁰. Pratiquement il s'agit de la hiérarchie pyramidale, où certaines par droit d'ânesse, et d'autres ont le pouvoir et exercent des fonctions d'autorité, peuvent avoir le droit et l'espace d'expression.

Ci-dessous une illustration de la structure institutionnelle de la congrégation des Sœurs ursulines de Tildonk consignée dans les constitutions de la congrégation.

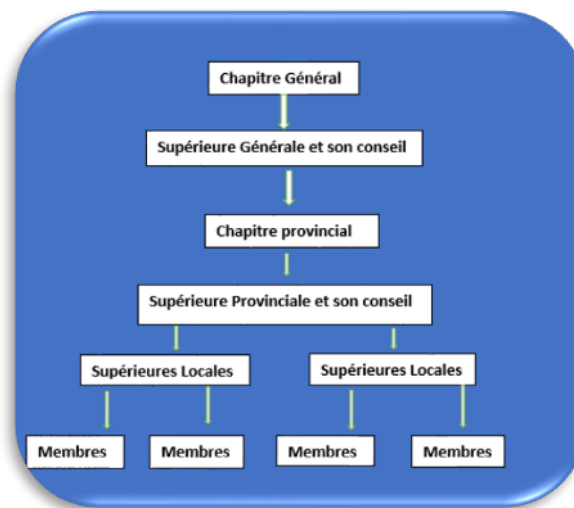


Figure 5 - Structure de gouvernance des Ursulines de Tildonk

²⁰ Luc, chapitre 22 verset 27. Bible de Jérusalem

4.7.1 Expérience d'autorité bienveillante avec une supérieure en communauté

Dans ce contexte, lorsque je rencontrais une personne qui exerçait sa fonction d'autorité avec bienveillance, c'est-à-dire avec sollicitude, je me sentais en confiance. Je sentais que j'allais être écoutée en cas de besoin. J'avais même le courage d'initier une conversation.

Je me souviens, c'est un vendredi soir, je suis un peu fatiguée. Je suis en stage, je viens de finir ma semaine de travail et mon mois, mais j'ai une rencontre d'évaluation mensuelle avec ma supérieure. Je ne sais pas ce qui m'attend et comment je sortirai de cette rencontre. En fait, je ne connais pas le contenu, mais j'ai une bonne relation et je sais que ma supérieure est pleine de douceur et de bienveillance. Donc, je suis confiante. Je marche vers son bureau, abandonnée, et disposée à accueillir ce qu'elle va me dire. J'arrive, elle m'accueille avec un grand sourire, elle prend mes nouvelles de l'école et de ma communauté, elle me partage aussi les siennes. Je sens qu'elle a de la considération pour moi parce qu'elle me partage aussi ce qu'elle vit. Je me sens édifiée. Puis elle me regarde avec sourire et me dit que nous allons commencer notre rencontre. Le fait d'avoir mis des conditions de confiance pour favoriser l'échange me met en sécurité intérieure. Je ne me sens pas devant une personne supérieure, mais devant une femme, un être humain qui me parle et qui me considère comme tel. (Journal de recherche, décembre 2022)

Ce ne fut pas la seule expérience que j'ai faite avec cette Sœur que je considère comme exerçant une autorité bienveillante. C'était une autorité inspirante. Vu que je me sentais bien dans cette relation, je m'en inspirais dans mon travail puisqu'en 2010, avant de finir ma formation initiale, c'est-à-dire le postulat et le noviciat, j'ai été envoyée en stage dans une communautaire apostolique (où les Sœurs peuvent aller travailler en dehors de la maison), avec la mission de commencer une nouvelle école maternelle. Je devais y travailler comme directrice. C'était la première fois que j'allais assurer un poste de responsable institutionnelle. Au début je ne savais pas comment m'y prendre. J'avais peur, j'étais timide et les défis à relever étaient multiples. Les travaux de finition étaient en cours. Le quartier était nouveau, pas beaucoup d'habitants. Les routes n'étaient pas bonnes surtout pendant la période pluvieuse.

Mon éducation familiale et ma vie de prière au couvent m'ont aidée à avoir une base solide de savoir-être qui a servi d'appui à mon savoir-faire. Vu mon jeune âge, je craignais de ne pas être reconnue à ma juste valeur, étant donné que dans notre milieu social, plus on est âgé, plus on a du crédit. Cela indépendamment des compétences et des capacités.

4.7.2 Faire l'expérience d'autorité bienveillante en milieu professionnel

Consciente de cela, je voulais utiliser les privilèges que m'offrait ma fonction pour diriger, en adoptant une posture de grande rigueur pour que la nouvelle école parte sur des bases solides, mais aussi pour revendiquer mon respect de l'autorité, même si personne ne me l'avait manqué jusque-là. De plus, j'ai de la chance d'avoir un peu d'humour pour détendre l'atmosphère lorsque je constate que notre relation d'autorité pèse sur les personnes en face de moi.

Je me souviens, c'est un lundi de novembre 2011. Je suis au bureau de la direction de l'une de nos écoles maternelles. C'est la fin de la récréation. Le soleil commence à chauffer. Une monitrice vient frapper à la porte. Je l'accueille en lui présentant la chaise. Elle s'assoit. Je lui demande comment ça va. Je suis curieuse de savoir ce qui l'amène. Elle ne me regarde pas dans les yeux. Puis elle commence par présenter des excuses pour le dérangement, avant de parler. Je suis intriguée. Mais je me dis que si elle hésite ça doit être quelque chose de délicat. Je sens que je dois lui donner des conditions favorables à la libération de sa parole. Alors je l'interromps (j'use du fait que je suis sa supérieure hiérarchique). Je lui raconte une anecdote très drôle, qui a eu lieu la veille avec des élèves pendant la récréation. Après que nous ayons ri et qu'elle se soit un peu détendue, elle a été capable de dire sans trop de malaise, ce pour quoi elle est venue frapper à ma porte. En effet, elle voulait me présenter une situation délicate qui concernait la gestion des ressources humaines et cette situation était aussi stressante que le fait de prendre le risque d'aller raconter ça à la direction. (Journal de recherche, février 2022)

Souvent l'humour fonctionne lorsque la personne concernée est intéressée et en saisit le sens. C'était ainsi que j'ai passé une année remplie de belles expériences en compagnie des enfants de 3 à 5 ans et des généreuses monitrices. Nous avons construit l'esprit de la jeune école, en collaboration étroite avec les parents. À la fin de cette année scolaire, je finissais en même temps mon stage de noviciat. Je me préparais à émettre mes premiers vœux temporaires. Il s'agit des vœux que les personnes consacrées prononcent en public lors d'une célébration eucharistique ou en privé, pour se consacrer à Dieu en s'engageant dans la vie religieuse au sein d'une congrégation après la formation au noviciat.

C'est ainsi que j'ai émis mes premiers vœux et j'ai été envoyée pour travailler dans une école à programme belge, dans une autre province. Il s'agissait d'une école créée par des parents

de différentes nationalités, principalement européens, qui sont en mission humanitaire pour une durée déterminée et qui voulaient que leurs enfants restent dans le même système d'éducation. Encore une fois je me retrouvais à la croisée de la culture congolaise et belge. Je ne pouvais pas me figurer ce que l'ensemble des parents d'origines et de cultures différentes attendaient de leur école en général et de la direction en particulier. Ayant besoin de directeur.trice, ils ont fait appel à ma congrégation et celle-ci m'a choisie. Elle m'a envoyée y travailler comme directrice pendant six mois. Entre-temps, avec l'équipe enseignante, nous avons réussi à restructurer le fonctionnement de l'école. À savoir, le respect des horaires de cours et des activités parallèles et nous avons rétabli la discipline, en mettant en place quelques articles d'un règlement scolaire.

4.7.3 Du pouvoir abusif en communauté religieuse

Dans la gestion de ma relation avec l'autorité, lorsque je rencontrais une Sœur qui exerçait sa fonction d'autorité d'une manière qui me semblait abusive ou dominante, je retournais à mes habitudes. Je me réfugiais dans le silence en prenant une certaine distance pour éviter toute maladresse que je pourrai regretter. Ce silence qui n'est pas une absence de bruit, mais plutôt un monde où je suis la seule à avoir accès. Lorsque je n'étais pas en confiance, mon cerveau n'était plus capable de générer des sujets de conversation. Je ne communiquais que l'essentiel de l'information. Même là, je bafouillais mes premières phrases. Comme si, dès que je me permettais de rester naturelle, j'avais l'impression que je me mettais en danger. Je n'étais plus libre d'être moi-même.

Je me souviens. C'est un soir de 2011, ma supérieure m'appelle dans son bureau. Je commence à me demander déjà ce que j'ai fait. J'ai le cœur qui bat à la chamade. Je suis inquiète. J'avance vers la porte de son bureau à pas pesants. J'ouvre la porte. Elle me regarde et me présente la chaise, je m'assois. J'attends qu'elle me dise le motif de cette convocation. Elle me regarde avec sourire et me demande comment ça va dans mon travail. Je commence à me sentir un peu rassurée face à l'inquiétude qui m'habitait. Et je me dis que finalement elle veut juste prendre mes nouvelles parce que je suis nouvelle dans mon emploi et dans ma communauté. Je lui raconte ce que je fais dans mon travail à cette l'école à programme belge. Je suis fière de lui raconter les innovations que j'y apporte. Je raconte avec enthousiasme et joie en me disant qu'on s'intéresse quand même à ce que je fais. Pendant que je suis en train de

parler, elle me coupe la parole. Je suis un peu surprise et je me tais. Puis elle me dit qu'elle a remarqué que j'ai un niveau un peu plus élevé que les Sœurs qui sont dans ma communauté, c'est pour cela que je ne participe pas aux conversations aux repas. Elle ajoute que c'est parce que leurs conversations ne me paraissent pas intéressantes. Elle poursuit en disant que nous les gens du Katanga nous sommes orgueilleux et nous nous croyons plus intelligents que les autres. Je suis très choquée par cette accusation gratuite, ce jugement qui part de nulle part. Je sens les larmes me monter aux yeux. Je me sens vulnérable. Je ne sais pas quoi dire pour ma défense devant cette autorité et ce jugement injuste. Je lève les yeux, je la regarde, d'une voix tremblante, je lui dis : « merci ma Sœur, je ferai plus attention. » Je me lève de la chaise, j'ouvre la porte et je sors du bureau, je me rends dans ma chambre pour laisser couler les larmes et me libérer de la colère provoquée par ce sentiment d'injustice que j'éprouve. (Journal de recherche, Octobre 2020)

Des situations de ce genre, j'en ai vécu quelquefois. Au début, j'allais jusqu'à me demander si j'étais à la bonne place parce que la même personne était très agréable et bienveillante avec moi pendant que j'étais en formation et j'avais beaucoup d'admiration pour elle. Je me demandais ce qui s'était passé. À chaque expérience similaire, je réagissais différemment. Je prenais du recul et je ne prenais pas tout sur mon dos. Je me questionnais où était ma part de responsabilité. Ce qui ne m'appartenait pas, je le laissais tomber. Ainsi je grandissais davantage et j'étais de moins en moins affectée, quoique je demeure très sensible.

4.7.4 Faire l'expérience d'une autorité abusive en milieu professionnel

Tout en travaillant à l'école, en collaboration avec tout le personnel enseignant pour instaurer un climat de discipline, il nous fallait un peu plus de fermeté et de rigueur. Les élèves qui enfreignaient le règlement de l'école, je leur donnais des devoirs à faire à la maison en guise de sanction. Certains parents, comme premiers décideurs, n'étaient pas contents parce que cela leur demandait de faire le suivi à la maison. En quelque sorte, je leur donnais du travail à eux aussi. Comme si, mon autorité scolaire s'étendait jusque dans leur famille en dehors de mes heures de travail. N'étant pas en mesure d'accepter cette situation, qui pour moi était bonne pour le développement intellectuel des élèves, en plus d'une raison que je considère purement raciste. Pour la majorité des parents, étant noire, il n'était pas acceptable que je dirige cette école avec une rigueur qui les affecte directement ou indirectement, eux, parents acteurs humanitaires

blancs. Ils m'ont dit que je ne m'occuperai plus de la direction, mais plutôt d'une classe en maternelle et de quelques cours complémentaires au secondaire. Ils ont alors cherché quelqu'un d'autre au poste de direction, avec qui j'ai travaillé en collaboration.

4.7.5 De l'autorité avec les tous petits

Pendant trois ans, j'ai beaucoup apprécié mon expérience d'enseignement et d'animation auprès des enfants de 3-5 ans. La vérité innocente de leurs propos m'attendrissait toujours. Avec eux, il n'y pas de double message. Ce qu'ils disent c'est ce qu'ils imaginent, c'est ce qu'ils pensent. Et cette sincérité me mettait en sécurité. Je pouvais savoir quoi faire et à quoi m'attendre avec chacun d'eux. Je savais que j'avais autorité sur ces enfants. Je désirais avoir toujours une bonne relation avec eux. Je voulais être pour eux, une image d'autorité bienveillante et pour cela, je devais rendre soin de moi en premier pour être disposée à prendre soin d'eux. Tenant compte du fait qu'ils ne suivaient pas seulement ce que je disais, mais aussi surtout ils observaient ce que je faisais. En plus mon humeur influençait beaucoup leur énergie et leur participation. Alors j'ai pris l'habitude de faire de la méditation sensorielle et la pratique de la respiration profonde tous les matins avant de me rendre à l'école. Cela me permettait de me centrer sur moi et d'être plus réceptive à ce qui se passait autour de moi. C'est ce que précise (Foray, 2016. P. 177) :

Être à l'écoute des besoins des autres, nous devons d'abord être attentifs à nos propres besoins de care. Constaté que les autres ont des besoins qui ne sont pas satisfaits suppose de les distinguer [...], cela implique que l'on ait suffisamment répondu à nos propres besoins pour être en mesure de regarder autour de nous et remarquer les autres [...], nous pouvons faire l'hypothèse qu'un « espace libre » par un care adéquat, est nécessaire pour pouvoir être attentif aux autres.

De cette manière, si je voulais avoir une journée active et joyeuse, les élèves étaient au rendez-vous et moi-même j'étais bienveillante et maternelle, comme l'indique le cycle scolaire. Cette pratique de présence à moi-même, m'a permis de devenir aussi présente aux autres autour de moi. Et je gagnais de plus en plus en maturité et en connaissance de moi-même.

4.8 INTERROGER L'EXERCICE DU POUVOIR EN MILIEU RIMOUSKOIS

Pour renforcer les capacités de présence à moi et dans le but d'aider les autres, en 2014, j'ai été envoyée faire un baccalauréat en psychosociologie à l'Université du Québec à Rimouski. J'y ai rencontré une autre culture et un enseignement centré sur la connaissance de soi et de la pratique d'accompagnement plus humaniste auprès des personnes et des groupes/communautés. J'ai vu une autre manière de vivre et concevoir la fonction d'autorité en relation. Que ce soit dans l'Église locale, en communauté ou à l'université. Je me suis rendue compte qu'il y avait moyen de vivre et de voir le monde autrement. D'agir et de penser autrement. D'incarner la posture d'autorité autrement que ce que j'ai toujours connu. Par exemple, le directeur de programme à l'université, les supérieures en communauté témoignent d'une grande proximité et d'humilité. Même l'évêque du lieu se rend accessible lorsqu'on a besoin de le rencontrer. On n'a pas besoin de demander des audiences au préalable. On peut les appeler par leur prénom sans qu'ils ne sentent qu'on leur manque de respect. Ils sont plus à l'écoute des besoins des autres. En leur présence on n'a pas l'impression que notre parole est amputée.

Au début de ma rencontre avec cette nouveauté, j'étais très inconfortable. Je ne saisisais plus la fine barrière entre respect (distance relationnelle avec l'autorité) qui place l'autorité sur une sorte de piédestal et le respect d'un être humain garant des lois institutionnelles et groupales. Un coordonnateur de la vie de groupe en quelque sorte. En fait, de manière générale, concevoir et vivre les relations entre une autorité et un subordonné chez nous est calqué sur le modèle colonial. Où la personne qui exerce l'autorité est vue d'abord dans sa fonction avant d'être vue dans son humanité.

4.8.1 À la rencontre de mon autorité intérieure

Ce nouveau contexte de vie m'a permis de faire l'expérience d'une autre manière de vivre les rapports d'autorité. Mes barrières intérieures qui freinaient mes relations avec les personnes en autorité commençaient à s'ébranler. Comme si je recevais la permission de m'assumer avec mon autorité intérieure, sans me sentir subordonnée. Parce que j'ai réalisé que je peux avoir une supérieure hiérarchique sans pour autant me sentir inférieure ou subordonnée. En effet, cette

sensation me brime dans mon expression et donc, m'étouffe jusqu'à avoir l'impression d'être éteinte.

Au cours de mes études au baccalauréat, j'ai développé des compétences d'écoute de moi et de mes besoins, des compétences d'auto-accompagnement et d'accompagnement des autres, d'écoute de chaque personne en la respectant telle qu'elle est. Je sentais que j'avais gagné en maturité. Je suis devenue une femme beaucoup plus autorisée qu'avant. J'assumais l'intensité de mon être, je reconnaissais et j'accueillais davantage mes lumières et mes ombres.

Pendant ces années, j'étais professe temporaire parce que j'étais religieuse à vœux temporaire que je renouvelais chaque année, après les trois premières années. À la fin de mon baccalauréat, quand est arrivé le moment de retourner au pays, j'ai demandé d'émettre mes vœux perpétuels, les vœux pour toute la vie. La formation à la vie religieuse laisse plus de temps à la personne pour qu'elle discerne sa vocation à la lumière de plusieurs expériences et décide si cela lui convient, avant de s'engager pour toute la vie par la profession perpétuelle des vœux. Sinon, à tout moment de son discernement et de son cheminement, la personne a la liberté de choisir de rester ou de partir. (Gallagher, 1970, paragr. 1)²¹ précise avec clarté :

[...] Le but des innovations, le sens des insistances nouvelles du document sont clairement de promouvoir dans les candidats eux-mêmes une prise de conscience progressive de ce qu'implique une vocation religieuse déterminée. Le jeune religieux doit être encouragé à développer en lui le sens de cet appel et à réaliser de plus en plus clairement que sa vocation demande une réponse pleinement personnelle à l'invitation du Christ, invitation à un engagement pour la vie, stable et irrévocable, tout comme l'engagement du mariage : « Pour le meilleur et pour le pire ; pour la richesse ou la pauvreté ; dans la maladie comme dans la santé ; voilà ce pour quoi je te donne ma parole jusqu'à ce que mort nous sépare » – ou plutôt jusqu'à ce que la mort scelle notre union définitive et totale avec le Christ. Que le jeune religieux devienne capable de donner un assentiment réel à un tel engagement pour la vie, tel est le but des années de formation.

À ma demande d'admission aux vœux perpétuels, j'ai reçu une réponse positive. J'ai eu un espace pour être écoutée, j'ai exprimé mon besoin d'émettre mes vœux en présence de ma famille, dans ma province d'origine. J'ai vécu une expérience de la bienveillance de la part de

²¹ [Adaptation progressive à la vie religieuse - Vies consacrées \(vies-consacrees.be\)](http://vies-consacrees.be)

ma supérieure provinciale. J'ai compris que lorsqu'on est en fonction d'autorité, il y a plusieurs facteurs qui influencent nos décisions. Mais aussi lorsqu'on est en position de subordonné, lorsqu'on se sent écouté, compris et accueilli, on est plus épanoui et heureux. D'où l'importance de la communication dans la transparence. C'est ce à quoi me renvoie la notion d'autorité : élever l'autre, le rendre auteur de sa propre vie.

4.9 ET SI L'AUTORITÉ ÉTAIT UNE QUESTION DE POSTURE...

Pour la suite de mon cheminement et de mes activités, j'ai été envoyée pour enseigner les cours de religion, psychologie et éducation à la vie, dans l'une de nos écoles secondaires et en parallèle, il m'a été confié la responsabilité de m'occuper de la formation continue des jeunes sœurs professes dans une région du pays. Il s'agit des jeunes religieuses qui n'ont pas encore prononcé leurs vœux perpétuels. Ma responsabilité était d'organiser les activités d'animation spirituelle : sessions de formation, accompagnement avec les thèmes de la spiritualité de la congrégation, activité de bien-être (excursion)... ces deux fonctions m'offraient un espace d'exercice d'autorité.

Mon travail à l'école me donnait l'occasion de collaborer avec les adolescents et d'échanger avec eux sur des questions existentielles qu'ils portaient concernant leur développement physique, physiologique et affectif. Des questions au carrefour de l'enfance et de l'âge adulte. Des questions de développement personnel, qu'il soit physiologique ou affectif. Ils avaient besoin d'une présence bienveillante et d'écoute. Et donc, j'apprenais à développer une autorité bienveillante. Je faisais l'effort de leur offrir ce que moi-même j'aurais aimé avoir à leur âge. C'était le lieu où je pouvais construire une pratique d'autorité comme le précise (Roelens, 2019, paragr 32), quand il dit :

Occuper une place d'autorité aujourd'hui, cela signifie à la fois, s'approprier de façon critique et singulière cette place, se tisser en quelque sorte un costume sur mesure pour cela, mais aussi en confectionner un aux autres, puisqu'aider l'autre à « devenir lui-même » implique une diversité intrinsèque et irréductible, là où l'éducation conçue comme production d'une unité sociale conforme selon des modèles éprouvés et validés par le temps (Blais et al., 2016, p.17-20) tendait au contraire à une uniformisation d'intentions, si ce n'est de résultats.

Avec mes élèves, je pouvais avoir un vrai dialogue, une vraie conversation. Je les écoutais quand ils avaient des besoins en lien avec les cours ou toute autre préoccupation. Je leur enseignais les matières (ce pour quoi j'étais là). Je savais que ma responsabilité et mon mandat d'enseignante étaient d'instruire les jeunes pour en faire de bonnes personnes pour la société. De meilleurs *Bantu*. Bon dedans et capable de devenir des dons pour les autres et pour la communauté, comme le dit si bien (Ntezimana, 2012). Je savais aussi que lorsque j'étais à leur place, je n'avais pas eu souvent des professeurs ou des enseignants avec qui je pouvais dialoguer, si ce n'étaient des conversations qui se limitaient à la matière enseignée. Alors je me suis donné la mission d'offrir ce que j'aurais voulu avoir, à leur âge.

Quant à ma responsabilité de la formation des jeunes religieuses, je faisais attention à ne pas reproduire ce que je n'ai pas apprécié lorsque j'étais à cette étape de la formation. Je faisais ce qui était en mon pouvoir pour l'épargner à mes sœurs autant que possible. Tout en respectant la règle de vie de l'institution à laquelle nous appartenons. C'est ce que dit (Ricoeur, 1989, p. 54) :

« Traiter autrui comme une fin en soi, disait Kant, et non pas seulement comme un moyen » — c'est vouloir que ta liberté ait autant de place sous le soleil que la mienne. Je pense que toi aussi, comme moi, tu agis, tu penses, tu es capable d'initiative, de donner des raisons pour tes actes, de faire des projets à longue distance, de composer le récit de ta propre vie. Par conséquent, le *je* et le *tu* s'engendrent mutuellement. Je ne pourrais pas tenir autrui pour une personne si je ne l'avais fait d'abord pour moi-même. L'estime de soi et le respect de l'autre se produisent réciproquement, et c'est là le premier socle de l'éthique.

Lors de nos rencontres, j'instaurais un climat de dialogue et de responsabilisation. Je voulais installer une forme d'autorité partagée. En ce qui concerne les activités de groupe, je leur laissais l'espace d'expression, parce que c'est ce que j'aurais aimé avoir. De cette manière, je m'informais de ce qui était indispensable pour leur formation selon les attentes de la congrégation, mais aussi selon les besoins des concernées. Je me disais qu'elles sont les premières responsables de leur propre formation. Je ne suis qu'une présence qui veille à ce que tout se passe bien. C'est ce qui m'a amenée à concevoir l'autorité comme une présence attentive qui accompagne une personne, un bout de son chemin de vie et veille pour qu'elle arrive avec elle, à sa destination. Par ailleurs, je reconnais être une personne de grande rigueur et exigeante dans ce que j'ai à faire (influencée par mon éducation familiale et scolaire). En exercice

d'autorité, cela peut paraître de la fermeté relationnelle. Mais tout est question d'adaptation à la réalité de la personne avec qui j'ai à faire. Au fil du temps, je me dis que je sois en exercice d'une fonction d'autorité ou en position de subordonnée, mon état et ma disposition intérieure ont une grande influence sur les attitudes que j'adopte dans mes relations et dans mes fonctions.

4.10 UN NOUVEAU REGARD SUR L'AUTORITÉ

Après deux ans de travail en enseignement et en animation de la formation des jeunes professes, j'ai été envoyée poursuivre mes études à la maîtrise en étude des pratiques psychosociales. Lorsque je reviens à Rimouski c'est justement avec la question des rapports de pouvoir, des relations d'autorité que je suis entrée dans mon parcours de recherche. Je souhaitais questionner mes héritages transculturels en puisant dans ma culture familiale et dans mon parcours missionnaire en vue de nourrir ma pratique professionnelle et relationnelle.

La complexité originelle de mes arrière-grands-parents et de mes grands-parents fait que je me retrouve au carrefour d'une multitude d'héritages culturels familiaux auxquels s'ajoutent les connaissances, les compétences et les attitudes acquises dans mon parcours de vie et de formation. Notamment, dans la vie religieuse, mais aussi sur mes terres de mission (Goma, Bukavu, Kenya, Québec). Cette multiplicité culturelle constitue mon identité. Je deviens ainsi une personne porteuse de multiples cultures qui s'entrecroisent en moi pour fonder mon identité singulière. De cette manière, je vis mon identité métissée comme une disposition à penser et à mettre au monde une culture faite des parts de toutes les cultures qui me composent. Alors que je poursuis ma formation et ma démarche de recherche à la maîtrise, j'ai commencé à m'observer et à réfléchir sur ma pratique.

Je me souviens, c'est l'hiver 2022, je suis auxiliaire de l'enseignement dans un cours du vendredi soir avec la majorité d'étudiants internationaux. C'est un cours de communication alors que la plupart d'entre eux sont dans les programmes de génie et d'administration. Ils sont lents à la prise de la parole. Je me dis que si on veut bien avancer avec le cours, il va falloir que je les nomme pour les inviter à parler. D'une part, je ne me sens pas bien parce que je ne laisse pas le choix à la titulaire du cours, en plus je vais les obliger à parler. En même temps je suis consciente que ça, c'est une vision de la situation qui est purement Rimouskoise ou occidentale, je n'ose pas

trop m'avancer. D'autre part, je me dis que si nous voulons atteindre les objectifs du cours, il va falloir que je fasse appel à mes compétences d'enseignante congolaise. C'est alors qu'avec un sourire au visage, je leur avise que je vais citer leurs noms pour les inviter à prendre la parole. Lorsque je cite trois premières personnes, je trouve du plaisir à les voir surpris d'entendre leurs noms, mais aussi à partager une parole cohérente. Pendant ce temps, j'observe la classe et je me rends compte que ceux qui avaient envie de parler n'osaient pas lever la main, mais ils me regardent avec insistance pour que je les cite. Je ris et je leur dis clairement qu'ils ne sont pas obligés d'attendre leur nom, qu'ils peuvent lever la main pour parler. Et voilà que l'atmosphère est détendue. Comme quoi, je peux me servir des astuces de ma pratique du Congo au secondaire pour les mettre au service de ma pratique à Rimouski et à l'université. (Journal de recherche, février 2023)

À la lecture de cette situation, je suis consciente qu'enseigner demande des stratégies et des techniques pour rendre le cours plus intéressant et la classe plus participante et active. Et ce, quel que soit l'endroit où l'on se trouve. Je peux dire qu'à ce moment-là, tout en exerçant ma fonction d'autorité dans la classe, je ne me suis pas mise dans une posture de domination, mais plutôt de leader pour stimuler leur intérêt et rendre le cours un peu plus animé. Cela vient de mes expériences d'enseignante en maternelle et au secondaire. Le métier étant le même, il y a certaines méthodes qui sont applicables aussi dans le contexte universitaire.

Mon objectif étant de trouver davantage des éléments dans mon patrimoine culturel susceptible de me permettre de construire une pratique d'autorité bienveillante. Alors que j'arrivais au bout de ma scolarité de maîtrise, je me suis inscrite à un séminaire de sociologie clinique (GIR : Groupe d'Interaction et de Réflexion). Là, une révélation s'est produite.

***Je me souviens**, c'est le printemps 2023, je suis dans un groupe d'implication et de recherche (GIR). C'est mon tour de présenter ma trajectoire sociale. On me demande sur quoi j'aimerais porter attention. Je demande au groupe de m'aider à comprendre comment raffermir les liens même lorsque je sais que c'est en attendant de partir ailleurs avec la possibilité de ne plus jamais revenir dans le lieu. Je me sens en confiance, je le dépose dans l'intelligence du groupe avec espoir d'obtenir des pistes de réponses. Ensuite, je reçois une hypothèse d'une personne dans le groupe, je prends conscience que je suis héritière de la peur d'investir complètement dans le lien par peur de la douleur de ne plus revoir la personne. Léguée par ma grand-mère maternelle qui a attendu son premier mari, jamais revenu de sa tournée artistique. Je sens mon cœur battre, comme si je rencontrais pour la première fois la peur de ma*

grand-mère. Alors que mon esprit essaye d'absorber l'information, une autre hypothèse me frappe en plein visage. Toujours héritière de ma grand-mère qui s'est battue pour le changement à plusieurs échelles de sa vie sociale et familiale, mais qu'au fond elle a vécu de la solitude dans ses combats. Parce que tout le monde avait l'impression qu'elle était forte et qu'elle n'avait pas besoin d'aide. Dès que j'entends cette parole, une grosse vague d'émotion monte dans mon corps et déborde en larmes de mes yeux. J'ai très mal à la tête. (Journal de recherche. Mai 2023)

Cette expérience me permet de me rendre compte que je suis une vraie héritière de ma grand-mère Naome. Je tiens d'elle cette résistance à m'engager, à m'impliquer dans des relations, lorsque je sais qu'à un moment donné, il va falloir que je parte, ou que je perde d'une manière ou d'une autre les personnes que j'aime. Cette peur d'engagement ou plutôt d'être abandonnée a traversé les générations. En effet, ma grand-mère Naome a été abandonnée par son mari musicien parti en tournée artistique pour ne plus jamais revenir. Ma grand-mère a vécu toute sa vie avec une peine et une incompréhension. Cependant, elle n'a pas été seulement en deuil de cette relation, elle a été aussi forte, battante et persévérante. En même temps que je prends conscience que j'ai hérité de ses blessures, je prends en même temps la mesure de la force, la volonté, le courage et la détermination qui me viennent également d'elle.

J'ai vécu un moment intense dans cet atelier, en effet, je me rendais compte que j'ai choisi la vie consacrée, ce qui fait que je ne sais jamais d'une année à l'autre la mission qui va m'être confiée, ni dans quel espace géographique je vais vivre et avec quelles personnes dans quelle communauté. Dans ce cas, je n'ai qu'une certitude c'est que les personnes avec qui je suis, sont là de manière temporelle. Ce qui ne me donne guère l'envie de m'attacher au risque de souffrir à la prochaine séparation. Je n'avais jamais pris la mesure que cet état de fait contribuait à mon sentiment de solitude. Un sentiment de solitude qui m'accompagne et parfois me pèse. Encore une fois, je suis dans ces conditions dans une forme de loyauté invisible à ma grand-mère. En effet, à partir du moment où j'en prends conscience, devenir auteure de ma propre vie revient à me demander ce que je compte faire de cette découverte. J'ai le sentiment qu'il va falloir que je décide de prendre le risque de me laisser aimer, tout comme je sais aimer sans réserve, au risque de souffrir de la perte. En écrivant ceci, je me rends compte que lorsqu'il s'agit de donner de l'amour, j'ai du pouvoir sur ma vie et sur mes sentiments. Alors que l'acceptation de l'amour de l'autre me demande de lâcher prise et de consentir à devenir vulnérable. Par ailleurs, ce consentement à l'amour constitue une invitation à m'engager comme acteur de changement. La

meilleure posture pour un acteur de changement, n'est pas celle d'imposer ses convictions aux autres, mais de les proposer et d'attendre patiemment que les autres adhèrent au changement proposé. S'il y a des personnes qui adoptent ses propositions, alors elles peuvent devenir des alliées. De ce fait, le sentiment de solitude et l'usure qui accompagnent les luttes pour le changement social peuvent sensiblement diminuer parce qu'on devient une personne au sein d'une communauté qui porte la cause de manière solidaire.

4.10.1 L'autorité partagée

La fonction d'autorité peut être assumée par une ou plusieurs personnes dans un même contexte. C'est le cas d'une coanimation de groupe, une coordination partagée. Une formation donnée à deux ou à trois, etc. Dans ces différentes situations, il faut dire que des nuances s'imposent. J'ai observé dans mes différentes pratiques différentes manières que j'ai de composer avec les situations et les partenaires.

Dans un premier temps, je dirais que lorsque je suis nouvelle et que je dois partager la tâche avec une personne qui était déjà en fonction avant mon arrivée, je suis plus timide. Je suis portée à observer qu'à entrer tout de suite en action. Mon réflexe est de laisser plus d'espace à l'autre, par peur d'empiéter sur son terrain de pouvoir. Ainsi je prends le temps de l'observer et comprendre si c'est une personne imposante ou coopérative. En même temps je me dispose à apprendre de sa pratique, de son expérience et de ses connaissances. Dans ces conditions, je prends conscience que j'ai besoin d'une conversation claire sur les limites de mon action. Une répartition claire des rôles et des responsabilités m'aide à trouver de la liberté d'agir sans craindre d'empiéter sur l'espace de liberté de l'autre. Je peux alors prendre des initiatives et user de créativité pour proposer de la nouveauté, en m'assurant de collaborer le plus possible.

Dans un autre cas de figure, j'ai observé que lorsque c'est moi qui suis plus ancienne et qui accueille une nouvelle collègue pour partager ma fonction, je m'assure toujours que nous avons la même compréhension de ce que nous avons à faire et que l'autre a toutes les informations qu'il lui faut pour être bien dans sa fonction, dans ce cas le mot d'ordre est le soutien mutuel.

Le soutien mutuel renvoie à la conviction que chaque membre de l'équipe peut s'appuyer sur les autres (Vries, 1999 ; Hoegl et Gemuenden, 2001). La reconnaissance et le soutien perçus poussent les membres du groupe à coopérer et à s'engager dans la poursuite des objectifs du groupe (Carson et al., 2007). Non seulement le soutien mutuel réduit les conflits internes, mais il nourrit aussi la confiance au sein du groupe (Vries, 1999).

Parfois ça peut aussi dépendre de la personne avec qui je dois collaborer. Parfois, je peux manquer d'espace si je collabore avec une personne qui est davantage intrusive et qui ne me permet pas de vivre une expérience de sobriété et de discrétion dont j'ai besoin. Dans ce cas, si je ne suis pas assez à l'aise de le lui nommer, je commence à l'éviter et à créer des moments de silence jusqu'à ce qu'elle se rende compte d'elle-même qu'elle est de trop à certains moments. Une posture qui nuit à la collaboration et qu'il m'incombe de corriger dès que je l'aperçois.

Enfin, lorsque nous sommes toutes les deux nouveaux ou nouvelles dans la fonction, c'est plus facile d'engager une conversation pour faciliter la rencontre. Nous pouvons alors nous découvrir mutuellement, dans nos forces, nos vulnérabilités, nos compétences, nos connaissances, nos craintes et nos aspirations. À partir de là, nous tentons de baliser nos actions et de nous observer au fur et à mesure que nous avançons, en vue de construire un véritable « leadership partagé ». À la suite de (Serban et Roberts, 2016), les travaux de (Brulhart, F., Favoreu, C., & Loufrani-Fedida, S. 2019, p. 152) rappellent que :

Le leadership partagé s'apparente à un processus dynamique et émergent à travers lequel les rôles et fonctions de leaders peuvent être assurés, de manière simultanée ou consécutive, par les différents membres de l'équipe, ceci afin de soutenir et promouvoir l'atteinte de résultats collectifs [...]

Dans cette perspective, nous tentons de nous entendre sur les rôles que nous avons à jouer et sur les responsabilités partagées, pour ensuite arriver à nous partager les tâches. Cet exercice nous permet de savoir sur quoi nous appuyer pour commencer notre collaboration. Cependant, je vois aussi que j'ai besoin de nous faire confiance en vue d'avoir une petite zone de pouvoir et de liberté pour me lancer dans ce que j'ai à faire, ce qui est impossible si on n'arrive pas à construire une cohésion d'équipe. D'après (Ensley et al., 2000). Cité dans (Brulhart & al 2019, p.152) : « La cohésion génère une familiarité, une proximité et un confort au sein de l'équipe,

autant d'éléments contribuant à réduire les conflits internes et à favoriser une plus forte efficacité de l'équipe. »

C'est dans un tel cadre que je peux créer et initier d'autres idées et projets. La confiance est au cœur de tout projet de collaboration, la condition pour construire un climat de travail sain, une collaboration gagnante et un partage de pouvoir qui soit viable pour tous. Selon (Carson et al., 2007) cité dans (Brulhart & al, 2019, p.152)

Le leadership partagé s'apparente à la propriété d'une équipe dans laquelle le leadership est distribué entre les membres et non concentré sur un leader unique désigné (Carson et al., 2007). Il représente un mode de leadership horizontal, de nature interne et informelle, qui s'oppose au leadership vertical (Pearce et Sims, 2002) qui est, lui, de type formel, hiérarchique et descendant.

4.11 CONCLUSION

On comprendra bien à la fin de ce chapitre, la manière dont les espaces culturels, les territoires géographiques, les histoires croisées vécues par mes multiples ancêtres ont contribué à baliser mon propre parcours. Les sentiers croisés que j'ai dû marcher au cours de mon existence, les rencontres multiples, des personnes, des peuples, des cultures, des œuvres qui ont nourri et orienté ma vie sont autant de richesses dont je suis la fortunée héritière. Toutes ces expériences, cultures, littératures, sont désormais les miennes. Elles m'habitent et influencent ma manière d'habiter ce monde, de me mouvoir au cœur de mes relations, de mes actions et aspirations, attitudes et comportements.

Je reconnais que ce que je suis aujourd'hui est le fruit de la rencontre de plusieurs personnes, plusieurs contextes, mais surtout plusieurs cultures. Voilà pourquoi, étant consciente du bagage qui est le mien, constitué de mes héritages familiaux ainsi que mes héritages culturels, qu'ils soient de la congrégation à laquelle j'appartiens ou ceux des milieux où je suis passée lors des missions qui m'ont été confiées. La connaissance approfondie de mon histoire me permet de mieux me comprendre et de me réapproprier mes héritages dans le but de construire une pratique d'autorité teintée de bienveillance.

Je deviens donc comme disait si bien (Glissant, 2011) citoyenne d'un monde créolisé.

La créolisation, c'est un métissage d'arts, ou de langages qui produit de l'inattendu. C'est une façon de se transformer de façon continue sans se perdre. C'est un espace où la dispersion permet de se rassembler, où les chocs de culture, la disharmonie, le désordre, l'interférence deviennent créateurs. C'est la création d'une culture ouverte et inextricable, qui bouscule l'uniformisation par les grandes centrales médiatiques et artistiques. Elle se fait dans tous les domaines, musiques, arts plastiques, littérature, cinéma, cuisine, à une allure vertigineuse.²²

²² https://www.lemonde.fr/disparitions/article/2011/02/03/pour-l-ecrivain-edouard-glissant-la-creolisation-du-monde-etait-irreversible_1474923_3382.html consulté ce 5 juin 2023

CHAPITRE 5

DÉMARCHE DE COMPRÉHENSION ET DE TRANSFORMATION

5.1 INTRODUCTION

Ce chapitre est une occasion de revenir sur les données présentées au chapitre précédent en vue de les discuter pour en saisir le sens et les connaissances. Il constitue donc une voie gagnante pour faire une récolte de ce parcours de recherche. Ayant pris conscience de ma soif de liberté d'être et d'agir, de changement et de volonté profonde de bienveillance, je me suis engagée avec patience sur la réappropriation de mes héritages familiaux transculturels qui accompagnent ma vie professionnelle et relationnelle au quotidien et qui contribuent à me permettre d'être et de devenir chaque jour une praticienne qui ne cesse d'apprendre à mieux saisir le sens de l'autorité bienveillante et à mieux l'incarner.

Je rappelle ici que lorsque je m'inscrivais à la maîtrise en étude des pratiques psychosociales, je portais des questions autour des impacts de mes héritages transgénérationnels dans ma vie actuelle. En même temps, je me situais dès le début de cette aventure de recherche et de formation comme religieuse dans une congrégation interculturelle. Ainsi, je me questionnais sur la manière de faire dialoguer les différentes cultures qui constituent notre communauté. Ensuite en cherchant d'où me venait ce désir, je me suis rendu compte qu'il me vient du fait que je suis moi-même, de par ma famille, composée de plusieurs cultures et que je voulais trouver des moyens qui me permettraient de lutter contre toute forme de tribalisme et de régionalisme que j'observais à ce moment-là, dans les dynamiques relationnelles qui traversent notre communauté. Mon attention a ensuite été attirée par la responsabilité d'exercer la fonction d'autorité. En effet, lorsqu'on est responsable d'un groupe de personnes, on est comme une lampe sur un lampadaire ; tout le monde nous regarde parler et agir. Et donc, ils sont portés à interpréter nos faits et gestes et parfois à leur donner un sens qui n'est pas celui qui anime la personne qui parle, le geste, voire la décision qui est prise par la personne en autorité.

Finalement, je me suis rendu compte que ce n'est pas tant le dialogue interculturel qui m'intéressait, mais les relations de pouvoir qui étaient au centre de tout ce que je pouvais observer tenant compte de ma sensibilité. Puisque je fais une recherche en première personne, les questions qui me revenaient et me permettaient d'avancer dans ma recherche étaient, comment se fait-il que je poursuis ce chemin de recherche, d'où me vient ce désir, pourquoi suis-je si sensible aux rapports de pouvoir pour ne pas dire aux dérives qui peuvent faire tomber dans l'abus de pouvoir.

Chemin faisant, mon processus de recherche-formation m'a amenée dans le contexte historique, culturel, social et politique de l'Afrique avant, pendant et après la colonisation. Je me suis intéressée à ma propre famille et à mon propre parcours, tout en les situant dans leur contexte sociohistorique, socioculturel, voire géopolitique. J'ai donc pu interroger les héritages transculturels dans ma famille biologique et religieuse tout en tentant de comprendre comment ils influencent ma vie actuelle. C'est au cœur de cette démarche que je me suis engagée avec le désir de réussir à me construire une pratique d'autorité bienveillante. J'ai donc problématisé autour de ces différents thèmes, c'est-à-dire, les héritages transculturels et les rapports de pouvoir et le dialogue interculturel.

5.2 ME RÉAPPROPRIER MES HÉRITAGES TRANSCULTURELS

Interroger mes lignées, c'est me plonger dans les racines familiales qui se sont déployées dans un système politique féodal, organisé autour des royaumes.

Le terme féodal évoque une société du Moyen-Âge basée sur les relations de vassalité et de suzeraineté. Le système féodal est un système hiérarchique. Les seigneurs commandent aux vassaux qui dominent eux-mêmes les paysans. Le roi est le suzerain suprême. Pour résumer, le seigneur jure fidélité au roi et reçoit en échange un pouvoir local et des terres. Le paysan (appelé serf), jure quant à lui fidélité à un seigneur : il gagne la protection de celui-ci et peut cultiver ses terres, mais doit en contrepartie payer des taxes.²³

²³ etudiant.fr/college/methodologie-college/article/le-systeme-feodal-c-est-quoi.html#

Les rapports humains dans ce type de système sont organisés selon des codes qui peuvent devenir injustes. Parfois, même les personnes qui sont en position de pouvoir peuvent devenir elles-mêmes prises au piège dans leur système. Les abus de pouvoir peuvent donc se présenter et devenir trop coûteux pour les membres de ces communautés.

Par ailleurs, en retournant sur mon histoire familiale, j'ai pu constater avec plus de clarté que ma famille a dû conjuguer avec les cultures patrilinéaire et matrilineaire. En effet, il arrive que les femmes qui ont été socialisées dans une culture matrilineaire épousent des hommes qui ont été socialisés dans une culture patrilinéaire. Tel a été le cas, pour mes arrière-grands-parents, pour ma grand-mère, mais aussi pour ma mère. Il est facile de s'imaginer la complexité relationnelle que de telles unions interculturelles peuvent comporter. Ainsi, il n'est pas rare de voir au sein des dynamiques relationnelles familiales des rapports de pouvoir qui mettent parfois les partenaires en conflits. Dans ce contexte, les partenaires amoureux ne partagent pas les codes relationnels et sociaux pour lire le social, la famille, les gestes, les relations, etc., puisque dans la vie familiale les positionnements patrilinéaire et matrilineaire sont plutôt antagonistes.

Au milieu de cette complexité sociale et familiale se vivait un genre de féminisme à l'africaine. En effet, même dans le contexte du Congo traditionnel, les femmes ne se laissaient pas faire, surtout si elles avaient été socialisées dans des lignées matrilineaires. Dans une culture où la première responsabilité de la mère est de protéger ses propres enfants et tous les enfants de sa communauté. J'en ai vu des signes aussi bien chez mon arrière-grand-mère, ma grand-mère et ma mère, adaptés à chaque époque. Ces femmes luttèrent pour leur propre liberté, pour la liberté et le bien-être de leurs enfants et de leur communauté. Pour cela, il fallait qu'elles se positionnent contre le système patriarcal en place. Comme dans la plupart des sociétés depuis plusieurs siècles, ma lignée de femmes a toujours travaillé dans une perspective qui vise sans ambiguïté la reprise de pouvoir des femmes sur leur vie et sur la vie de leurs enfants. Elles devaient ainsi s'émanciper de ce principe qui veut que les hommes soient forts et dominants, décidant seuls du sort des femmes et des enfants et de la vie de tous au sein du village et que l'action des femmes

soit réduite à l'espace intime de leur foyer, les condamnant à se reconnaître faibles, soumises à l'autorité maritale et à leur domination souvent abusive. Comme le rappelle (Brugère, 2020, p. 195) « La domination masculine est à la fois visible et invisible. Elle relève d'un système ou d'une structure. Les hommes eux-mêmes [même s'ils ont le privilège d'être] dominants, sont prisonniers de cette domination. »

Aujourd'hui, je prends conscience que même si j'ai principalement été élevée par les femmes, nous étions à l'intérieur d'un système patriarcal écrasant que protégeaient aussi bien les femmes que les hommes dans notre société. Les femmes en position de pouvoir adoptaient parfois des postures patriarcales, renonçant à écouter leur cœur pour supposément se faire respecter. Je crois que c'est en grande partie cette expérience constitutive qui m'a conduite à me mettre en recherche des manières de contribuer à la transformation sociale avec un désir ardent de trouver des voies de passage pour transformer des systèmes d'autorité abusive et arriver à incarner une autorité bienveillante. En effet, comme le dit si bien (bell hooks, 2022) dans le système patriarcal, ce sont les enfants qui paient le plus grand prix. Quand ils ne sont pas directement visés par la violence patriarcale, les enfants sont souvent témoins des paroles, des gestes et des conflits violents tout en étant souvent soumis eux-mêmes à la maltraitance.

Ainsi, je pense que cette expérience fondatrice de la violence, l'humiliation et l'injustice vécues par les femmes et les enfants dans le système patriarcal, a participé à mon engagement citoyen et intellectuel contre les systèmes de domination établis et normalisés dans nos sociétés et dans presque toutes les communautés. Comme le suggère (Brugère, 2020, p. 194) : « Le patriarcat se maintient, car la culture nous amène à nous y conformer au nom de la normalité, et nous incite à consentir activement aux relations ainsi réitérées tous les jours et partout dans le monde.

5.2.1 Rapports de pouvoir, obstacles aux liens d'amour sain

Apprendre à aimer au cœur du patriarcat n'est pas une tâche facile, car comme le dit si bien la journaliste féministe (Mona Chollet, 2021), il nous faudra réinventer l'amour, car le patriarcat sabote les relations d'amour. Pour la même autrice, la culture dans laquelle nous évoluons depuis

les siècles et dans bien d'endroits sur cette terre, peine à regarder des femmes comme des êtres souverains, et pas comme de simples appendices ou encore des attelages en attente d'un cheval de trait. Dans le même ordre d'idées, (Chollet, 2021) affirme qu'au sein du patriarcat, la tendance générale chez les hommes comme chez les femmes veut qu'on se méfie d'une femme qui s'affirme qui n'a aucune peur d'assumer ses opinions, ses désirs et ses choix. Aux yeux du conjoint, de la belle famille, de l'entourage et malheureusement parfois aussi aux yeux d'autres femmes, des amies, une telle femme sera vite considérée comme une harpie, une mégère. Est-ce étonnant que l'on nous ait appris à force de le répéter qu'une femme libre est forcément une femme aux mœurs légères, donc une prostituée.

Au fur et à mesure que j'avais dans mon autoethnographie, je me rendais compte que j'ai grandi dans une famille traversée par de nombreux liens rompus. Certains à cause des coutumes, d'autres à cause des décisions personnelles. J'ai évolué auprès des femmes blessées, traversées par de multiples douleurs silencieuses de la séparation. Ce qui revient à dire que les femmes de ma lignée se sont passées de mère en fille, ce que j'appelle un trauma patriarcal. Dans la psyché individuelle et collective, il y a la certitude que le risque de la séparation plane. Face à cette épée de Damoclès qui plane constamment sur nos cœurs, nous apprenons jeunes à ne pas nous investir à notre pleine amplitude dans les relations d'amour. Nous apprenons ainsi à nourrir des rapports de force, des relations de peu de confiance et de pouvoir. C'est une forme de protection, mais aussi une forme de loyauté à nos mères et grand-mères.

Ce processus de recherche et de formation me permet de regarder autrement cette situation et de réapprendre à vivre mes relations de manière plus saine, moins prise par la peur d'avoir mal lors d'une quelconque séparation, une peur qui empêche de s'impliquer pleinement dans ses liens interpersonnels et interprofessionnels.

La question de l'exil et de la réinstallation sur d'autres territoires et dans d'autres cultures reste au cœur de la vie de mes ancêtres comme de la mienne, ainsi nous avons appris à prendre soin de nos liens malgré le temps et l'espace qui nous séparent. Je porte une histoire toujours en mouvement et en transmission. Je viens des ancêtres qui ont connu de multiples migrations pour différentes raisons sauf celle du simple plaisir de se déplacer. Ils étaient forcés de quitter leur terre natale, leur famille, leur langue, leur culture en vue de trouver des moyens de réexister

autrement. Ces déplacements généraient alors des rencontres interculturelles et des dynamiques de relations qui finissaient par créer des dynamiques de rapport de force et de discriminations entre les différentes cultures.

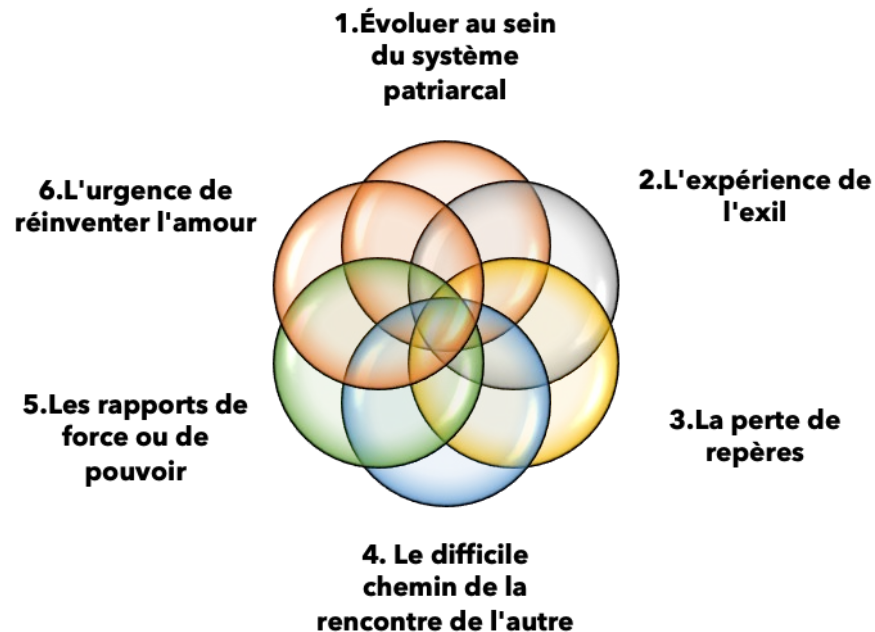


Figure 6 – Les obstacles à l'amour reçus en héritage

Aller à la rencontre de mon histoire et de l'histoire de ma famille, m'a demandé du courage pour lever le voile sur nos ombres et nos lumières. J'avais besoin de voir plus clair, de me comprendre, de nous comprendre et de changer de regard sur moi, sur nous et sur le monde. Ce processus de recherche et de formation m'a permis de prendre du recul sur cette histoire dont je suis l'héritière et de voir combien cette histoire se prolonge dans ma propre vie et m'intime l'ordre de continuer ce chemin de libération tout en allant encore plus loin.

5.2.2 De la solitude choisie à la liberté conquise

Répondre à l'urgence de réinventer l'amour comme on a vu sur le schéma précédent, suppose de s'ouvrir à de la bienveillance pour soi. Ce mouvement de retour vers soi a demandé aux femmes de ma lignée d'apprendre à se choisir quitte à vivre des deuils et des renoncements.

Il est important d'apprendre à suivre l'appel de son cœur. Avancer dans l'écriture et l'interprétation de mon autoethnographie, m'a permis de voir que Kazadi, mon arrière-grand-mère, notre matriarche à toutes, a su déjà à son époque, choisir une voie étroite qui l'a menée à rompre des liens avec sa famille et à perdre les privilèges de la royauté. Elle a dû choisir son amoureux, malgré le désaccord de ses parents et de tout le système royal d'où elle était issue. Cette lourde décision lui a valu beaucoup de deuils, mais aussi un changement de culture. De la culture matrilineaire elle a pris maison dans une culture patrilineaire et elle a dû faire face à des défis d'adaptation. Elle ne savait pas encore à quel point elle s'invitait dans une expérience de diversité culturelle qui allait lui demander des compétences interculturelles pour pouvoir faire face aux défis qui étaient devant elle. De cette arrière-grand-mère, j'ai hérité de cette capacité de se choisir, de mettre en priorité ce qui fait sens pour soi et de la force de suivre l'appel de son cœur. Un appel qui m'a conduite à quitter ma famille sans forcément avoir l'assentiment de tous, à quitter ma culture pour l'engagement dans la vie religieuse et dans la culture spécifique de ma congrégation. Je me dis souvent que je suis dans une expérience similaire à celle de mon arrière-grand-mère, dans la mesure où j'ai choisi de vivre une vie consacrée, dans une congrégation complètement féminine dont le fonctionnement est malheureusement, souvent calqué sur le modèle patriarcal, comme toute la société, l'église y compris. Tout comme elle, pour passer de ma culture familiale à la culture de ma communauté religieuse, il m'a fallu bien de renoncements et du temps pour m'adapter.

J'ai eu besoin de temps et de conditions pour trouver mes repères, apprivoiser les codes de mon nouveau milieu, apprendre de la rencontre interculturelle pour finir par trouver mon aisance ; les conditions de mon épanouissement jusqu'à vouloir faire mes vœux perpétuels. Plus tard, en allant étudier au Québec, ma situation allait se complexifier davantage et m'obliger de me former encore plus pour développer des compétences interculturelles, afin de pouvoir naviguer dans les différents mondes de la métisse culturelle que je ne cesse de devenir de plus en plus. Sur ce chemin, à plusieurs reprises, j'ai eu à faire des choix pas toujours faciles. Savoir opérer ses propres choix parfois malgré ou contre l'avis de son entourage est une avancée pas banale dans une vie, c'est un chemin de maturité, un chemin de liberté intérieure. J'ai dû apprendre à assumer ma singularité, à protéger mon intégrité et ma dignité, ce qui demande de l'amour pour soi, de la confiance en soi et de la capacité à assumer les avantages et les désavantages de ses choix. Se

choisir c'est faire œuvre de bienveillance pour soi, cependant cela vient souvent avec son lot de peur, de doute, de deuil et de solitude. Comme dans toute initiation, le chemin est très solitaire, même lorsqu'on vit en communauté. Il faut rester vigilante et ne pas se laisser leurrer par la pointe de l'iceberg pour pouvoir renforcer le socle de sa liberté d'être.

Cette solitude est parfois choisie, parfois subie, elle n'est pas toujours facile à porter, mais elle est aussi source de force intérieure qui lie l'être humain à plus grand que soi. La solitude habitée et assumée devient ainsi un véritable creuset de l'amour et promesse de liberté comme le précise (Vasse, 1966, p.7) :

La solitude est le creuset de l'amour. Elle est l'épreuve par où passent, à des degrés divers, l'époux, l'ami, le mystique. Elle n'est pas repliement stérile, mais réalisation de la constante nouveauté du désir : désir de l'autre, désir d'ouvrir à l'autre cette part de nous-mêmes qui échappe à notre propre regard, cet autre qui nous est plus intime que nous-mêmes. Elle est fidèle à ce désir unique dont la réalisation n'est possible que dans l'invincible espérance qui est sa force et qui, de requête en requête, nous mène au cœur invisible du monde : Dieu.

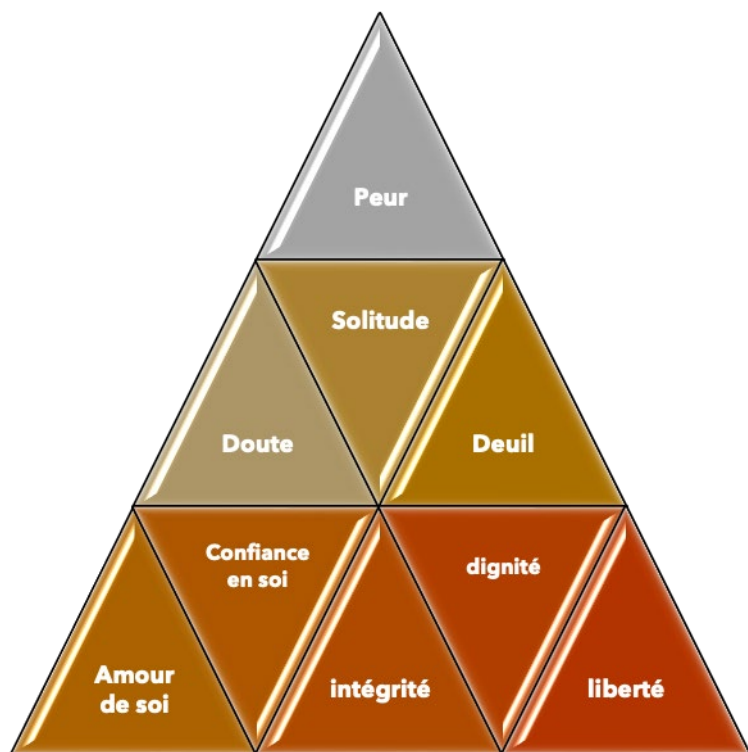


Figure 7 - Arpenter le chemin escarpé qui mène à la liberté intérieure

Je viens d'un clan de femmes montagnes en quête de liberté et de dignité. Elles sont fortes, résilientes et résistantes, elles sont persévérantes malgré l'adversité. En temps d'infortune elles tentent de sauvegarder leur tranquillité d'esprit, elles font de leur solitude une voie de renforcement de soi. De ces femmes qui m'ont mise au monde et redonner à moi-même, j'ai appris à aller vers les promesses de ma solitude intérieure comme dirait bien (Vasse, 1966, p. 3).

La solitude marque le pas de la révélation d'un être à lui-même. Le solitaire n'est ni perdu dans le monde ni isolé en lui-même. Son ouverture au monde est la substance même de son unique personne, c'est pourquoi, quand il fait retour en lui-même, il y redécouvre la réalité du monde. Il marche sur ce chemin de crête où il côtoie l'angoisse du néant et le délire de la surpuissance sans jamais se laisser prendre à leur mirage. Il devient seulement ce qu'il est : un être entre d'autres êtres.

Kamanga mon arrière-grand-père a choisi de rester seul avec ses enfants, après le décès de sa femme, plutôt que de prendre une nouvelle femme au risque de la voir mal aimer et maltraiter ses enfants qui sont déjà éprouvés par le deuil de leur maman. Il a choisi de demander de l'aide aux religieuses belges, qui étaient missionnaires dans leur région. Ma grand-mère Naome quant à

elle, a fait le choix d'élever seule ses enfants après trois séparations, tantôt choisies tantôt subies. Ma mère, comme par loyauté à ses lignées maternelle, finira par faire la même chose après maintes péripéties dans ses vies conjugales, elle choisira à son tour d'élever seule ses enfants. Il faut noter que toutes ces femmes qui nous ont précédées avaient grandi avec un parent manquant et qu'elles ont toutes reproduit le modèle. Il y a ici des signes troublants d'une forme de transmission intergénérationnelle inconsciente et silencieuse. De mère en fille sur plus de quatre générations, nous avons toutes grandi dans des foyers privés de pères, soutenus par la solidarité féminine. Chaque mère était soutenue par ses propres sœurs, cousines, tantes ou encore par sa propre mère. Évidemment il y avait des cousins et des oncles, mais comme nous sommes dans les sociétés matrilineaires, tout ce qui est de l'ordre de prendre soin de la vie des enfants, des mères, des familles voire de la communauté était de la responsabilité des mères. Comme « la mangue ne tombe jamais loin du manguier », il n'est pas étonnant qu'au bout d'une telle histoire, je finisse dans une vie de célibataire consacrée vivant dans une communauté de femmes avec ses consœurs. Car comme on dit, Dieu écrit droit sur des lignes courbes. C'est-à-dire que la vocation à la vie religieuse a su se frayer un chemin dans tout ce bagage familial et psychosocial.

En prenant du recul sur l'histoire de ma famille ainsi que sur la mienne, je suis en mesure de voir avec plus de clarté le prix que cela me coûte, mais aussi ses cadeaux qu'elle m'apporte. Je réalise que c'est en vivant avec ces femmes de ma famille que j'ai appris à devenir autonome et indépendante ; que j'ai gagné en autodétermination, en sens de responsabilité et en fiabilité quant à la gestion de ma propre vie et des affaires communautaires. Nous avons une forme de liberté d'être et d'agir qui nous donne la force de ne pas nous laisser vivre sous l'emprise d'un pouvoir dominant ou abusif et qui parfois peut devenir envahissant pour l'intimité et être un obstacle majeur pour l'intégrité de sujets singuliers que nous sommes. C'est sur cette liberté d'être et d'agir que les personnes de ma lignée s'appuyaient pour prendre certaines décisions difficiles, qui visaient la sauvegarde de leur intégrité et leur dignité, ainsi que l'intégrité de leurs familles.

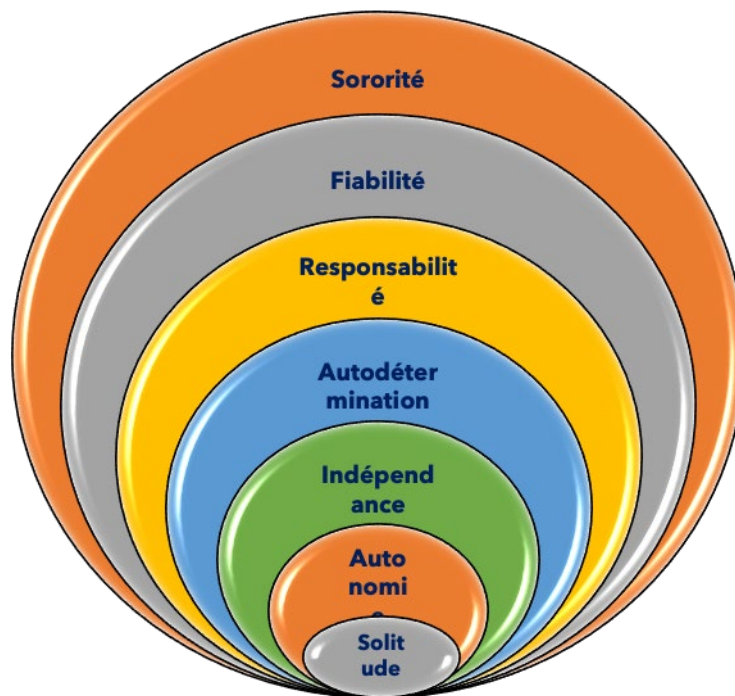


Figure 8 - Du chemin de la solitude au chemin avec des alliés

Arriver dans une lignée, c'est aussi avoir le privilège de recevoir en héritage des forces, des connaissances des uns et des autres, acquis depuis des siècles qui se transmettent de génération en génération. Je suis convaincue que c'est en tant qu'héritière de cette lignée de femmes en quête de liberté, une lignée métisse qui articule plusieurs cultures, que j'ai eu l'élan et la soif de m'engager dans cette recherche qui vise à identifier les conditions d'affranchissement des forces de domination et à développer une pratique d'autorité bienveillante. Du plus loin que je me souviens, je cherchais des voies de passage pour survivre dans des situations d'adversité et pour jouir d'un minimum de liberté d'être et d'agir. C'est dans ce sens que (Desportes, 2018, p.141) affirme que pour avoir une bonne vie, il faut apprendre à agir stratégiquement ; pour lui, il s'agit d'abord d'apprendre à :

Déterminer son espace de liberté, le préserver et l'agrandir. [...] Dans toute action stratégique, l'incertitude et l'action paradoxale sont source de liberté. La première permet au rapport de forces d'être minimisé, et donc de développer ses libertés d'action, tandis que la seconde – refusant la doxa – va créer des libertés d'action en ouvrant des espaces d'incertitude.

Dans le même ordre d'idées, le même auteur rappelle avec justesse que l'objectif poursuivi est de réussir à vivre, agir, évoluer dans des contextes qui sauvegardent avec bienveillance notre liberté d'être et d'agir pour être certaine que notre liberté d'être et d'agir ne sera pas entravée. En d'autres termes, ce qui est voulu ici c'est de sortir des rapports de force et des luttes de pouvoir. Il me semble important de préciser avant de clore cette section, que ce clan de femmes dont je célèbre la force, la résilience et la vision nous a aussi légué une forme de méfiance envers les autres, une rigueur qui tend presque vers la rigidité voire à reproduire une forme de violence dans nos liens.

5.2.3 Rêver d'amour et de liberté en contexte de colonialité

Le chemin de courage de mon peuple comme celui des femmes de ma lignée sont loin d'être des chemins sans douleur. En effet, bien qu'elles n'aient jamais abandonné et qu'elles se soient toujours redressées, les femmes de mon clan ont souvent souffert de trahison, d'abandon, de paroles ou de gestes violents. Elles ont douloureusement appris à se sortir de l'emprise des personnes et des systèmes qui les maltrahaient et semblaient vouloir condamner leurs enfants à l'indigence.

Cependant, la plupart de ces femmes sortaient de ces cercles vicieux, le cœur déjà abîmé, durci et les sources de tendresses presque totalement taries. La plupart de ces femmes étaient monoparentales et ce sont elles qui étaient devenues des chefs de famille dans un contexte patriarcal et colonial.

Avouons qu'exercer une autorité bienveillante avec un cœur endurci est une chose quasi impossible, ce n'est donc pas étonnant que l'on ait pu constater chez ces femmes qui évoluaient à l'ombre du patriarcat et en contexte colonial ou postcolonial, une reproduction de violences subies sur les enfants et sur l'entourage. Contre toute attente après le départ des maris, les femmes qui se retrouvaient dans le rôle de chef de famille, craignant que l'éducation de leurs enfants leur échappe et que l'entourage pense que c'est parce qu'ils ont été élevés par une femme seule. Elles se mettaient ainsi la pression et se voyaient incarner une autorité agressive, limite abusive. On pouvait ainsi voir se déployer des mécanismes de protection, développés pour se

donner le sentiment d'avoir du pouvoir d'agir et de ne pas perdre le contrôle sur les situations. L'antidote de cette forme d'insécurité qui produit de la dureté et des phénomènes de domination, c'est la liberté intérieure sans laquelle on risque de tomber vite, à notre tour dans des mécanismes d'autorité abusive.

L'expérience que vivent les femmes abîmées par les relations abusives dans des contextes de violences systémiques est exprimée avec éloquence par Morrison (2004) dans son magnifique livre « *Beloved* ». Elle donne l'exemple des anciennes esclaves qui avaient tant souffert au point d'en perdre la capacité d'aimer. Pour ces femmes, nous dit Morrison, leur situation était telle qu'aimer fort était impossible, car ce serait prendre un très gros risque. Cet interdit d'aimer concernait davantage leurs enfants. Qu'on pouvait leur arracher, tout comme on pouvait les battre, les torturer devant les yeux des mères, les vendre ou les tuer. Alors les mères se protégeaient de l'amour, elles protégeaient leurs cœurs ! Elles faisaient attention à ne pas trop s'attacher, pas trop sentir de l'amour, pas exprimer trop de tendresse, comme une manière de sauvegarder un petit peu d'amour de soi, de la vie et pour les suivants, mais aussi une manière de préparer les enfants à la vie difficile qui les attendaient.

Pour respecter l'esprit de ce travail et pour ne pas faire des comparaisons abusives, rappelons que les femmes dont il est question dans ce texte ont vécu dans un Congo de l'époque précoloniale, coloniale et postcoloniale. Soulignons en passant qu'avec la colonisation, la société entière a été déstructurée. Les Dieux que priaient nos ancêtres ont été jetés aux ordures et ils ont été diabolisés, invisibilisés, marginalisés et finalement remplacés par le christianisme. L'évangélisation devenant ainsi l'autre bras de l'entreprise coloniale, la seule qui pouvait pénétrer dans les maisons jusqu'au creux de l'âme du peuple.

L'entreprise coloniale a été terriblement violente ce n'est un secret pour personne, elle a laissé dans notre psychè collective et individuelle un indéniable « trauma colonial » Karima Lazali (2018). Comme le précise avec pertinence la même autrice, la colonialité comme l'esclavage ont été des machines à broyer le sens, les savoirs, la cohérence de tout un peuple. Les colonisateurs se sont évertués à effacer la mémoire collective des peuples. Ils ont tout fait pour détruire l'univers symbolique des peuples entiers et pour mettre à mal la fonction paternelle. Les colonisateurs ont ainsi transformé des colonisés en fils de personne, des personnes sans repères,

sans orientation, sans horizon et sans appartenance. Les enfants sans pères et sans repères en perte de sens, de cohérence et de légitimité se livraient alors des guerres fratricides, sans même savoir la source de tant de violence. Les anciennes colonies souffrent encore aujourd'hui de cette forme de désorientation.

Nous venons de loin, de cet espace géographique et symbolique où les colonisateurs nous avaient installés. Nous évoluons depuis, au sein d'un système d'oppression, de déshumanisation et de travail forcé. Dans cet espace, les hommes comme les femmes sont considérés comme paresseux. Ils se font mener comme un troupeau de moutons à coup de fouet et d'amputation des mains, parce le colon voulait donner des punitions exemplaires pour s'assurer de transformer nos ancêtres en bêtes de somme. Comme nous le précise (Hochschild A. 1998, p. 1) dans son livre *Les Fantômes du Roi Léopold - Un holocauste oublié* :

Pendant et juste après le règne de Léopold, l'économie du Congo s'appuyait essentiellement sur la récolte du caoutchouc naturel par une main-d'œuvre forcée. La grande forêt tropicale d'Afrique centrale couvre à peu près la moitié du Congo et, dans toute cette région, Léopold impose les travaux forcés à la quasi-totalité de la main-d'œuvre masculine pour ramasser le caoutchouc naturel provenant des lianes à caoutchouc réparties un peu partout dans la forêt. Son armée personnelle, à savoir 19.000 hommes, conscrits noirs sous les ordres d'officiers blancs, sévissait de village en village. Ils prenaient en otage toutes les femmes d'un village, pour obliger les hommes à aller dans la forêt pendant des journées entières, pour y recueillir leur quota mensuel de caoutchouc naturel.

Ce sont les hommes ainsi humiliés, vaincus, écrasés qui rentraient à la maison sans pouvoir rien y faire de mieux que de se défouler sur les femmes et sur les enfants. C'est malheureusement dans la seule espace domestique, loin du colon, qu'ils pouvaient enfin profiter de leur pouvoir en se transformant à leur tour en vrais despotes, comme pour sortir de soi, le goût âpre de l'humiliation permanente subie dans les champs de coton, dans les plantations de caoutchouc, à la rue, dans les pensionnats scolaires, sur des chantiers de construction et parfois même à l'église.

Il faut être ignorant pour penser qu'il n'y a pas eu de la résistance face à la maltraitante coloniale. Le continent a perdu un grand nombre de résistants considérés actuellement comme des martyrs de l'indépendance. La vision et les pratiques coloniales se sont immiscées dans tous

les coins de la société et à tous les niveaux. Nous sommes devenus bien malgré nous, des héritiers de la colonisation et nous reproduisons nous-mêmes des pratiques coloniales les uns sur les autres. On peut prendre à titre d'exemple, la manière dont on traite les personnes qui travaillent comme ménagère dans nos maisons. Nombreuses travaillent sous le poids de la domination de leurs employeurs.

Le christianisme tel qu'il a été transmis nous a légué un rapport paradoxal à la violence et surtout à la résistance et à l'amour de soi. En effet, bien que l'église ait tenté de temps en temps de dénoncer la violence coloniale, les missionnaires travaillaient de commun accord avec l'administration coloniale, tout comme le pouvoir impérial travaillait en étroite collaboration avec les églises et leurs chefs. À cet égard, le message biblique participait à apaiser la révolte des colonisés. Ils apprenaient à accepter par humilité chrétienne et par désir de paix, un redoublement d'humiliations et d'invectives sans jamais chercher à se venger ou à se rebeller. Les enseignements pacificateurs s'appuyaient ainsi sur les écritures comme on peut le lire dans l'évangile selon saint Mathieu Chapitre 5, Versets, 18-20 :

Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent. Eh bien moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre joue. Si quelqu'un veut plaider contre toi, et prendre ta tunique, laisse-lui encore ton manteau.

Dans le même ordre d'idées, la première épître de Saint Pierre au chapitre 3 verset 9, recommande de ne pas rendre le mal pour mal, ni l'injure pour l'injure, mais plutôt de bénir tous ceux qui nous offensent, car c'est à cela que nous avons été appelés, afin d'hériter de la bénédiction. La première épître de Saint Paul aux Corinthiens, Chapitre 6. Verset 7 abonde dans le même sens en ces termes : « C'est déjà certes un défaut chez vous que d'avoir des procès les uns avec les autres. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt quelque injustice ? Pourquoi ne vous laissez-vous pas plutôt dépouiller » ? Il n'est donc pas étonnant de réaliser que les missionnaires apprenaient aux fidèles dans le cadre de leurs enseignements de catéchèse ou le dimanche à l'Église dans le cadre de leurs homélies à être de bons chrétiens, disciples et partisans de la paix ; et donc à ne pas se défendre contre leurs bourreaux. Ils étaient encouragés à rester dociles, car maintenir la paix dans les relations conflictuelles pour ne pas dire de domination et d'humiliation serait un gage de gagner le paradis en récompense.

De nouvelles pratiques religieuses se sont ainsi installées peu à peu dans la société et elles ont altéré significativement la culture et la société. Finalement elles ont fini par faire partie du quotidien des peuples africains. Tout comme avant l'arrivée du Christianisme, la question du sacré était au centre des cultures des peuples africains et elle organisait la cité. Avec l'évangélisation, le christianisme s'est trouvé une place considérable dans la cosmogonie africaine. Actuellement, il n'est pas étonnant de voir que pour la plupart des Africains, il y a cette double tension. À la fois le désir de construire la paix quoiqu'il arrive, mais aussi le besoin de résister au pouvoir abusif.

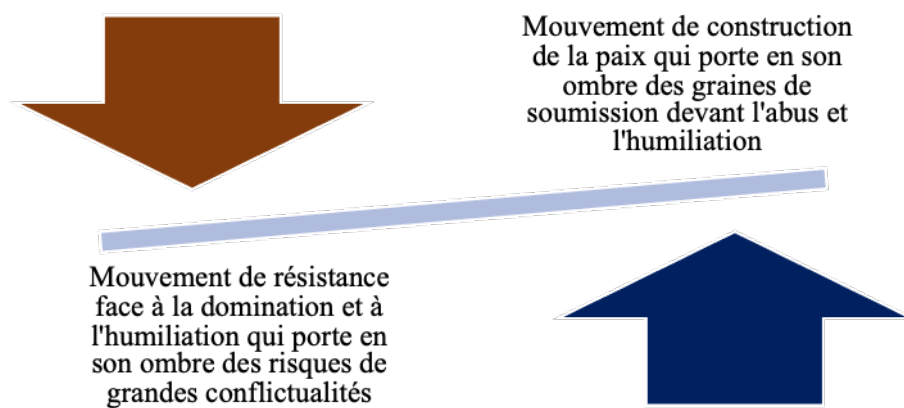


Figure 9 – L'héritage paradoxal de l'évangélisation en contexte colonial et postcolonial

5.3 LES VOIES DE TRANSFORMATION D'UNE AUTORITÉ ABUSIVE EN AUTORITÉ BIENVEILLANTE

Si on veut rester cohérent avec le propos de la section précédente, il faut reconnaître que nous sommes ici devant une situation qui demande plus qu'un changement à l'échelle individuelle même si le sujet reste au cœur de la démarche. Nous sommes ici dans un contexte qui exige de nous engager dans le processus de transformation sociale et culturelle, ce qui demande du temps, de la détermination, de la patience et de la bienveillance envers soi comme envers les autres, ainsi que de la persévérance. Cela demande aussi de réfléchir collectivement et de créer des conditions pour y parvenir. L'objectif étant avant tout de construire des relations saines avec soi comme avec les autres, des relations au sein desquelles, il devient possible

d'exercer des fonctions de pouvoir tout en restant bienveillant, sans laisser de la place aux abus, aux humiliations et aux rapports de force en vue de construire des communautés qui veillent sur la santé, l'intégrité et la dignité de tous et toutes. Un tel projet exige un engagement personnel et communautaire pour construire de telles relations. En effet, on a ainsi besoin de l'engagement des personnes en autorité, mais aussi d'une veille éthique de toute la communauté et surtout des personnes qui subissent cette autorité. Alors que les personnes en autorité auraient besoin de cultiver l'humilité, l'écoute, et la bienveillance, ceux qui doivent obéir à cette autorité ont la responsabilité de rester vigilants, de demeurer sujets au cœur de cette relation et de cultiver leur pouvoir d'être et d'agir.

5.3.1 De l'autorité agie

Être en posture d'autorité, octroie d'emblée un certain nombre de privilèges. En être conscient est déjà la condition *sine qua non*, pour commencer à rêver de pouvoir exercer sainement ses fonctions. Il semble important de se souvenir que la personne en autorité est là pour servir la communauté et non pour répondre à ses besoins personnels. Il sera donc essentiel de cultiver non seulement l'humilité, mais aussi d'exercer ses compétences d'écoute, de concertation et de discernement.

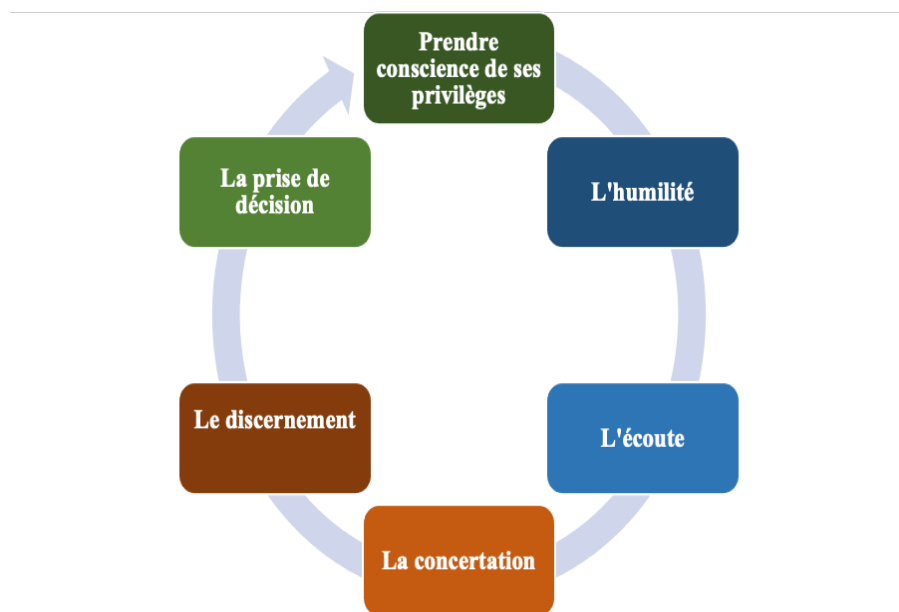


Figure 10 - Les quelques conditions de veille pour un exercice sain du pouvoir

Si la prise de conscience de ses privilèges est une condition essentielle, il faut bien se rappeler qu'elle ne se suffit pas à elle seule. Il faudra, en plus, pouvoir choisir de partager ses privilèges ainsi que son pouvoir avec les autres membres du collectif que l'on sert. Cela peut se faire par exemple, par une saine circulation de l'information, par une bonne répartition des tâches, mais surtout par un sérieux travail sur soi-même. Ce travail sur soi permet de discerner ce qui est juste, mais aussi de cultiver les conditions susceptibles d'établir des relations de bienveillance, en s'appuyant principalement sur le sens de l'écoute, sur la possibilité de remise en question de soi, sur la capacité de prendre du recul et de changer d'avis ; mais aussi et surtout d'avoir un comité de support qui veille sur l'éthique relationnelle et sur le discernement, en cas de doute ou de situations complexes. Il faudra donc créer des conditions d'une communication fluide et régulière, faite avec respect, humilité, honnêteté, fermeté et vérité en vue de construire collectivement un espace sécuritaire et de confiance mutuelle.

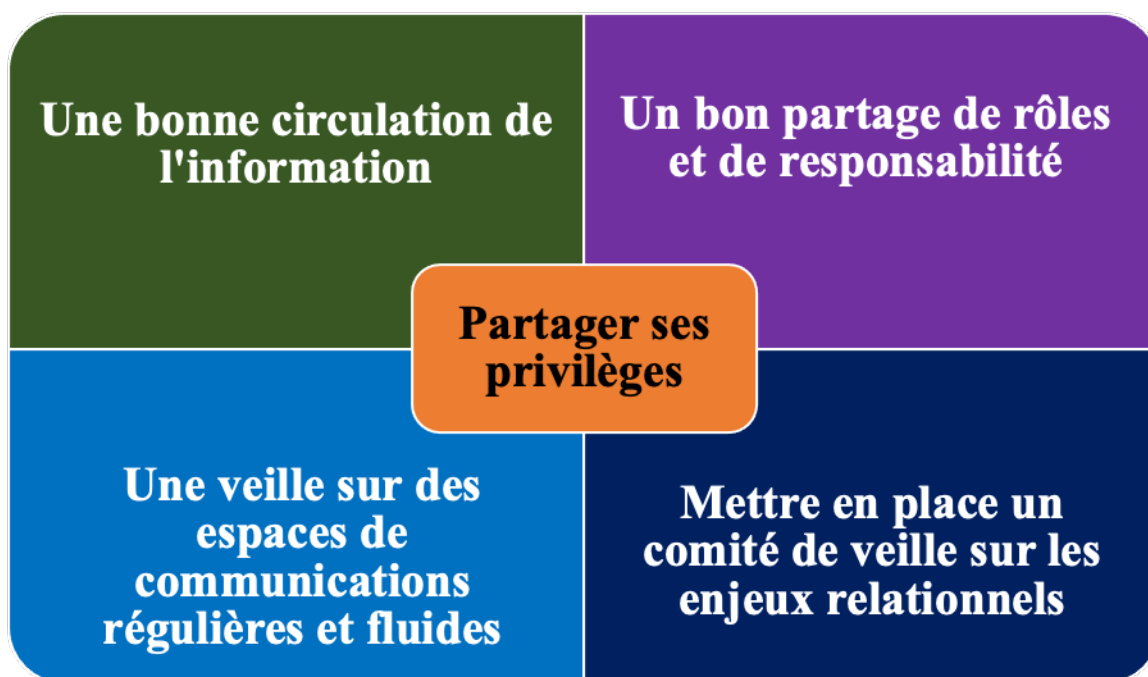


Figure 11 - Veille à partager ses privilèges et faire circuler l'information

Par ailleurs, précisons que nourrir une réelle curiosité qui permet d'apprendre de l'autre peut contribuer à développer de la bienveillance pour soi et pour l'autre ainsi que des relations

complémentaires et au mieux égalitaires. La visée ici consiste à créer des conditions pour donner à chacun son droit et son espace, la considération et la dignité que chaque personne mérite en tant qu'être humain. Il devient alors possible d'exercer une autorité saine, une autorité qui autorise, celle qui élève l'autre, le rend auteur et acteur de sa propre vie, celle qui ne prive pas les autres de leur pouvoir de choisir, de décider et d'agir.

Parfois, les personnes qui sont en subordination peuvent être faibles en fonction de l'espace qu'elles sont capables d'occuper ou non. Elles ont donc besoin qu'on leur laisse assez d'espace pour leur reprise de pouvoir. Cette reprise de pouvoir qui est la capacité de choisir et de prendre de décisions par soi-même pour ce qu'on pense être bon pour soi et pour l'autre.

5.3.2 Le modèle de gouvernance féministe

Dans le cadre de mes études, j'ai dû faire un stage pratique, afin d'expérimenter en action les objets que je réfléchissais théoriquement. En effet, dès le début de cette démarche de recherche et de formation, je faisais l'hypothèse qu'il est possible d'exercer un leadership partagé, en redonnant du pouvoir à l'autre et en agissant d'une manière qui autorise, qui redonne du pouvoir ou encore crée des conditions de reprise du pouvoir d'être et du pouvoir d'agir. Lorsque j'ai eu l'opportunité de faire de l'intervention féministe en contexte de violence conjugale et plus encore en intervenant auprès des femmes immigrantes et racisées, j'ai découvert un modèle d'intervention et de gouvernance qui convenait à mes rêves. Je m'y suis sentie bien et j'étais enseignée et inspirée quotidiennement. Intervenir auprès des femmes immigrantes et réfugiées m'a permis d'entrer en relation avec des femmes qui comme moi, sont héritières d'une histoire de colonisation, d'exil tout en étant traversées par plusieurs cultures, langues et manières de vivre selon le parcours migratoire de chacune. Dans la plupart des cas, je me rendais compte que pour ces femmes, les défis d'adaptation étaient principalement dus au fait que les cultures des pays d'origine étaient profondément différentes de celles des pays de refuge et du pays d'accueil. D'ailleurs à leur contact, je me suis retrouvée encore dans une situation où je devais m'exercer à vivre et à agir à la croisée de plusieurs cultures. La plupart des femmes avec lesquelles j'œuvre viennent des pays anciennement colonisés par les grands empires

européens. La plupart d'entre elles ont la peur d'être infériorisées en se mettant au contact d'autres femmes et plus spécialement des intervenantes d'ici. Je réalisais alors qu'elles vivaient et vivent avec la peur que les héritages que nous portons toutes de manière consciente ou inconsciente leur fassent revivre l'histoire des rapports de pouvoir et ravivent ainsi leur trauma colonial.

La dimension pratique de ma démarche de recherche a été fortement transformatrice. Alors que je faisais de l'intervention féministe, pour accompagner les femmes sur le chemin de la reprise de pouvoir sur leur vie, j'apprenais moi-même aussi en même temps qu'elles, et surtout grâce à leur courage. Je constatais qu'elle reprenait de plus en plus mon pouvoir d'être et d'agir en présence des personnes qui exercent une fonction d'autorité. Au fur et à mesure que j'avais, je m'autorisais à être tout simplement moi. À assumer mon autorité intérieure. Que je sois en situation d'exercer des fonctions de pouvoir ou non. Je me suis alors observée dans des contextes professionnel, relationnel et personnel ; ce qui m'a permis de me voir de plus en plus gagner en liberté d'être, de penser et d'agir. Comme intervenante, je suis dans une fonction qui me confère du pouvoir, car comme on le sait la relation d'accompagnement est une relation asymétrique.

Dans le contexte d'intervention féministe, j'ai appris que l'une des conditions pour avoir une autorité bienveillante, il faut faire de la place à la reconnaissance des qualités et des compétences des personnes avec qui on collabore, mais aussi veiller à encourager le travail d'équipe en vue de décentraliser les espaces décisionnels. Créer l'équilibre des compétences par l'engagement de chaque membre de l'équipe. J'ai appris par ailleurs l'importance de mettre en place des moyens accessibles pour prendre soin de soi, se garder en bonne santé à tout point de vue autant que possible pour pouvoir prendre soin de ses coéquipiers. En tant que responsable du groupe, en exercice d'autorité, il faut s'assurer d'être une figure inspirante pour ses équipes. Ainsi les personnes n'offrent pas leur respect par peur, mais parce que les leaders ont su créer un climat de confiance, de proximité entre les membres du groupe, laissant à chacun l'espace dont il a besoin pour s'épanouir, favorisant ainsi des relations saines de travail. De cette manière, les leaders positifs parviennent à stimuler l'engagement des membres en demeurant attentifs à leurs besoins et à leur rythme de penser, d'agir et de travail.

Être une autorité bienveillante, c'est aussi être acteur de changement dans sa propre vie, celle des autres autour de soi et dans la société. Ainsi, nous pouvons dire que la meilleure attitude pour un acteur de changement, n'est pas celle d'imposer ses convictions aux autres, mais de les proposer et d'attendre patiemment que les autres adhèrent au changement proposé. Dans les dynamiques des relations d'autorité, il y a toujours ceux qui agissent et ceux qui subissent. Tout réside dans la manière d'habiter son autorité intérieure. C'est elle qui fait toute la différence lorsqu'on est en contexte des rapports de pouvoir.

5.3.3 De l'autorité subie

Il est tout à fait ordinaire que dans une structure de groupe, il y ait des personnes qui exercent la fonction d'autorité et d'autres qui subissent celle d'autrui. Dans certaines circonstances, il n'est pas toujours facile de s'assumer en tant que subordonné, c'est-à-dire sous la responsabilité de quelqu'un d'autre ou encore dépendre l'autorité ou du pouvoir d'autrui. Nous savons que la question de posture de subordination peut être abordée sous plusieurs angles. (Valence, 2010) parle de la posture de subordination sous les représentations sociales vécues selon les structures qui fondent les systèmes dans lesquels sont vécus les rapports de pouvoir.

Néanmoins, on sait qu'on peut être subordonné sans se sentir nécessairement inférieure. Cela veut dire que l'on maintient son autorité intérieure active et présente à ce qui se passe autour de soi. Par contre, lorsque dans une structure hiérarchique, on est en posture de subordonné et qu'on se sent inférieur, ce sentiment peut nuire au développement du pouvoir d'agir des personnes qui dépendent de ceux qui sont en pouvoir. Une situation qui peut également limiter leur sens critique et leur propre discernement par rapport aux décisions que prennent ceux qui sont en exercice d'autorité. Les personnes subornées peuvent ainsi perdre leur pouvoir et leur liberté d'être et d'agir. Dans ce cas-là, il faut se rendre compte du mal que l'on se fait à soi-même, en laissant les autres agir avec nous de manière abusive.

Il faut assez de courage pour se libérer de l'état de victime. Regarder autour de soi pour voir ce qu'offrent différentes possibilités de se libérer du pouvoir dominant en se prenant en

charge ou en demandant de l'aide aux alliés. La patience et le dialogue peuvent être des outils efficaces pour se libérer de l'emprise d'un pouvoir abusif.

5.4 DES ATTITUDES QUI RENDENT POSSIBLE L'AUTORITÉ BIENVEILLANTE

Être en autorité et avoir le souci de l'incarner et de travailler avec bienveillance, c'est agir avec sollicitude. Comme le propose (Brugère, 2009, p. 140)

Se comporter avec sollicitude, c'est exercer une activité, mais une activité à la limite de l'activité. Ainsi, la sollicitude s'exerce, mais elle n'est pas une pratique comme les autres tant elle est essentiellement réactive face à un autre singulier dans la détresse ou dans le besoin : elle répond en réparant, en aidant au développement ou en protégeant.

Agir avec sollicitude revient à créer des conditions pour que chaque membre du groupe puisse se sentir à sa place, s'épanouir et être en mesure d'offrir le meilleur de lui-même au bon fonctionnement du groupe et de la vie de tous et toutes. Cela demande également d'essayer autant que possible de nourrir des relations de réciprocité dans un esprit égalitaire. J'ai réalisé dans le milieu féministe qu'une leader capable d'admettre qu'elle peut avoir tort et avoir besoin d'aide inspire davantage le respect et la confiance. Par ailleurs, j'ai pris conscience que dans le même milieu, lorsqu'on arrive à créer des espaces pour avoir des échanges informels, on améliore le climat de l'équipe en donnant à tout le monde les occasions de mieux se connaître ; ce qui peut accroître le sens de collaboration et d'appartenance au groupe ou à la communauté. Il devient donc possible de travailler collectivement à apprendre les unes des autres sans que personne ne puisse prétendre tout savoir. Ainsi, on peut mieux maintenir l'esprit de collaboration et de communication afin d'éviter non seulement de l'ingérence et de l'intrusion, mais aussi pour s'assurer d'avoir toujours la même compréhension des situations et des événements.

Développer de la bienveillance dans l'exercice de l'autorité c'est avoir le maximum de discrétion pour mériter, protéger et nourrir la confiance mutuelle dans la communauté. On peut alors se découvrir mutuellement, dans les forces, les vulnérabilités, les compétences, les connaissances, les craintes et les aspirations pour un meilleur vivre-ensemble.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Me voici au terme de cette importante démarche de recherche et de formation qui m'a accompagnée et guidée depuis trois ans. Cela a été pour moi un long voyage à travers le temps et l'espace. Me voici à l'aurore d'un nouveau jour et au début d'un nouveau chemin à parcourir, tel un pèlerin avec un sac à dos rempli de nouveaux outils. Autrement dit, je me sens entre deux étapes : une fin de cette démarche, mais un début d'une autre.

J'ai porté plusieurs questions existentielles pendant longtemps. Des questions d'appartenance, des questions de gestion de mon être en relation, de la présence à moi et à l'autre en relations interpersonnelles et interculturelles et plus spécifiquement lorsque celles-ci sont traversées par des enjeux de pouvoir ou d'autorité. Je souhaitais comprendre comment on peut faire pour sauvegarder l'amour, la liberté d'être, d'agir et de créer en dépit des contextes d'autorité.

L'espace-temps de ce processus de recherche et de formation a été pour moi comme un temple de silence et de bruit, de solitude et de compagnie. Un temps initiatique à l'intérieur duquel je me suis accompagnée et j'ai été accompagnée progressivement et avec bienveillance à trouver des réponses, une à la fois, aux différentes questions qui m'occupaient l'esprit. Le dernier chapitre m'a permis de commencer progressivement, presque à mon insu, à entrer dans un chemin de compréhension susceptible de me permettre de commencer à répondre aux questionnements qui ont orienté l'ensemble de ma démarche de recherche, de réappropriation de mes multiples héritages culturels, ainsi que celles de la manière d'incarner l'autorité ; qu'elle soit naturelle ou fonctionnelle.

Au début de ce mémoire, je voulais apprendre à vivre de manière beaucoup plus libérée. Parce que je m'éteignais, je ne m'épanouissais pas en posture de subordonnée. Je savais qu'il y avait une autre manière de vivre les relations avec l'autorité qui me permettrait d'être qui je suis naturellement sans avoir l'impression et la sensation de me rapetisser, de m'éteindre finalement. Alors, j'ai saisi cet espace de recherche pour trouver les moyens d'épanouissement et en fin de compte, de vivre. Retourner dans mon histoire m'a aidée à trouver et à nommer le problème ; qui

devenait aussi mon problème de recherche. En retournant dans l'histoire de ma famille, j'ai pu voir avec clarté la genèse de ma quête.

À la fin de mes trois années de maîtrise, j'ai fini par comprendre que j'avais besoin de renouveler non seulement mon rapport à l'autorité, mais aussi mon rapport à l'amour et à la liberté. Le retour sur mon histoire individuelle, l'histoire de ma famille et celle de ma nation d'origine m'ont permis de commencer à m'approprier et à mieux comprendre mes multiples héritages culturels. Jusque-là, personne ne m'avait aidé à identifier, distinguer, reconnaître, ni même à assumer ces héritages culturels. Alors, cette recherche à la maîtrise en étude des pratiques psychosociales a été pour moi une aventure riche, puissante, enseignante et transformatrice.

Originalité de cette démarche de recherche

Ce que j'ai trouvé très agréable dans ce processus de recherche et d'apprentissage, c'est de me voir à la fois comme objet et comme sujet de mes investigations. Effectuer une recherche impliquée de type autoethnographique m'a permis de me rencontrer autrement et de commencer à appréhender mes histoires, ma famille, mes relations, mes contextes communautaires et professionnels avec un regard renouvelé. L'audace de faire une recherche radicalement à la première personne m'a permis de produire du savoir expérientiel, singulier et foncièrement original.

Pendant ces longues et riches années, cette recherche a été un chemin miroir où je pouvais assister à ma propre transformation en même temps que j'en devenais de plus en plus une actrice investie. Cette double posture a été très apprenante pour moi. J'ai pu alors passer d'une vie sectionnée à une vie unifiée, assumée, habitée et épanouissante. Les personnes qui m'ont vue cheminer ont constaté ma transformation et me trouvent grandie. Ce fut un processus exigeant sur le plan existentiel et intellectuel. Il m'a demandé la force et le courage d'être honnête et vraie avec moi-même dans ce que je cherchais, ce que je trouvais et ce que j'apprenais à nommer. Cette démarche m'a également demandé de m'impliquer de façon quotidienne à la fois dans ma vie, ma formation, mes relations et dans ma recherche.

Le chemin n'a pas toujours été facile. Parfois il me prenait des envies d'abandonner à cause de l'exigence du travail sur moi. Parfois aussi j'avais peur de ce que l'on pourrait penser de moi après avoir lu ce que j'aurais écrit en me mettant presque à découvert. Mais je ne pouvais pas abandonner parce que je savais que j'avais plus à gagner qu'à perdre. J'étais sur le chemin de recherche qui concernait ma vie entière, invitait ma vie intérieure dans toute sa profondeur et exigeait de moi de la persévérance à la manière des chercheurs de trésors.

Cette démarche n'a pas été seulement le chemin de rencontre avec moi-même, elle a été aussi un espace pour réfléchir ma pratique relationnelle aussi bien sur le plan interpersonnel, qu'interculturel. Ce fût aussi un chemin de renouvellement de ma pratique relationnelle avec mes consœurs en communauté religieuse comme avec les collègues avec qui je partage les préoccupations autant dans ma pratique professionnelle d'enseignante que celle d'intervenante.

En effet, il est certain que le courage de plonger totalement dans le phénomène étudié m'a aidée à aller assez loin dans la compréhension des questions que je me posais. Cela m'a permis d'aller au-delà des limites de la recherche à la première personne. C'est-à-dire que j'ai réfléchi à mon auto-accompagnement dans les relations, en rapport avec l'exercice de l'autorité ainsi que l'articulation cohérente de mes différents héritages culturels. J'ai pu passer du singulier à l'universel. Je peux donc dire au terme de cette recherche que j'ai appris non seulement à m'auto-accompagner, mais aussi à accompagner d'autres personnes ou des groupes des personnes qui portent les mêmes questions.

Limites et perspectives de cette démarche

Au terme de cette démarche de recherche exploratoire, il est important de préciser que cette expérience a été profonde et enrichissante. C'est sa grande force à mon avis. Cependant, elle ne peut en aucun cas me permettre de produire des résultats généralisables.

Je sors donc de la présente démarche de recherche avec l'aspiration d'aller plus loin. Je voudrai alors, après avoir cheminé personnellement, impliquer d'autres personnes qui rencontrent le même problème que moi au début de cette démarche. J'aimerais accompagner des

personnes qui portent le désir de se réapproprier leurs héritages, mais aussi celles qui vivent difficilement les rapports d'autorité. Je voudrais aussi ultérieurement me focaliser plus sur le renouvellement des pratiques professionnelles en contexte de diversité culturelle, de crise identitaire et d'appartenance.

Je souhaiterais faire des consultations et mener des interventions de groupes auprès des jeunes qui désirent faire un cheminement de reconstruction identitaire. Surtout en contexte de migration. Qu'ils soient de première ou de deuxième génération. Je voudrais intervenir aussi auprès de ceux qui ont un rapport difficile avec l'autorité d'autrui. Ainsi, comme moi à la fin de cette démarche, ils pourront gagner en liberté d'être et d'agir de manière à réinventer leur façon d'aimer.

J'ai commencé mon processus de recherche, portant plusieurs questions existentielles. Pendant de longs moments je me suis sentie sectionnée en plusieurs morceaux de vie : vie religieuse intérieure à entretenir, vie d'étudiante-chercheuse, vie de membre de ma famille à des milliers de kilomètres et à 6-7 heures de décalage horaire, vie d'ursuline de Tildonk dans la communauté du Saint Rosaire, vie de religieuse-intervenante. etc. A la fin de ce parcours, j'ai réussi à trouver un fil rouge qui traverse toutes ces co-identités et qui me permet de m'unifier grâce à la création poétique, le kasalà a été l'outil qui m'a permis de trouver et de créer ma propre cohérence. En voici donc un extrait :

Bénigne-femme-présence tangible

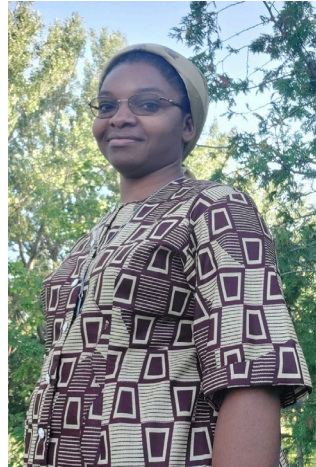
*Moi, Bénigne Kangaj, je suis.
Arrière-petite-fille de mon arrière-grand-mère
Njenala, femme à la générosité sans égal,
Incarnation de la bienveillance pour soi.*

*Petite-fille de ma grand-mère,
Naome, femme debout au regard pénétrant,
Aigle de grande envergure,
Guerrière de tous les temps.
Contre vents et marrées elle avance.*

*Fière fille de ma mère,
Marguerite, femme debout qui marche sa vie
Au rythme du maintien de sa dignité
Du bouclier de sa ferveur,
Elle est allée au front contre le patriarcat.*

*Bénigne Kangaj, je suis.
Femme aux mille racines plantées
Les empires lunda, luba et maravi,
Au Royaume des basanga, des bemba,
Des runds et des chewas.*

*Sous le poids de la honte,
Je n'ose pas me nommer.
Le risque d'invisibilisation de certaines parts de moi
Rôle autour de moi
Et s'occupe à ronger mes sentiments d'appartenance.*



*Bénigne Kangaj, je suis
Kangaj : une petite reine
De quel Royaume, on se le demande encore
Au royaume de la quête de liberté,
Au royaume de la douceur et de la joie
Structure d'affranchissement.*

*Je suis l'être humain mystère pour moi-même
Je traverse la rive de la curiosité pour moi,
Je maintiens celle de l'autre.
J'apprends à faire un pas vers l'autre.*

*Je suis la rêveuse d'hier
Et l'actrice d'aujourd'hui
Passant par le pont du courage et de la détermination,
J'ouvre la porte de mes réalisations.*

*Bénigne Kangaj, je suis
Regard sur soi, regard sur l'autre
Sur le front d'une vie sectionnée,
Je choisis la bienveillance comme bouclier,
L'écoute comme épée et l'amour comme cheval de bataille.*

*Aujourd'hui, je me tiens debout,
Sur les pas des femmes de ma lignée
Actrices du changement,
Tendre la main aux nouveaux alliés,
Et aller en direction de la construction du neuf.*

BIBLIOGRAPHIE

- AL Jareeza (2019, le 20 oct). Qui a tracé les frontières en Afrique ? [vidéo] YouTube. http://www.youyube.com/watch?v=LX42klNcj_w&t=242s
- Arent, H. (1972). Qu'est-ce que l'autorité? *La crise de la culture*, 121-185.
- Argouarch, E. (2014). De la corporéité à l'oralité- un chemin créateur : itinéraire heuristique d'une accompagnatrice somatique. Mémoire. Rimouski, Québec, Université du Québec à Rimouski, Département de psychosociologie et travail social, 213 pages.
- Bajoit, G. (2010). Grand résumé de Socio-analyse des raisons d'agir. Études sur la liberté du sujet et de l'acteur, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010. Suivi d'une discussion par Danilo Martuccelli et Jacques Rhéaume. *SociologieS*.
- Barrigah-Bénissan Mgr N.N. (2022) Crise d'autorité, abus de pouvoir. Le masque noir Editions. 126 pages
- Basset, L. (2005) qu'est-ce que l'autorité ? Ed. Leçon inaugurale
- Berger, È., & Paillé, P. (2011). Écriture impliquée, écriture du Sensible, écriture analytique : De l'im-plication à l'ex-plication. *Recherches qualitatives*, (11), 68-90.
- Bible de Jérusalem 2 Chronique chapitre 2 verset 1
- Brassard, A., & Lapointe, P. (2018). Le leadership associé à l'exercice de la fonction de dirigeant d'une organisation: de quoi s'agit-il? *Éducation et francophonie*, 46(1), 11-32.
- Bourdin, C. (2007). Autorité, pouvoir et service : la transcendance de la condition politique. *Revue d'éthique et de théologie morale*, (2), 79-96.
- Brugère, F. (2009). La sollicitude et ses usages. *Cités*, 40, 139-158. <https://doi.org/10.3917/cite.040.0139>
- Brugère, F. (2020). La persistance du patriarcat. *Multitudes*, (2), 193-198.
- Brulhart, et al, (2019). L'influence de la compétence collective sur la performance d'équipe ; analyse du rôle modérateur du leadership partagé et du coaching. *Management international*, 23(4), 149-164.
- Buono, A. (2011). Le transculturalisme ; de l'origine du mot à « l'identité de la différence » chez Hedi Bouraoui. *International journal of canadian studies*, (43), 7-22
- Carel, A. (2004). Le processus d'autorité. In *Malaise dans la psychiatrie* (pp. 95-118). Érès.

- Carrier, C. (1997). L'expérience du rapport à soi lors d'un changement actualisant. Université Laval.
- Carson & al. (2007). Shared leadership in teams: An investigation of antecedent conditions and performance. *Academy of Management Journal*, 50(5), 1217-1234.
- Charmillot, M., & Dayer, C. (2007). Démarche compréhensive et méthodes qualitatives : clarifications épistémologiques. *Recherches qualitatives*, 3, 126-139.
- Champagne-Poirier, O. (2016). Les données autoethnographiques comme base à une théorisation des pratiques pédagogiques dans l'enseignement des approches inductives. *Approches inductives*, 3(2), 12-40. <https://doi.org/10.7202/1037912ar>
- Châtel, T. La sollicitude : un appel entendu.
- Chollet, M. (2021). Réinventer l'amour : comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles. Zones.
- Clarence, G. (2022). Adaptation progressive à la vie religieuse –Vies consacrées.
- Colloque « Femmes et insertion professionnelle » 1 Le Mans, 13 et 14 mai 2004 Les familles monoparentales, des familles comme les autres mais des parents plus vulnérables Olivier DAVID & Raymonde SÉCHET UMR CNRS 6590 « Espaces géographiques et sociétés » Université Rennes
- Comité de théologie de l'Assemblée des évêques du Québec, (2000) vers l'exercice de la synodalité. Fides
- Craig, P. E. (1978). The heart of the teacher, a heuristic study of the inner world of teaching. Doctoral dissertation at Boston university of graduate school of education. (Chapitre méthodologique traduit par Ali Haramein).
- Craig, E. P. (1988). La méthode heuristique : une approche passionnée de la recherche en sciences humaines. *Traduction du chapitre consacré à la méthodologie tiré de la thèse doctorale de l'auteur intitulé « The heart of the teacher: a heuristic study of the inner world of teaching »*. *Boston University Graduate school of Education*, 197(8).
- Dajczman, C. (2022) Marcher un chemin de légitimité et de liberté. Un itinéraire de renouvellement de pratique. (Mémoire de Maîtrise en étude des pratiques psychosociales, Université du Québec à Rimouski).
- Deslauriers, J. P., & Kérizit, M. (1994). La question de recherche en recherche qualitative. *Les méthodes qualitatives en recherche sociale : problématiques et enjeux*, 89-99.
- Delfieu, J. M. (2005). Syndrome d'aliénation parentale. *Diagnostic et prise en charge médicojuridique. Experts*, 67, 24-30.

- De Neuter, P. (2014). La transmission transgénérationnelle. *Cahiers de psychologie clinique*, 43(2), 43-58.
- Dépraz, N., Varela, F.J., & Vermersch, P. (2000). La réduction à l'épreuve de l'expérience. *Études phénoménologiques*, 16(31/32), 165-184.
- Dépraz, N. (2006). *Comprendre la phénoménologie*. Paris : Éditions Armand Colin, 306 pages.
- Dépraz, N. (2011). L'éloquence «de» la première personne. *Alter. Revue de phénoménologie*, (19), 57-64.
- Dépraz, N. (2012). *Comprendre la phénoménologie : une pratique concrète*. Armand Colin.
- Dévieux, A. M. (2004). Autorité parentale et parentalité : droits des pères et obligations des mères ? *Dialogue*, (3), 57-68.
- Dubé, G. C. (2014). *Quête transpersonnelle et trajectoire identitaire dans la tension des paradigmes éducatifs : Autoethnographie d'une éducatrice de la génération des baby-boomers* (Doctoral dissertation, producteur non identifié).
- Dubé, G. (2016). L'autoethnographie, une méthode de recherche inclusive. Repéré de https://www.uqar.ca/uqar/universite/aproposdeluqar/departements/psychosociologie_et_travail_social/presences-vol9-2-dubelautoethnographie-une-methode-de-recherche-inclusive.pdf.
- Ensley & al. (2006). The importance of vertical and shared leadership within new venture top management teams: Implications for the performance of startups. *The Leadership Quarterly*, 17(3), 217-231.
- Eraly, A. (2019). *Une démocratie sans autorité ?* Éditions érès.
- Faber, M.C. (2018). *Renouvellement identitaire et relationnel au contact du corps sensible : itinéraire de transformation d'une praticienne-chercheuse* (Mémoire de Maîtrise en étude des pratiques psychosociales, Université du Québec à Rimouski).
- Fetter B. (1973). *Les cahiers du CEDAF*. 1-40
- Flamme, K. (2018). *Une approche critico-clinique des processus d'émancipation : le récit autoethnographique d'un mannequin professionnel* (Doctoral dissertation, ESCP; Université Paris 1-Panthéon Sorbonne).
- Foray, P. (2016). *Devenir autonome, apprendre à se diriger par soi-même*. Paris : Éditions ESF
- Forestal, C. (2008). L'approche transculturelle en didactique des langues-cultures : une démarche discutable ou qui mérite d'être discutée ? 1. *Revue de didactologie des langues-cultures et de lexiculturologie*, (4), 393-410.

- Gadamer, H.-G. (1996). *Vérité et méthode : les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Paris : Éditions du Seuil.
- Galvani P. (2004). L'exploration des moments intenses et du sens personnel des pratiques professionnelles. *Interactions*, 8 (2), 95-121.
- Galvani, P. (2008). Étudier sa pratique : une autoformation existentielle par la recherche. *Présences Revue d'étude pratiques psychosociales [Internet]*, 1, 1-11.
- Gauthier, J.P. (2015). *La conversion au contact du corps sensible, une recherche heuristique*. (Thèse de doctorat en sciences sociales, spécialisation psychopédagogie perceptive) Porto : Université Fernando Pessoa
- Gratton, D. (2009). *L'interculturel pour tous : une initiation à la communication pour le troisième millénaire*. Montréal : Éditions Saint-Martin.
- Grondin, J. 2006. *L'herméneutique*, Paris : Éd. Presses universitaires de France.
- Grün A. (2021). *Pouvoir : savoir gérer les tentations de l'autorité*. Salvator.
- Héon F. (2022). *Le leadership est un choix : choisir les deux attitudes transformatives du leadership au quotidien*. 181 pages
- Hernandez, K. C., & Ngunjiri, F. W. (2013). Relationships and communities in autoethnography. Dans S. Holman Jones, T. E. Adams, & C. Ellys (Éds), *Handbook of autoethnography* (pp. 262-280). Walnut Creek, CA : Left Coast Press inc.
- Hirsch, E. (2010). *Traité de bioéthique II*. Erès.
- Husser, A. (2013). L'autorité. *Le Télémaque*, 43, 15-30. <https://doi.org/10.3917/tele.043.0015>
- Hochschild, A & al. (1998). *Les fantômes du roi Léopold: Un holocauste oublié* (Vol. 211). Belfond.
- Hoegl, M., & Gemuenden, H. G. (2001). Teamwork quality and the success of innovative projects: A theoretical concept and empirical evidence. *Organization Science*, 12(4), 435-449
- Hooks B. (2022) *À propos de l'amour*, Paris, Éditions divergences. 241 pages
- Jacquemot, P. (2009). L'économie politique des conflits en République démocratique du Congo. *Afrique contemporaine*, 230, 187-212. <https://doi.org/10.3917/afco.230.0187>
- Jeanneney, J. (2019). Désobéir. *Revue Droit & Littérature*, (1), 97-109
- Jolibert, B. (2012). À quelles conditions un « dialogue interculturel » est-il pensable ? *L'enseignement philosophique*, 62(1), 13-23.

- Frias, J. Y. (2014) Interculturalité, multiculturalité et transculturalité dans la traduction et l'interprétation en milieu social. Cédille
- Jourdain, A. & Naulin, S. (2011). Héritage et transmission dans la sociologie de Pierre Bourdieu. *Idées économiques et sociales*, 166, 6-14. <https://doi.org/10.3917/idee.166.0006>
- Kabuta, N. S. (2003). Éloge de soi, éloge de l'autre. Bruxelles : Peter Lang.
- Kuhn, Thomas Samuel. 1972. La structure des révolutions scientifiques. Paris : Flammarion, 284 pages
- Kuhn, T. S., & Meyer, L. (1983). La structure des révolutions scientifiques (Vol. 2). Paris : Flammarion.
- [La culture, pluriculturalité et interculturalité : le cross culturel \(captio.fr\)](#) 20 mars 2018. Blog
- Laplantine, F., & Nouss, A. (1997). *Le métissage* (pp. 106-109). Paris : Flammarion.
- Laplantine, F., & Nouss, A (2001) Métissages de Arcimboldo à Zombi. Pocket
- Lamore, J. (1992). Transculturation : naissance d'un mot. *Métamorphoses d'une utopie*, 43-48.
- Lazali, K. (2018). Le trauma colonial : une enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie. La Découverte
- Leblanc-Casavant, M. (2015). De la désespérance à l'apprenance : parcours heuristique au contact du suicide, Mémoire de Maitrise en étude des pratiques psychosociales, Université du Québec à Rimouski, 256 p.
- Luste Boulbina, S. (2018). Walter D. MIGNOLO, Habiter la frontière, la désobéissance épistémique. Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité, Peter Lang, Bruxelles, 2015, 185 pages. *Présence Africaine*,
- Mahon, & al (2020). Psychiatrie transculturelle: pour une éthique de tous les mondes. *Canadian Journal of Bioethics*, 3(2), 54-62.
- Mananzan M.J. OSB (2013) leadership religieux et pouvoir-du contrôle à la compassion UISG. Bulletin numéro 152, pages 13-17
- Mantzavinos, C. (2013). Le cercle herméneutique : de quel type de problème s'agit-il ? *L'Année sociologique*, 63, 509-527. <https://doi.org/10.3917/anso.132.0509>
- Mignolo, W. (2015). *La Désobéissance Épistémique : rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*. PIE Peter Lang.
- Morais, S. (2012). L'expérience de l'artistique comme pratique de soi en formation : une approche phénoménologique (Doctoral dissertation, Paris 13).

- Morrison, T. (1979). Barnard College commencement speech. *New York*.
- Morrison, T. (2004). *Beloved*. 1987. New York: Vintage.
- Munier, C. (1984). L'autorité de l'Église et l'autorité de l'Esprit d'après Tertullien. *Revue des sciences religieuses*, 58(1), 77-90.
- Nicolescu, B. (1996). *La transdisciplinarité. Manifeste*, Editions du Rocher, Monaco, 95.
- Niwemugeni, M. A. (2018). *Reconstruction identitaire en contexte d'exil : une recherche heuristique (Mémoire de maîtrise en étude des pratiques psychosociales, Université du Québec à Rimouski)*.
- Nkouna, F. J. (2021). Le rôle de l'Église catholique dans la colonisation française en Afrique subsaharienne : Éducation et hypocrisie dans « *Une vie de boy* » de Ferdinand Oyono.
- Noguera, F., & Plane, J. M. (Eds.). (2016). *Le leadership : Recherches et pratiques*. Vuibert.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2021). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales-5e éd.* Armand Colin.
- Panikkar, R. (1979). *Myth, Faith and Hermeneutics*. Cross-cultural Studies. New York, Ramsey, Toronto: Paulist Press.
- Prairat, E. (2012). L'autorité malmenée. *Enfances Psy*, (1), 109-117.
- Reed-Danahay, D. E. (1997). *Auto/ethnography. Rewriting the self and the social*. Oxford, UK : Berg.
- Ricoeur, P. (1989). L'éthique, la morale et la règle. *Autres temps*, 24(1), 52-59.
- Ricoeur, P. (2004). *La lutte pour la reconnaissance et l'économie du don*. Unesco.
- Robbes, B. (2006). L'autorité de l'enseignant comme savoir d'action, nouvelle prévention des violences en milieu scolaire ? spirale-revue de recherches en éducation 37(1) DOI : 10.3406/spira.2006.1302
- Robbes, B. (2014, Novembre). L'autorité : un enjeu de la relation éducative et pédagogique. In *Conférence, CRDP de Lorraine* (Vol. 19).
- Roelens, C. (2019). L'autorité éducative : bienveillance envers l'autre, vigilance envers soi. *Éducation et socialisation. Les Cahiers du CERFEE*, (51).
- Roelens, C. (2022). Rendre auteur, rendre potentiellement entrepreneur : L'autorité bienveillante comme condition de possibilité d'une éducation à l'esprit d'entreprendre. *Projectics/Proyèctica/Projectique*, 32(2), 23-36.

- Roger, L. (2015). Le profil épistémologique comme outil méthodologique et heuristique pour soutenir le développement de l'apprentissage professionnel en formation. *Recherches qualitatives*, 34(1), 143–156. <https://doi.org/10.7202/1084518ar>
- Rubatier, S (2019). Une quête de renouvellement relationnel : itinéraire d'apprentissage transformateur. Mémoire. Rimouski, Québec, Université du Québec à Rimouski, Département de psychosociologie et travail social, 214 p.
- Rugira, J.M. (2004). La souffrance comme expérience trans-formatrice : récit autobiographique d'inspiration phénoménologico-herméneutique : thèse (Doctoral dissertation, Université du Québec à Montréal).
- Saunal, A. M. (2005). Un travail du pardon filial en psychanalyse. *Imaginaire Inconscient*, 16(2), 199-209.
- Schaub, J. F. (2019). Entre pratique de domination et exercice de l'autorité, comprendre l'obéissance : l'Ancien Régime. *La domination comme expérience européenne et américaine à l'époque moderne*, Berna : Peter Lang, 271-283.
- Scholz, T. 2016. *Overworked and Underpaid : How Workers Are Disrupting the Digital Economy*, Cambridge: Polity Press.
- Schonbaouer, E. Wesen und Ursprung des römischen Prinzipats, *Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Roman. Abt.* 47, 1927, 292 pages.
- Serban, A., & Roberts, A. (2016). Exploring antecedents and outcomes of shared leadership in a creative context: A mixed methods approach. *The Leadership Quarterly*, 27(2), 181-199.
- Tano Kan Koffi, A (janvier 16, 2020) Le Royaume de Lunda, consulté le 13 septembre 2022.
- Traoré, A. (2002). *Le viol de l'imaginaire*. Fayard.
- Vachon, R. (1995). Guswenta ou l'impératif interculturel. Pour un accord de paix renouvelé entre la nation mohawk et les états-nations nord-américains (et leurs peuples). Première partie. Les fondements interculturels de la paix. Volet I: À la recherche d'un langage commun. *Interculture*, XXVIII, 2(127), 1-80.
- Vachon, R. 1998, « L'IIM et sa revue : une alternative interculturelle et un interculturel alternatif. Cahier spécial 35^e anniversaire de l'Institut Interculturel de Montréal (IIM) et trentième de sa revue *Interculture*, Cahier numéro 135.
- Valence, A. (2010). Rapports de pouvoir, confrontation et représentations sociales. Dans : A. Valence, *Les représentations sociales* (pp. 123-158). Louvain-la-Neuve: De Boeck Supérieur.

- Vanasse C. (2008). « Éducation somatique et troubles alimentaire : une autoethnographie » Mémoire. Montréal (Québec, Canada), Université du Québec à Montréal, Maîtrise en danse.
- Vandroy-Fraigneau, M. A. (2004). Les résistances à l'autorité. *Hypothèses*, 7(1), 201-213
- Vasse, D. (1966). De l'isolement à la solitude. *Op. cit*, 185.
- Vermersch, P. (2000a). Conscience directe et conscience réfléchie, *Intellectica*, 2 (31). p. 269-311.
- Vermersch, P. (2010). Les points de vue en première, seconde et troisième personne dans les trois étapes d'une recherche : conception, réalisation, analyse. *Expliciter* (Journal de l'association GREX Groupe de Recherche sur l'EXplicitation), 85.
- Vermersch, P. (2012). *Explicitation et phénoménologie : Vers une psychophénoménologie*. Paris : Presses universitaires de France.
- Vermersch, P. (2014). Le dessin de vécu dans la recherche en première personne. *Pratique de l'auto-explicitation*. Première, deuxième, troisième personne, 195-233.
- Vinsonneau, G. (2002). Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu. *Carrefours de l'éducation*, (2), 2-20.
- Vries, R. E. D. (1999). On charisma and need for leadership. *European Journal of Work and Organizational Psychology*, 8(1), 109-133
- Weber, M. (2014). Les trois types purs de la domination légitime (Traduction d'Elisabeth Kauffmann). *Sociologie*, 5(3), 291-302.
- Zambrano, M. (2007). *La confession, genre littéraire*. Grenoble: Million
- Zarka, Y. C. (2014). Le pardon de l'impardonnable. *Archives de philosophie*, 77(3), 435-447.

